

@

MARCO-POLO

*

VOYAGE

—

[De Caracorum au Fugui]

à partir de :

**VOYAGEURS ANCIENS ET MODERNES,
ou Choix des relations de voyages
les plus intéressantes et les plus instructives**

un choix d'Édouard Charton.

Aux bureaux du Magasin pittoresque, Paris, 1863.

Tome deuxième, Voyageurs du moyen âge. Pages 252-267 et 303-383 de 440.

"Cette rédaction de Rusticien de Pise a été [éditée en 1824](#), d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par la Société de géographie, qui ne la considérait alors que comme une traduction de la relation originale, plus particulièrement recommandable par son ancienneté et son étendue. C'est aussi cette rédaction que nous publions, traduite en français moderne, ou du moins modifiée de manière à être lue sans aucune fatigue par tous les lecteurs."

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
décembre 2011

TABLE DES MATIÈRES

Marco-Polo, voyageur vénitien

Relation

1. Ici commence le langage de ce livre, qui est appelé le divisement du monde
2. Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Constantinople pour explorer le monde
3. Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Soldadie
4. Comment les deux frères traversent un désert et viennent à la cité de Bucara
5. Comment les deux frères trouvent les messagers au grand khan
6. Comment les deux frères vinrent au grand khan
7. Comment le grand khan interroge les deux frères sur les affaires des chrétiens
8. Comment le grand khan envoie les deux frères comme ses messagers au pape de Rome
9. Comment le grand khan donne aux deux frères la table d'or des commandements
10. Comment les deux frères vinrent à la cité d'Acre
11. Comment les deux frères partirent de Venise pour retourner au grand khan, et avec eux Marc, le fils de messire Nicolas
12. Comment les deux frères vont au pape de Rome
13. Comment les deux frères et Marc vinrent à Clemeinfu, où était le grand khan
14. Comment les deux frères et Marc continuèrent leur route
15. Comment les deux frères et Marc, après être partis d'Acre, allèrent trouver le grand khan en son palais
16. Comment le grand khan envoie Marc pour ses messages
17. Comment Marc, de retour de sa mission, revient vers le grand khan
18. Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demandent congé au khan
19. Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, quittèrent le grand khan
-
64. De la cité de Caracoron
65. Comment Cinchin fut le premier khan des Tartares
66. Comment Cinchin-Khan prépare ses gens pour aller contre le prêtre Jean
67. Comment le prêtre Jean, avec ses gens, alla à l'encontre de Cinchin-Khan
68. De la grande bataille qui fut entre le prêtre Jean et Cinchin-Khan
69. Des khans qui régnaient après la mort de Cinchin-Khan
70. Du dieu des Tartares et de leur loi
71. De la plaine de Bangu et des diverses coutumes de ses habitants

Marco-Polo

72. Du grand royaume d'Erginul
73. Des royaumes de la province d'Égrigaia
74. De la grande province de Senduc
75. De la cité de Ciando et du merveilleux palais du grand khan
76. De tous les faits du grand khan qui règne actuellement et est appelé Kublai, et comment il tient cour et maintient ses gens en justice, et de toutes ses affaires
77. De la grande bataille entre le grand khan et le roi Naian, son oncle
78. Comment le grand khan marcha contre Naian
79. De la bataille du grand khan et de Naian, son oncle
80. Comment le grand khan fit occire Naian
81. Comment le grand khan retourne à la cité de Canbelu
82. De l'extérieur du grand khan
83. Des fils du grand khan
84. Du palais du grand khan
85. Du palais du fils du khan qui doit régner après lui
86. Comment le grand khan se fait garder par douze mille hommes à cheval
87. De la grande fête que fait le grand khan à sa nativité
88. Encore de la fête que fait le khan à sa nativité
89. De la grande fête que fait le grand khan au commencement de l'année
90. Des douze mille barons qui sont à ces fêtes
91. Comment le grand khan a ordonné à ses gens de lui apporter de la venaison
92. Des lions, des léopards et loups cerviers dressés à prendre les bêtes, et aussi des gerfauts, des faucons et d'autres oiseaux
93. Des deux frères qui élèvent les chiens de chasse
94. Comment le grand khan va en chasse pour prendre bêtes et oiseaux
95. Comment le grand khan tient grande cour et fait grande fête
96. Comment le grand khan emploie des cartes pour monnaie
97. Des douze barons qui sont sur tout l'empire du grand khan
98. Comment de la cité de Cambalu partent plusieurs routes, qui vont par maintes provinces
99. Comment le grand sire vient au secours de ses gens qui ont perdu leurs récoltes ou leurs bêtes
100. Comment le grand khan fait planter des arbres par les chemins
101. Du vin que boivent les gens du khan
102. D'une sorte de pierres qui brûlent comme du bois
103. Comment le grand sire fait amasser et distribuer du blé pour secourir ses gens
104. Comment le grand khan fait charité à ses sujets pauvres
105. De la grande province du Cathay et du fleure Pulisanchi

Marco-Polo

106. De la grande cité de Gigui
107. Du royaume de Taifu
108. Du château de Cacianfu
109. Comment le prêtre Jean fit prendre le roi Dor
110. Du grandissime fleuve de Caracoron (Caramoran)
111. De la grande cité de Quengianfu
112. Des pays qui sont entre le Cathay et le Mangi
113. De la province d'Achalac-Mangi
114. De la grande province de Sindafu
115. De la province du Tebet
116. De la province même du Tebet
117. De la province de Gaindu
118. De la province de Carajan
119. Encore de la province de Carajan
120. De la grande province de Zardandan
121. Comment le grand khan conquiert le royaume de Minin et de Bengala
122. De la bataille qui fut entre l'armée du grand khan et le roi de Mien
123. De la bataille même
124. Comment on descend une grande descente
125. De la cité de Mien
126. De la cité de Bangala
127. De la province de Caigu
128. De la province d'Amu
129. De la province de Toloman
130. De la province de Caigui
131. De la cité de Cacianfu
132. De la cité de Cinaglu
133. De la cité de Ciangli
134. De la cité de Condinfu
135. De la noble cité de Singui
136. De la grande cité de Ligui
137. De la cité de Pingui
138. De la cité de Cingui
139. Comment le grand khan conquiert la province de Mangi
140. De la cité de Coigangui
141. De la cité de Pauchin
142. De la cité de Caiu

Marco-Polo

143. De la cité de Tigui
144. De la cité de Yangui
145. De la province de Nanghin
146. De la cité de Saianfu
147. De la cité de Singui
148. De la cité de Caigui
149. De la cité de Cinghianfu
150. De la cité de Cingigui
151. De la cité de Singui
152. De la noble cité de Quinsai
153. Du grand revenu que le grand khan a de Quinsai
154. De la grande cité de Tanpigui
155. Du royaume de Fugui
156. De la cité de Fugui
157. De la cité de Zantan
158. Le livre de l'Inde, et des merveilles qui y sont, et de leurs vaisseaux
159. De l'île de Cipingu
160. Comment les gens du grand khan échappent à la tempête, et prennent la ville de Lore

Bibliographie

@

Marco-Polo, voyageur vénitien (Treizième siècle)

@

p.252 Marco-Polo est le plus célèbre voyageur du moyen âge. On l'a comparé à Hérodote. A peine, avant lui, avait-on entrevu dans une vague obscurité les contrées centrales et septentrionales de l'Asie ; les trois quarts de ce continent étaient restés en blanc sur toutes les cartes. Il est le premier Européen qui ait visité et décrit la Chine. Personne n'avait encore parlé avec autant de précision de l'Inde et de l'océan Indien. Aujourd'hui même, certaines régions asiatiques ne sont connues que par son témoignage, et nous ne savons de l'histoire de plusieurs nations que ce qu'il en a rapporté. Des esprits hardis s'enflammèrent au spectacle nouveau que Marco-Polo avait ouvert au monde. Ces limites extrêmes de l'Orient, dont il avait révélé les richesses, devinrent un objet de préoccupation continuelle pendant les siècles suivants, et l'on ne saurait mettre en doute qu'il n'ait été le véritable promoteur de la découverte du cap Espérance et de l'Amérique. Christophe Colomb avait eu, pendant sa jeunesse, l'imagination remplie des souvenirs que Marco-Polo avait laissés à Gènes, vers 1298 ; il consacra sa vie entière au projet d'atteindre le royaume de Zipangou, si vanté par le voyageur vénitien ; il voulait aller au Cathay (Chine septentrionale) par la voie d'occident, et ce fut, comme on sait, sans le prévoir et sans s'être jamais rendu bien compte de sa découverte, qu'il rencontra sur son chemin l'Amérique.

La famille Polo était originaire de Dalmatie. Établie à Venise depuis l'an 1033, elle s'était enrichie par le négoce, et avait pris rang parmi les familles patriciennes. Au treizième siècle, ses relations commerciales s'étaient étendues au loin, et elle possédait notamment des comptoirs à Constantinople et à Soldachia (Sudac, à l'extrémité méridionale de la Crimée). En 1260, deux frères de cette famille, Nicolo et Matteo Polo, étant partis de leur maison de Constantinople avec une provision considérable de bijoux, se rendirent par la mer Noire à leur

Marco-Polo

établissement de Crimée, et de là sur les bords du Volga, à l'une des résidences de Barka, petit-fils de Gengis-Khan et souverain des Tartares occidentaux. Mais une guerre éclata tout à coup entre Barka et Houlagou, chef des Tartares qu'on appelait en ce temps orientaux parce qu'on les voyait arriver des bords orientaux de la mer Caspienne, et qui étaient pour la plupart Mongols. Barka fut vaincu. Toutes les routes étaient infestées de Tartares. Ces événements ayant fait obstacle au retour des deux frères vers Constantinople, ils se rendirent par de longs détours en traversant le Jaik, l'Iaxarte, et les déserts de la Transoxiane, à Boukhara. Après un séjour de trois années dans cette ville, ils cédèrent aux instances d'un noble Tartare envoyé par Houlagou à son frère Cublai, qui leur promit que ce dernier, le grand khan, les accueillerait avec faveur ; ils traversèrent une vaste étendue de pays, et parvinrent dans le nord de la Chine, à l'une des résidences de Cublai. Ils ne revinrent point de là comme de simples commerçants ; le grand khan les avait chargés d'un message près du pape. Quand ils eurent accompli leur mission, qui eut pour conséquence de resserrer l'alliance des souverains d'Europe avec les hordes mongoles, ils retournèrent vers Cublai, emmenant cette fois de Venise Marco-Polo, fils de Nicolo, et qui, né en 1254, ne devait guère être alors âgé de plus de dix-sept ans.

Transporté si jeune au milieu de ces peuples orientaux, Marco-Polo s'habitua rapidement à leurs mœurs, et apprit avec facilité leurs langues. Son esprit vif et entreprenant plut à l'empereur, qui l'admit, quoique à peine sorti de l'adolescence, dans ses conseils, et lui confia même une charge importante dans l'administration de ses finances. Marco-Polo rendit d'autres services au grand khan. En 1273, il prit, ainsi que son père et son oncle, une part notable au siège de Siang-yang-fu, qui résistait depuis cinq p.253 ans aux armées impériales. Les trois Vénitiens enseignèrent à l'empereur la construction et l'usage des catapultes, pierriers et mangoneaux, perfectionnés en Europe sous Philippe-Auguste, et encore ignorés des Mongols. Les énormes pierres lancées à l'aide de ces machines épouvantèrent les habitants de Siang-yang-fu, qui ne tardèrent pas à capituler.

Marco-Polo

Assuré par ce succès de la possession de la région de la Chine que l'on appelait le Mangi, Cublai-Khan, déjà maître de l'autre région chinoise, le Cathay, divisa en neuf provinces la partie méridionale de son empire. Le gouverneur de Yang-cheu-fu, dans la province de Kiang-nan, s'étant montré incapable, Marco-Polo fut chargé de le remplacer dans ces hautes fonctions pendant trois années. D'autres missions importantes donnèrent au jeune Vénitien toutes les facilités désirables d'explorer et d'étudier une grande partie de la Chine et des pays voisins.

Mais il y avait près de vingt ans que les trois Polo n'avaient vu leur patrie. Ils supplièrent l'empereur de les autoriser à partir pour Venise, ce qu'ils n'obtinrent qu'avec une extrême difficulté. Cublai, voyant que rien ne pouvait changer leur résolution, les chargea d'escorter une de ses filles, fiancée à un prince tartare mongol nommé Arghoun, souverain de la Perse. Ils traversèrent la mer de Chine, entrèrent dans l'océan Indien par le détroit de la Sonde, abordèrent à Ormuz ; puis, après avoir remis la princesse au fils du roi persan (Arghoun était mort pendant leur voyage), ils prirent la voie de terre, allèrent à Trébisonde, à Constantinople, et enfin arrivèrent à Venise en 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

On raconte qu'à leur retour dans leur ville natale, les trois nobles Vénitiens eurent quelque peine à s'y faire reconnaître. On les croyait morts depuis longtemps. Leurs traits, altérés par les fatigues, avaient emprunté quelque chose au type tartare, et ils avaient presque oublié l'accent vénitien ; en outre, ils s'étaient revêtus, à dessein, de grossiers habits. Ils se présentèrent à leur palais, dans le quartier de Saint-Jean-Christostome, et leurs parents, les voyant en si piteux état, les écoutèrent avec méfiance. Mais les trois Polo insistèrent, convièrent toute leur famille et d'autres seigneurs à un somptueux repas, changèrent à chaque service de costume, se montrant de plus en plus splendidement habillés, et vers la fin, ayant fait renvoyer les serviteurs, ils ouvrirent avec des couteaux les doublures des vieux vêtements sous lesquels ils avaient d'abord paru : alors les convives en virent tomber avec surprise une quantité considérable de rubis, saphirs, escarboucles, émeraudes et autres pierres précieuses. On cessa de douter, bien

Marco-Polo

entendu, que les trois voyageurs fussent de la noble famille des Polo, et on leur prodigua les marques de la plus vive affection. Matteo fut bientôt nommé magistrat de Venise, et toute la jeunesse noble rechercha avec empressement la société de Marco. Cependant les récits que faisaient les voyageurs, lorsqu'on les questionnait sur ce qu'ils avaient vu, parurent si extraordinaires, qu'on les soupçonna tout au moins d'exagération ; et comme Marco-Polo répondait souvent que le grand khan possédait des millions de pièces d'or, commandait à des millions de sujets, et ainsi de suite, on lui donna le surnom de *messer Milioni* : la petite place elle-même où s'élevait son palais fut appelée la cour du *Million*.

Vers ce temps, une guerre survint entre Venise et Gênes. Le 8 septembre 1296 ¹, les flottes de ces deux grandes cités se livrèrent un combat terrible dans les eaux de Curzola, l'une sous le commandement d'Andréa Dandolo, l'autre sous celui de Lamba Doria. La victoire se prononça en faveur des Génois. Marco-Polo, qui avait eu le commandement d'une galère, fut blessé, fait prisonnier, et emmené à Gênes. Dans sa prison, il se lia d'amitié avec un Pisan nommé Rusticiano, lui raconta ses voyages, et celui-ci en écrivit la relation sous sa dictée. En 1299, Marco-Polo fut rendu à la liberté : on croit qu'il mourut vers 1323 ; du moins son testament porte la date du 9 janvier de cette année ; il était très malade lorsqu'il l'écrivit, et il nomme pour ses héritières ses trois filles Fantina, Bellela et Moretta. Il avait atteint, en 1323, environ l'âge de soixante-dix ans.

On a longtemps discuté sur cette question : « En quelle langue Rusticien de Pise écrivit-il la relation de Marco-Polo ? en vénitien, en toscan, en latin, ou en français ? »

M. D'Avezac a établi, à l'aide de preuves très ingénieuses et très décisives, que les versions italiennes de la relation de Marco-Polo ont été traduites du français.

M. Thomas Wright a signalé un passage de l'abbé Lebeuf, d'après lequel on voit que Jean Lelong ^{p.256} d'Ypres, abbé de Saint-Bertin, à

¹ Vincenzo Lazari donne pour date 1298, sans doute par erreur.

Marco-Polo

Saint-Omer, et traducteur de diverses relations anciennes, attestait que Marco-Polo avait écrit sa relation en français.

Enfin M. Paulin Paris, dans un mémoire lu à une séance publique des cinq Académies, en 1850, a expliqué avec détail comment Rusticien, abrégiateur déjà célèbre des longs récits de la Table-Ronde, avait indubitablement rédigé les récits de Marco-Polo, son compagnon de captivité, en français.

« Le vénitien était trop peu répandu, dit-il, même en Italie, pour qu'un historien, jaloux d'être connu de tous, consentit à lui donner la préférence sur d'autres dialectes plus accrédités ; pour le toscan, on ne s'était guère avisé d'écrire un gros livre de prose dans cette langue, que le Dante n'avait pas encore déliée. Il y avait un autre idiome adopté depuis longtemps, en Angleterre comme en Italie, pour la rédaction des ouvrages non versifiés : c'était le *roman* du nord de la France. Le voyageur dicta sa relation en mauvais patois vénitien ; Rusticien la recueillit en mauvais patois français.

Huit ans après la rencontre du voyageur vénitien et de Rusticien dans la prison de Gènes, un gentilhomme français, nommé Thibaud, de Cepoy, fut autorisé à Venise, par Marco-Polo lui-même, à écrire une autre relation, plus correcte ;

« et, ajoute M. Paulin Paris, toutes les autres relations latines, vénitiennes ou toscanes, sont des copies ou des abrégés du travail de Rusticien de Pise, ou de celui de Thibaud de Cepoy.

En Italie même, on n'élève plus de doute à ce sujet. La première dictée faite par Marco-Polo, dans sa prison, à l'aide de ses notes qu'on lui avait envoyées de Venise, a été écrite en français méridional du treizième siècle. Cette rédaction de Rusticien de Pise a été éditée en 1824, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par la Société de géographie, qui ne la considérait alors que comme une traduction de la relation originale, plus particulièrement recommandable par son

Marco-Polo

ancienneté et son étendue ¹. C'est aussi cette rédaction que nous publions, traduite en français moderne, ou du moins modifiée de manière à être lue sans aucune fatigue par tous les lecteurs ².

@

¹ Manuscrit n° 7367 de la Bibliothèque impériale, in-fol. du quatorzième siècle, le plus ancien et le plus complet manuscrit des Voyages de Marco-Polo.

² Nous devons la traduction que l'on va lire à la collaboration de M. Merlet, ancien élève de l'École des chartes, aujourd'hui archiviste du département d'Eure-et-Loir.

Marco-Polo



Comment les deux frères se partirent de Constantinople pour chechier du monde (*sic*).
Miniature du *Livre des Merveilles*, manuscrit du quatorzième siècle.

Le beau manuscrit connu sous le titre de *Livre des Merveilles* a appartenu à Jean de Berry, frère de Charles V. Il paraît avoir été écrit et peint de l'an 1380 à l'an 1400. On le conserve au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous le numéro 8.392. Voici ce qu'on lit à la première page :

« Ce livre est des merveilles du monde, c'est à savoir de la Terre sainte, du grand kaan, empereur des Tartares et du pays de l'Inde. Lequel livre Jehan, duc de Bourgoigne, donna à son oncle Jehan, fils du Roi de France, duc de Berry et d'Auvergne, comte de Poitou, d'Étampes, de Bouloigne. Et contient ledit livre six livres, c'est à savoir Mar-Pol, frère Udric de l'ordre des frères Meneurs, le livre fait à la requête de Taleran de Pierregor : l'État du grand kaan ; le livre de Messire Guillaume de Mandeville, le livre de frère Jehan de l'ordre des Prémontrés, le livre de frère Bieul de l'ordre de frères Prescheurs. Et sont en ce dit livre deux cent soixante-six histoires. » Signé : Flamel.

Les nombreuses miniatures qui ornent le *Livre des Merveilles* sont parfaitement conservées. L'imagination singulière des artistes qui les ont exécutées, la bizarrerie des compositions, la naïveté du dessin, la vivacité du coloris, les font classer parmi les peintures les plus remarquables du quatorzième siècle. C'est les apprécier, ce nous semble, comme il convient, que de dire qu'elles sont presque toutes très agréables à la vue et très amusantes ; mais elles ne peuvent en rien instruire : il faut bien se garder, en effet, de les considérer comme une interprétation sérieuse des relations de voyages auxquelles on les a mêlées. Les miniaturistes étaient fort ignorants, ou se préoccupaient très peu du soin d'expliquer fidèlement le texte aux yeux des lecteurs. Ils forçaient le sens du récit, prenaient à la lettre les comparaisons en les exagérant, et se complaisaient le plus souvent à transporter les lecteurs au delà de toutes les limites du vraisemblable. La seule utilité de ces imageries est qu'elles représentent probablement avec assez d'exactitude les idées étranges que l'on se faisait généralement de la nature des hommes et des animaux dans les pays lointains : sous ce rapport, elles entrent comme partie essentielle dans l'étude du moyen âge.

RELATION

@

Ici commence le langage de ce livre, qui est appelé
le divisement du monde

Seigneurs empereurs et rois, ducs et marquis, comtes, chevaliers et bourgeois, et toutes gens qui voulez savoir les différentes générations des hommes et les diversités des diverses régions du monde, prenez ce livre et vous le faites lire, et vous y trouverez toutes les grandissimes merveilles et les grandes diversités de la Grande-Harménie, et de la Perse, et des Tartares, et de l'Inde, et de maintes autres provinces, comme notre livre vous le racontera par ordre, clairement, d'après le récit même de messire Marco-Polo, sage et noble citoyen de Venise, qui vit tout cela de ses propres yeux ; et ce qu'il ne vit pas, il l'entendit de la bouche d'hommes croyables et de vérité. Et pour que notre livre soit vrai et sans mensonge, nous vous donnerons ce qu'il a vu comme vu, et ce qu'il a entendu comme entendu. Aussi, que tous ceux qui liront ou écouteront ce récit le croient, parce que ce sont toutes choses véritables.

Or sachez que depuis le jour où Dieu notre Seigneur pétrit de ses mains Adam, notre premier père, jusqu'à aujourd'hui, il ne fut nul homme, ni chrétien, ni païen, ni Tartare, ni Indien, ni de quelque race que ce soit, qui ait tant parcouru et étudié les diverses parties du monde et leurs grandes merveilles que le fit notre Marco-Polo. Et pour ce, il se dit à lui-même que ce serait grand malheur s'il n'écrivait toutes les grandes et merveilleuses choses qu'il vit et entendit véritablement, afin que ceux qui ne peuvent les voir et les entendre les connussent par ce livre. Pour en arriver à cette connaissance, il resta bien en divers pays et provinces vingt-six ans ; puis, dans la suite, ayant été mis en prison à Jene (Gênes), il fit écrire tout cela à messire Rustician, de Pise, qui était en prison avec lui, et cela en l'année 1298 de la mort de Jésus.

Marco-Polo

Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Constantinople pour explorer le monde

p.257 Il faut savoir qu'au temps que Baudouin ¹ était empereur de Constantinople ², c'est-à-dire vers 1250 ³, messire Nicolo Polo, le père de messire Marco, et messire Matteo Polo, frère de messire Nicolo, étaient tous deux en la cité de Constantinople ⁴, y étant venus de Venise avec des marchandises.

C'étaient tous deux, sans contredit, de nobles et sages et prudents hommes ⁵. Or ils eurent conseil entre eux, et résolurent d'aller dans la grande mer ⁶ pour faire gain et profit ; et ayant acheté plusieurs bijoux, ils partirent de Constantinople sur un vaisseau et s'en allèrent en Soldadie ⁷.

Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Soldadie

Lorsqu'ils furent demeurés en Soldadie, ils résolurent d'aller plus avant. Et, que vous dirai-je ? ils partirent de Soldadie et se mirent en route, et chevauchèrent sans rien trouver de remarquable, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la cour de Barca-Caan ⁸, seigneur d'une horde

¹ Baudouin II, comte de Flandre, et cousin de Louis IX de France, fut le dernier des empereurs latins de Constantinople. Il était monté en 1237 sur le trône, d'où le renversa l'empereur grec Michel Paléologue, en 1261.

² Dans le texte de Ramusio, on lit à la suite du mot Constantinople : « où siégeait alors habituellement un podestat de Venise, au nom de messire le doge. » En effet, depuis la prise de Constantinople, en 1204, par les armées alliées de la France et de Venise, un haut dignitaire vénitien désigné sous les titres divers de *podesta*, *bailo*, ou *despoto*, résidait à Constantinople pour y protéger les nombreux Vénitiens que le commerce attirait dans cette cité ; son autorité était considérable. A l'époque du départ de Matteo et de Nicolo, ce magistrat s'appelait *Ponte de Veniexia*, suivant le manuscrit de Lorenzo, et celui qui s'y trouvait en 1261 se nommait Marco Gradenigo.

³ 1252, suivant les copies manuscrites de Berlin et de Londres.

⁴ Marco-Polo naquit à Venise quelques mois seulement après le départ de son père et de son oncle.

⁵ Il paraît inutile de rappeler qu'à Venise comme à Florence, Gènes, Pise, etc., la haute noblesse se composait en grande partie de familles qui devaient au commerce toute leur richesse et toute leur influence.

⁶ Le Pont-Euxin, la mer Noire ; on l'appelait grande mer par opposition à la petite mer de Marmara ou Propontide.

⁷ *Soldaia*, *Soldadaia*, *Soldada*. C'est la petite ville de Sudak, située à l'extrémité méridionale de la Crimée ou Chersonèse Taurique.

⁸ Barka ou Béréké, petit-fils de Gengis-Khan, commandait, sous l'autorité supérieure de Cublai-Khan, le Grand Khan, aux Tartares occidentaux qui occupaient la Circassie, au nord du Pont-Euxin, et les rives du Volga et du Tanais. « Après la mort de Batou-Khan, dit Petis de la Croix, Béréké-Khan, son frère, lui succéda et se fit mahométan. Il eut

Marco-Polo

de Tartares qui étaient alors à p.259 Bolgara ¹ et à Sara ². Ce Barca fit grand honneur à messire Nicolo et à messire Matteo, et eut moult grande liesse de leur venue. Les deux frères lui donnèrent tous les joyaux qu'ils avaient apportés, et Barca les prit volontiers ; ils lui plurent outre mesure, et il leur fit donner bien deux fois la valeur des joyaux ; puis il les envoya loger en plusieurs lieux où ils furent moult bien reçus. Et quand ils furent restés un an en la terre de Barca, il surgit une guerre entre Barca et Alau ³, le sire des Tartares du Levant ⁴. Ils marchèrent l'un contre l'autre avec toutes leurs forces, et se livrèrent de grands combats où périrent maints guerriers de part et d'autre ; mais enfin Alau fut vainqueur. Et à l'occasion de cette bataille et de cette guerre, nul ne pouvait aller par les chemins qu'il ne fût pris, c'est-à-dire s'il voulait retourner en arrière, car il était loisible de marcher en avant. Or les deux frères se dirent : « Puisque nous ne pouvons retourner à Constantinople avec nos marchandises, allons en avant par la voie du Levant, peut-être trouverons-nous moyen de retourner en arrière. » Ils se préparent donc et partent de Bacara (Bolgara), et s'en viennent à une cité qui avait nom Ouchacca ⁵, à l'extrême frontière du royaume du sire du Ponent (Levant) ; puis ils repartent d'Ouchacca, et, ayant passé le fleuve du Tigre ⁶, ils arrivent à

une sanglante guerre contre Ibulacon, fils de Tuli. Enfin, après dix années de règne, il mourut en 1266. » ([Histoire du grand Gengis-Khan, p. 498.](#)) — De Guignes, parlant de Béréké ou Barka, dit : « Son nom devint si célèbre dans ces pays, qu'on les a appelés depuis *Descht-Béréké*, c'est-à-dire les plaines de Béréké. Il avait fait construire Serai sur un des bras du fleuve Étel ou Volga, et cette ville était devenue très grande et très peuplée ; les savants les plus célèbres qui s'y rendaient de toutes parts pour contribuer à policer ces peuples grossiers et barbares y recevaient de grandes récompenses de la part du khan. » (Liv. XVIII, p. 343.)

¹ Non pas dans la Bulgarie, mais une ville tartare à l'est du Volga, et habitée actuellement par les Baskirs.

² Sara, suivant Forster, est la ville de Saray, située sur le bras oriental du Volga.

³ C'est le célèbre Houlagou, frère de Cublai-Khan. « Ce prince, d'abord fixé sur la rive droite de l'Oxus, ne franchit pas le fleuve pendant la vie de Batou-Khan, de ce chef des Tartares occidentaux qui avait fait trembler l'Europe ; mais après sa mort, qui eut lieu en 1255, Houlagou attaqua les Ismaéliens et détruisit la puissance du Vieux de la montagne, qui les gouvernait. Il fit la guerre à Barka, dont les Ismaéliens avaient reçu des secours ; et après avoir fait périr toute la race de leur chef, il tourna ses armes contre Bagdad, où le califat fut détruit. » ([Roux, Introduction aux voyages de Marco-Polo.](#))

⁴ Tartares qui occupaient les provinces situées à l'orient et au midi de la mer Caspienne.

⁵ Ce nom, écrit *Gathaca*, *Ouchata* et *Buccata*, dans d'autres manuscrits, paraît désigner l'*Okak* d'Aboulféda, située entre Saray et Bogar.

⁶ Non pas le Tigre, mais le *Si-houn* ou *Sirr*.

Marco-Polo

un désert long de dix-sept journées ¹, où ils ne trouvent ni villes, ni villages, mais seulement des Tartares avec leurs tentes, lesquels se nourrissaient de leurs bêtes.

Comment les deux frères traversent un désert et viennent à la cité de Bucara

Et quand ils eurent traversé ce désert, ils arrivèrent à une cité moult noble et grande nommée Boccara ². La province aussi se nommait Bucara ; elle obéissait à un roi nommé Barac ³. La cité était la meilleure de toute la Perse. Arrivés en cette ville, les deux frères ne purent pousser plus avant ni retourner en arrière, et y demeurèrent trois ans. Pendant qu'ils y étaient, il vint un messenger d'Alau, le sire du Levant, qui se rendait vers le grand sire de tous les Tartares, appelé Cublai ⁴. Quand ce messenger vit messire Nicolas et messire Matthieu il en fut tout émerveillé, parce que jamais on n'avait vu de Latins en cette contrée, et il leur dit :

— Seigneurs, si vous me voulez croire, vous en aurez grand profit et grand _{p.260} honneur.

Les deux frères lui dirent qu'ils le croiraient volontiers si c'était chose qu'ils pussent faire.

— Seigneurs, leur répond alors le messenger, sachez donc que le grand sire des Tartares ne vit oncques aucun Latin et a grand désir et volonté d'en voir ; et pour ce, si vous voulez venir avec moi jusqu'à lui, il vous verra moult volontiers et vous fera grand honneur et grand bien, et je vous le dis, vous pouvez venir avec moi sans encombre.

¹ Le désert de Karak.

² Boukhara, l'une des villes les plus considérables de l'Asie, et capitale du khanat de Boukhara.

³ Barac-Khan, arrière-petit-fils de Jagathaï, second fils de Gengis-Khan ; il mourut en 1260.

⁴ Cublai-Khan, le grand khan des Tartares, et empereur de Chine, était le fils de Touli, quatrième fils de Gengis-Khan ; il avait succédé à son frère, Mangou-Khan. On le considère comme le cinquième empereur de la race des Tartares mongols. Il résidait au Catay ou Cathay (Chine septentrionale), ou dans le district voisin de Karchim, où était située *Shang-tou*.

Marco-Polo

Comment les deux frères trouvent les messagers au grand khan

Quand les deux frères eurent entendu ce que leur disait ce messager, ils firent leurs préparatifs et lui répondirent qu'ils iraient volontiers avec lui. Ils partirent donc et voyagèrent un an vers le nord et le nord-est avant d'atteindre le but de leur voyage, rencontrant dans leur route diverses merveilles dont nous ne dirons rien en ce moment, parce que messire Marc, le fils de messire Nicolas, qui vit aussi tout cela, vous le racontera dans ce livre, tout au long.

Comment les deux frères vinrent au grand khan

Et quand messire Nicolas et messire Matthieu furent venus au grand seigneur, il les reçut honorablement et leur fit grande joie et grande fête. Il fut très joyeux de leur venue et les interrogea sur maintes choses : d'abord sur les empereurs, comment ils administrent leur seigneurie et tiennent leur terre en justice, et comment ils font la guerre, et maintes autres affaires ; ensuite il leur parla des rois, des princes et des autres barons.

Comment le grand khan interroge les deux frères sur les affaires des chrétiens

Et après il leur parla de messire le pape et de tous les faits de l'Église romaine, et de toutes les coutumes des Latins. Et messire Nicolas et messire Matthieu lui dirent toute la vérité, chacun de son côté, bien et sagement, comme de sages hommes qu'ils étaient, qui bien savaient la langue des Tartares et le tartaresque.

Comment le grand khan envoie les deux frères comme ses messagers au pape de Rome

Et quand le grand sire qui avait nom Cublai-Khan, et qui était seigneur de tous les Tartares du monde, et de toutes les provinces et royaumes et pays de cette grandissime partie de la terre, eut entendu tous les faits des Latins, comme les deux frères le lui avaient dit bien et clairement, il en fut charmé outre mesure et résolut en lui-même d'envoyer ses messagers au pape. Il pria donc les deux frères de se

Marco-Polo

charger de cet office avec un de ses barons, et eux lui répondirent qu'ils feraient tout son commandement comme de leur seigneur lige. Le grand sire alors fait venir devant lui un de ses barons, qui avait nom Cogatal, et lui dit qu'il veut qu'il aille vers le pape avec les deux frères. L'autre lui répond :

— Sire, je suis votre homme et prêt à exécuter, suivant mon pouvoir, tout ce que vous me commanderez.

Le grand sire fait donc faire ses chartes en langue turque ¹, pour envoyer au pape, et les donne _{p.261} aux deux frères et à son baron, les chargeant en outre de ce qu'il veut qu'ils disent de sa part au pape. Or voici ce que contenaient ces chartes, et quelles étaient les instructions des messagers. Le grand khan mandait au pape qu'il lui envoyât cent hommes sages de la foi chrétienne qui sussent les sept arts et fussent capables de discuter et prouver clairement aux idolâtres et à toutes les autres sectes que toutes les idoles qu'ils ont dans leurs maisons et qu'ils adorent sont des inventions du diable, et aussi que la loi chrétienne est meilleure que la leur. Le grand sire chargea aussi les deux frères de lui apporter de l'huile de la lampe qui brûle sur le sépulcre de Dieu, à Jérusalem ². Telles étaient les choses qu'il confia aux messagers qu'il envoyait au pape.

Comment le grand khan donne aux deux frères la table d'or des commandements

Quand le grand sire eut donné toutes ses instructions aux deux

¹ « Suivant d'autres manuscrits en langue tartare, probablement en langue mogole, avec caractères ouïgours. La lettre que Mangou-Khan, fils de Gengis-Khan, avait écrite à saint Louis, en 1254, était en langue mogole, mais en caractères yuguriens, de haut en bas. » ([Petis de la Croix.](#))

² « Ce que le clergé arménien vend le plus cher, dit Chardin, ce sont les saintes huiles, que les Grecs appellent *myrone*. La plupart des chrétiens orientaux s'imaginent que c'est un baume physiquement salubre contre toutes les maladies de l'âme. Le patriarche a seul le droit de le consacrer. Il le vend aux évêques et aux prêtres. Il y a quelque douze ans que celui de Perse se mit en tête d'empêcher les ecclésiastiques arméniens de tout l'Orient de se procurer des saintes huiles ailleurs que chez lui. Ceux de Turquie s'en fournissent depuis longtemps à Jérusalem, auprès du patriarche arménien qui y réside, et qui est le chef de tous les chrétiens arméniens de l'empire ottoman. » (*Voyage en Perse*, t. I, p. 170.)

Marco-Polo

frères et à son baron, il leur fit remettre une table d'or ¹, par laquelle il était ordonné qu'en tous les lieux où iraient les messagers on dût leur fournir tout ce dont ils auraient besoin, et des chevaux et des hommes pour les escorter d'un pays à l'autre. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu et l'autre messenger eurent bien tout ce dont ils avaient besoin, ils prirent congé du très grand sire, montèrent à cheval et se mirent en route. Ils n'avaient pas encore chevauché longtemps quand le baron tartare qui était avec eux tomba malade, et, ne pouvant aller plus loin, s'arrêta dans une cité. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu le virent ainsi malade, ils le laissèrent et poursuivirent leur route ; et je vous dis que partout où ils allaient ils étaient servis et honorés en tout ce qu'ils commandaient. Et, que vous dirai-je ? ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas ² ; et ils furent bien trois ans à y aller, parce qu'ils furent souvent arrêtés par le mauvais temps et les neiges, et les fleuves qui étaient enflés.

Comment les deux frères vinrent à la cité d'Acre

Puis ils partirent de Laïas et s'en vinrent à Acre, où ils arrivèrent au mois d'avril de l'année 1260 ³ de l'incarnation de Jésus-Christ, et ils trouvèrent que messire le pape était mort. Quand donc messire Nicolas et messire Matthieu eurent appris la mort du pape Clément IV, ils allèrent trouver un sage clerc qui était légat pour l'Église de Rome dans tout le royaume d'Égypte. C'était un homme de grande autorité, qui avait nom Téald de Plaienze ⁴. Ils lui racontèrent le message dont le grand sire des Tartares les avait chargés pour le pape. Et quand le légat eut entendu le récit des deux frères, il en fut fort émerveillé, et il lui sembla que c'était grand bien et grand honneur pour la chrétienté. Il dit aux deux frères :

¹ Tablette d'honneur (*tchi-kouei*), sorte de passe-port qui est encore en usage. Ce n'est pas une plaque de métal ; les lettres seulement y sont tracées en or.

² *Lajasso, Aiasso, Aïas, Layassa*, Issus, port de la rive septentrionale du golfe de Scandaroun, ou Issique.

³ Erreur du manuscrit. Il faut lire 1269, que l'on trouve sur d'autres manuscrits. Clément IV est mort le 29 novembre 1268.

⁴ *Tebaldo* de Plaisance.

Marco-Polo

— Seigneurs, vous voyez que le pape est mort, et pour ce il vous faudra attendre qu'un nouveau pape soit nommé ; et quand il le sera, vous pourrez accomplir votre message.

Les deux frères, voyant bien que le légat leur disait la vérité, lui répondirent qu'en attendant l'élection du pape ils voulaient aller à Venise, voir leur famille. Ils partent donc d'Acre et vont à Négrepont, et de là montent sur un vaisseau ^{p.262} et naviguent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. Messire Nicolas trouve que sa femme était morte et qu'il lui restait un fils de douze ans, nommé Marc, qui est celui dont parle ce livre. Messire Nicolas et messire Matthieu restent encore deux ans à Venise pour attendre la nomination du pape ¹.

Comment les deux frères
partirent de Venise pour retourner au grand khan,
et avec eux Marc, le fils de messire Nicolas

Quand les deux frères eurent ainsi attendu deux ans, voyant qu'on ne nommait pas de pape, ils se dirent que désormais ils ne devaient point différer davantage pour se rendre près du grand khan. Ils partent donc de Venise, emmenant avec eux Marc, le fils de Nicolas, et s'en vont tout droit à Acre, où ils trouvent le légat dont je vous ai déjà parlé. Ils s'entretiennent avec lui de leur message, et lui demandent permission d'aller à Jérusalem chercher de l'huile de la lampe du Christ, comme le grand khan les en avait priés. Le légat leur accorde cette permission ; et, quittant Acre, ils s'en vont à Jérusalem, où ils prennent de l'huile de la lampe du sépulcre du Christ. Puis ils retournent vers le légat, à Acre, et lui disent :

— Seigneur, comme nous voyons qu'on ne nomme point de pape, nous voulons retourner au grand sire, parce que nous avons déjà trop tardé.

Et messire le légat, qui était un des plus grands seigneurs de toute l'Église de Rome, leur dit :

¹ La vacance du siège pontifical dura près de trois ans.

Marco-Polo

— Puisque vous voulez retourner au grand sire, je ne m'y oppose pas.

Puis il fit ses lettres et ses messages pour les envoyer au grand khan, et témoigner comment messire Nicolas et messire Matthieu étaient venus pour accomplir leur message, mais n'avaient pu le faire à cause de la mort du pape.

Comment les deux frères vont au pape de Rome

Quand les deux frères eurent les lettres du légat, ils partirent d'Acre et se mirent en route pour retourner vers le grand sire ; ils allèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas, et à peine y étaient-ils arrivés, qu'ils apprirent que ce légat avait été élu pape et avait pris le nom de Grégoire de Plaienze ¹. Les deux frères en eurent grande liesse, et peu après arriva vers eux, à Laïas, un messenger de la part du légat, qui avait été élu pape, pour leur dire que s'ils n'étaient encore partis, ils eussent à retourner vers lui. Les deux frères, très joyeux de ce message, répondirent qu'ils obéiraient volontiers. Et, que vous dirai-je ? le roi d'Arménie ² fit équiper une galère pour les deux frères, et les envoya vers le légat moult honorablement.

Comment les deux frères et Marc vinrent à Clemeinfu, où était le grand khan

^{p.263} Quand ils furent venus à Acre, ils s'en vont vers messire le pape et se prosternent devant lui. Messire le pape les reçoit honorablement, et leur donne sa bénédiction, et leur fait joie et fête ; puis il leur donne deux frères prêcheurs, les plus sages qui fussent en cette province : l'un avait nom frère Nicolas de Vicence, et l'autre frère Guillaume de Tripule. Il leur remet ses lettres et privilèges, et leur confie les messages qu'il voulait envoyer au grand khan. Et quand messire

¹ *B. Gregorius X Placentinus*. Grégoire X fut élu le 1er septembre 1271. Le 18 novembre, il partit de Syrie, où il était légat, et aborda en janvier 1272 à Brindisi, près d'Otrante.

² En ce temps Léon ou Livon II régnait dans l'Arménie inférieure, dont la capitale était Sis, et Aias ou Aiazzo le port. Son père, Hatem ou Haiton, auteur d'une *Histoire des Tartares*, et que l'on appelle souvent Haiton l'Arménien, avait abdiqué ou cédé sa couronne à Léon, avec le consentement d'Abaka, fils d'Houlagou, son suzerain.

Marco-Polo

Nicolas et messire Matthieu et les deux frères prêcheurs eurent reçu les instructions du pape, ils lui demandent sa bénédiction et partent tous, et avec eux Marc ¹, le fils de messire Nicolas. Ils s'en vont tout droit à Laïas ; et quand ils y furent arrivés il advint que Bondocdaire ², qui était soudan de Babylonie, vint en Arménie avec une grande armée, et fit grand dommage par la contrée, si bien que les messagers furent en péril d'être mis à mort. Les deux frères prêcheurs, voyant cela, doutèrent fort d'aller plus avant, et résolurent de ne pas continuer leur route. Ayant donc donné à messire Nicolas et à messire Matthieu toutes les lettres qu'ils avaient, ils les quittèrent et s'en allèrent avec le *maître du temple* ³.

Comment les deux frères et Marc continuèrent leur route

Et messire Nicolas, et messire Matthieu, et Marc, le fils de Nicolas, se mirent en route et chevauchèrent tant, durant le printemps et l'été, qu'ils arrivèrent au grand khan, qui se trouvait alors à une cité nommée Clemeinfu ⁴, moult riche et grande. Nous ne vous parlerons pas ici de ce qu'ils virent chemin faisant, parce que nous vous le raconterons dans notre livre quand nous en serons venus là. Sachez seulement qu'ils furent bien trois ans et demi à faire ce voyage ⁵, à cause de la difficulté des chemins, et des pluies et des grands fleuves ; puis, ils ne pouvaient chevaucher l'hiver comme l'été. Mais le grand khan, quand il apprit la prochaine venue de messire Nicolas et de messire Matthieu, envoya vers eux ses messagers, bien quarante journées en avant, et eut soin qu'ils fussent moult bien servis et honorés.

¹ Marco-Polo.

² Bibars, sultan d'Égypte et non de Babylonie. Abaka invoqua le secours des princes chrétiens contre Bibars, qui avait en effet envahi ses États.

³ Le commandeur des chevaliers de l'ordre du Temple. On suppose qu'une commanderie de cet ordre célèbre s'était établie en Arménie pour la défense des intérêts du christianisme.

⁴ Cai-min-fu de Raschid-Eddin, Cai-ping-fu des Chinois. La résidence ordinaire de Cublai, à cette époque, était Yen-King, près de la place où est actuellement Péking. Du Halde dit qu'il avait établi d'abord sa cour à Tay-yuan-fou, capitale de la province de Cham-si, et qu'il la transporta ensuite à Péking.

⁵ Un an et demi seulement suivant d'autres manuscrits.

Marco-Polo

Comment les deux frères et Marc,
après être partis d'Acre, allèrent trouver le grand khan en son palais

Et, que vous dirai-je ? quand messire Nicolas et messires Matthieu et Marc furent venus en cette grande cité, ils s'en allèrent au principal palais, où ils trouvèrent le grand khan avec moult grande compagnie de barons. Ils s'agenouillent devant lui et s'humilient le plus qu'ils peuvent. Le grand khan les fait ^{p.264} relever et les reçoit honorablement, et leur fait grande joie et grande fête, leur demandant ce qu'ils sont devenus et comment ils se sont portés. Les deux frères lui répondent qu'ils se sont moult bien portés, puisqu'ils le retrouvent sain et dispos ; puis ils lui présentent les brevets et les lettres que le pape lui envoie, dont il a grande liesse, et ils lui baillent la sainte huile, dont il est tout joyeux et qu'il tient pour très précieuse. Puis le grand khan, quand il voit Marc, qui était un jeune homme, demande qui il est.

— Sire, fait messire Nicolas, c'est mon fils et voire homme.

— Qu'il soit le bienvenu ! reprend le grand khan.

Et, que vous dirai-je de plus ? moult grande fut la joie et la fête que fit le grand khan et toute sa cour à ces messagers, et ils étaient servis et honorés de tous. Ils restèrent à la cour et avaient honneur sur les autres barons.

Comment le grand khan envoie Marc pour ses messages

Or il advint que Marc, le fils de messire Nicolas, apprit si bien les coutumes des Tartares, et leur langue, et leur écriture, que, peu de temps après sa venue à la cour du grand seigneur, il savait quatre langues et quatre écritures différentes ¹. Il était sage et prudent outre mesure, et le grand khan lui voulait moult grand bien pour l'esprit qu'il voyait en lui et pour sa grande sagesse. Et quand il vit que Marc était si instruit, il l'envoya faire un message en un pays où il fut bien six mois à aller. Le jeune homme fit son ambassade bien et sagement, et comme

¹ Sans doute les langues mongole, ouïgour, mantchoue et chinoise.

Marco-Polo

il avait vu et entendu plusieurs fois que le grand khan, quand les messagers qu'il envoyait par les diverses parties du monde revenaient à lui et lui rendaient compte de leur ambassade sans savoir lui raconter rien de particulier des contrées où ils avaient été, leur disait qu'ils étaient fous et malappris, et ajoutait qu'il aimerait mieux entendre de leur bouche le récit des coutumes et des usages de ces contrées étrangères que le compte rendu de l'ambassade qu'il leur avait confiée, il mit toute son attention, quand il s'acquitta de sa mission, à retenir toutes les choses étranges et inaccoutumées qu'il voyait, afin de les redire au grand khan.

Comment Marc, de retour de sa mission, revient vers le grand khan

Lors donc que Marc fut de retour de sa mission, il s'en va au grand khan et lui rend compte du message qu'il lui avait confié, et dont il s'était fort bien acquitté ; puis il lui raconte tout ce qu'il a vu dans son voyage, si bien et si sagement, que le grand khan et tous ceux qui l'entendent en sont émerveillés, et se disent entre eux que si ce jeune homme vit longtemps il ne peut manquer d'être de grand sens et de grande valeur. Et, que vous dirai-je ? à partir de ce jour il fut appelé le jeune messire Marc Pol ; et ainsi l'appellera désormais notre livre, et cela à bon droit, car il était sage et prudent. Il demeura avec le grand khan bien dix-sept ans, et pendant tout ce temps il ne cessa d'être envoyé en mission ; car le grand khan, voyant que Messire Marc lui apportait tant de nouvelles des lieux où il allait, et achevait si bien ce qu'on lui confiait, donnait à messire Marc toutes les missions difficiles et lointaines qu'il avait à faire, et celui-ci s'en acquittait moult bien, et racontait à son retour tout ce qu'il avait vu de nouveau et d'étrange. Et les services de messire Marc plaisaient tellement au grand khan, que celui-ci lui en voulait grand bien et lui faisait grand honneur, le tenant si près de lui que les autres barons en avaient grande envie. C'est ainsi que messire Marc sut plus de choses de cette contrée qu'homme du monde, parce qu'il recherchait plus que nul autre ce qui pouvait s'y trouver d'étrange, et qu'il mettait toute son application à l'apprendre.

Marco-Polo

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demandent congé au khan

Et quand messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, furent demeurés avec le grand khan le temps que je vous ai conté, ils se dirent entre eux qu'ils voulaient retourner en leur pays. Ils en demandèrent plusieurs fois congé au grand khan et l'en prièrent moult doucement ; mais celui-ci les aimait tant et les gardait si volontiers autour de lui, qu'il ne voulait leur donner congé pour rien au monde. Or il advint que la reine Bolgara ¹, qui était femme d'Argon ², le sire du Levant, mourut, ayant mis dans son ^{p.266} testament que nulle dame ne pût s'asseoir à sa place ni être femme d'Argon si elle n'était de son lignage. Argon prit donc trois de ses barons, nommés Oulatai, Apusca et Coja, et les envoya au grand khan avec moult belle escorte, pour le prier de lui envoyer une dame qui fût du lignage de la reine Balgana, sa femme, qui était morte. Quand les trois barons furent venus au grand khan, ils lui dirent pourquoi ils étaient envoyés ; le grand khan les reçut honorablement, leur fit joie et fête, et les envoya vers une dame nommée Cogatra ³, âgée de dix-sept ans, moult belle et avenante, et du lignage de la reine Balgana. Il leur dit que c'était là la femme qui leur convenait, et eux lui répondent qu'elle leur plaît fort. Or, vers ce temps, messire Marc arriva de l'Inde après avoir parcouru diverses mers, et raconta maintes merveilles de cette contrée. Les trois barons, étonnés de voir messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, résolurent d'emmener avec eux, par mer, ces sages Latins. Ils vont au grand khan et lui demandent en grâce d'envoyer avec eux ces trois Latins, par mer. Le grand khan, qui aimait tant ces trois hommes, accorde cette grâce à grand'peine, et donne congé aux trois Latins de partir avec les trois barons et cette dame.

¹ *Bolgana, Balgana, Bolghân*. « Plusieurs reines et épouses des rois mongols de la Perse ont porté le nom de Bolghân », dit Klaproth dans ses notes inédites, et il ajoute des détails historiques : « La fille de Jagatai, fils de Gengis-Khan, est nommée *Bolghân-Khâtoun* (dame Bolghân), etc. »

² Arghoun-Khan, fils d'Abaka-Khan, roi mongol de Perse, du Khorassan, etc.

³ Kogatin, suivant d'autres manuscrits ; c'est probablement une altération du nom Koutai-Khâtoun. Ainsi s'appelait une des femmes d'Houlagou.

Marco-Polo

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, quittèrent le grand khan

Quand le grand khan vit que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, allaient partir, il les fait venir tous trois devant lui et leur donne deux tables, avec commandement qu'ils fussent francs par toute sa terre et que, partout où ils iraient, ils fussent défrayés eux et leur suite ; puis il les charge de messages pour le pape, et le roi de France, et le roi d'Espagne, et les autres de la chrétienté ; il fait appareiller quatorze navires qui avaient chacun quatre mâts ¹ et pouvaient porter douze voiles, et je pourrais vous expliquer comment, mais ce serait trop long, et je ne vous le dirai ici. Quand les navires furent prêts, les trois barons, et la dame, et messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prirent congé du grand khan, et montèrent sur les vaisseaux avec beaucoup de gens, et le grand khan leur fit donner des vivres pour deux ans. Et, que vous dirai-je ? ils prirent la mer et naviguèrent bien trois mois, au bout desquels ils vinrent à une île qui est vers le midi et s'appelle Java ², en laquelle île sont maintes choses merveilleuses dont nous vous parlerons ci-après. Puis ils partirent de cette île, et naviguèrent dans la mer de l'Inde bien dix-huit mois avant d'arriver au but de leur voyage ; et ils trouvèrent maintes grandes merveilles que nous vous raconterons en ce livre. A leur arrivée, ils trouvèrent qu'Argon était mort ³ ; et sa dame fut donnée à Cazan ⁴, le fils d'Argon. Et je vous dis en vérité que sur six cents personnes qu'ils étaient sur les navires, sans les mariniers, ils moururent tous, à l'exception de dix-huit. La seigneurie d'Argon appartenait alors à Chiato ⁵ ; ils lui recommandent la dame et accomplissent leur mission ; puis messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prennent congé de Chiato, et se remettent en route.

¹ Barrow vit beaucoup de navires chinois destinés à de grands voyages, et ayant quatre mâts. (*Travels in China*, p. 45.)

² Ailleurs, cette même île est appelée *Java minor*. Il s'agit certainement de Sumatra.

³ Arghoun-Khan mourut en mars 1291, troisième mois de l'an de l'hégire 690.

⁴ Ghazan-Khan, fils aîné d'Arghoun. Il monta sur le trône de Perse en 1295, cinq ans environ après la mort de son père.

⁵ Kai-Khatou, frère d'Arghoun-Khan, et qui s'était d'abord emparé du trône.

Marco-Polo

Or sachez qu'Achatu ¹ donna aux trois messagers du grand khan, c'est-à-dire à messire Nicolas, messire Matthieu et messire Marc, quatre tables d'or de commandement, deux de gerfaut, une de lion, et une d'or plein, afin qu'ils fussent honorés et servis par toute sa terre comme lui-même, et que toute dépense et toute escorte leur fussent données. Et certes il en fut ainsi, car ils trouvèrent par toute la terre du grand khan chevaux et tout ce dont ils avaient besoin, bien et largement. Souvent on leur donnait deux cents hommes à cheval, plus ou moins, selon que cela était nécessaire pour aller d'un pays à l'autre ; et ce n'était pas chose superflue, parce qu'Achatu n'était pas seigneur lige, et les gens ne s'abstenaient pas de faire mal tant qu'ils pouvaient, comme ils eussent ^{p.267} fait s'il eût été seigneur lige. Et je veux encore vous raconter une chose à l'honneur de ces trois messagers ; car je vous dis en vérité que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, avaient tellement l'estime du grand khan, et il leur voulait si grand bien, qu'il leur confia la reine Cocacin, la fille du roi du Mangi, pour les mener à Argon, le sire de tout le Levant. Et ainsi firent-ils, car ils les menèrent par la mer, comme je vous l'ai rapporté, avec si belle escorte et si grande représentation. Ces deux grandes dames étaient en la maison de ces trois messagers, et ils les gardaient et les protégeaient comme si elles eussent été leurs filles, et les dames, qui moult étaient jeunes et belles, les tenaient pour leurs pères et leur obéissaient. Ils les remirent entre les mains de leurs seigneurs, et la reine Cocacin est la femme de Cazan, qui règne aujourd'hui. Cazan et elle veulent si grand bien aux messagers, qu'il n'est chose qu'ils ne fassent pour eux comme pour leur père propre. Sachez donc que, quand les trois messagers prirent congé de Cocacin pour retourner en leur pays, elle pleura de chagrin de leur départ. Maintenant que nous avons raconté comment ils s'acquittèrent sagement de leur mission, nous laisserons cela et irons plus avant. Quand les trois messagers furent partis de Cocatu ², ils continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Trépisonde, et de Trépisonde ils allèrent à

¹ Chiato, Ki-Akato, Kai-Khatou.

² De la résidence de Kai-Khatou.

Marco-Polo

Constantinople, puis à Négrepont ; et de Négrepont à Venise ; et ce fut vers l'an 1295 de l'incarnation du Christ. A présent que nous avons fait ce prologue, nous commencerons notre récit.

@

[Nous laissons voyager messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, en Asie occidentale, et les rejoignons près de Caracoron, d'où Cubilai était jadis parti pour conquérir la Chine...]

Marco-Polo

...Et après avoir chevauché quarante journées dans ce désert, on arrive à une province, vers le nord, dont je vais vous parler.

De la cité de Caracoron

Caracoron est une cité qui a trois milles de tour ¹. Ce fut la première ville dont les Tartares s'emparèrent à leur sortie de leur pays. Je vais vous conter l'histoire de ces Tartares, et comment se forma ^{p.304} leur puissance, et comment ils se répandirent par le monde. Il faut savoir que les Tartares demeuraient vers le nord, auprès de la Géorgie ², et en cette contrée sont grandes plaines où il n'y avait nulle habitation, nulle cité ni village, mais où l'on rencontrait bons pâturages, et grands fleuves et sources abondantes. Ils n'avaient pas de seigneur particulier, mais ils faisaient une rente au grand sire, qui, en leur langage, est appelé Unecon, ce qui veut dire en français prêtre Jean ³ ; et c'est ce

¹ Caracorum, *Karakhorum* ou *Kara-kûm* (sable noir) des cartes modernes, dans la vallée du haut Orchon, et appelée *Khorin*, *Korin* par les Tartares, *Holin* par les Chinois, était l'antique résidence des princes mongols. Fondée en 755 par Pi-Tchia, khan des Oei-u, Cara-Corum devint, après la décadence de ces derniers, la capitale de la tribu des Karaïtes ou Chéraïtes. Ayant été conquise sur eux par Gengis-Khan, elle fut, en 1235, entourée de murailles par Oktai, qui en fit sa résidence. C'est là que se tinrent les assemblées générales dans lesquelles Cuyuc et Mangou furent élevés au trône ; c'est de là que Cubilai partit pour conquérir la Chine ; c'est là qu'Houlagou commença vers l'occident sa marche victorieuse, qu'il termina par la destruction du califat de Bagdad. En 1246 Plan de Carpin vint à la cour de Cuyuc-Khan ([voy. sa relation, p. 237](#)), et séjourna à Caracorum. André de Lonjumel la visita en 1249 ; [Guillaume de Rubruquis, en 1254](#). (Voy. Bürck, n° 163.)

² L'obscurité qui enveloppe l'histoire de l'émigration de ces peuples, compris sous le nom trop général de Tartares, laisse subsister une grande incertitude sur leur origine et leurs premiers établissements. Restreignant cependant l'étendue du mot *Tartares* à la désignation de ces tribus nomades que Gengis-Khan rassembla sous ses étendards et conduisit à la conquête du monde, on peut regarder comme exacte l'indication de notre auteur sur les Tartares, qu'il dit originaires de la province appelée par lui *Ciorcia*, correspondant au territoire *Giurgée (Djurdjeh)* de Reschid-Eddin, c'est-à-dire la moderne Mandschourie, d'où ils s'étendirent toujours de plus en plus au couchant et au midi. (Lazari.)

³ Les chefs des tribus des Chéraïtes ou Karaïtes portaient chacun le nom de *ouang* ou *vang (regulus)*, et en y joignant le terme mongol de khan, on les appelait généralement *vang-khan (oang-can* de Rubruquis, *un-can* ou *unecon* de Marco-Polo, Prêtre Jean des auteurs occidentaux). Quand, sous Jesugai, père de Gengis-Khan, la puissance des Mongols commença à devenir redoutable, le vang-khan Toghrol fit alliance avec eux. Plus tard, se croyant assez fort, il leur déclara la guerre, et il leur livra une grande bataille dans les vastes landes qui entourent le Kouloun-noor (le *Tenduc* de Marco-Polo ?), et où son armée fut entièrement mise en pièces par Gengis-Khan. Dans un effort désespéré, Toghrol, rassemblant le peu d'hommes qui lui étaient restés fidèles, en vint une seconde fois aux mains avec son rival, qui le défit et s'assujettit ainsi complètement les Chéraïtes. (Ritter, II, 256.)

Marco-Polo ne rapporte que ce qu'il a entendu dire sur ce souverain, revêtu d'un caractère sacerdotal imaginaire, et qui était en Europe l'occasion de tant de récits

Marco-Polo

fameux prêtre Jean dont tout le monde vante la puissance. Les Tartares lui payaient une rente d'une bête sur dix. Or il advint que ces Tartares multiplièrent beaucoup, et quand le prêtre Jean les vit si nombreux, il comprit qu'ils pourraient lui nuire, et voulut les répartir en plusieurs contrées. Il envoya donc de ses barons pour le faire ; mais quand les Tartares surent le dessein du prêtre Jean, ils en furent tout chagrins et partirent tous ensemble pour des déserts vers le nord, où le prêtre Jean ne pouvait leur nuire ; et ainsi ils étaient rebelles à celui-ci et ne lui faisaient plus de rente. Ils restèrent ainsi quelque temps.

Comment Cinchin fut le premier khan des Tartares

Or il advint que, vers l'an 1187, les Tartares prirent pour roi un des leurs qui avait nom en leur langage Cinghis-Khan. C'était un homme de grande valeur, et de grand sens et de grande prouesse ; et quand il fut élu roi, tous les Tartares du monde, répandus dans ces pays étrangers, vinrent à lui et le reconnurent pour seigneur. Et quand Cinghis-Khan savait parfaitement user de sa seigneurie. Et, que vous dirai-je ? il vint si grande multitude de Tartares que c'était merveille. Et quand Cinghis-Khan vit qu'il avait tant de sujets, il leur fait prendre leurs arcs et leurs autres armes ; et ils vont conquérant les autres pays, et ils s'emparèrent bien ainsi de huit provinces ; mais ils n'enlevaient rien aux habitants et les menaient seulement avec eux à d'autres conquêtes. Et de cette manière, ils conquièrent cette multitude de pays dont je vous ai parlé ; et tous, en voyant la bonté et la justice de ce seigneur, allaient volontiers à lui. Quand Cinghis-Khan eut rassemblé une telle multitude de gens, il dit qu'il veut conquérir une grande partie du monde. Il envoie donc ses messagers au prêtre Jean, vers l'an 1200, et lui mande qu'il veut sa fille pour femme. Et quand le prêtre Jean entendit ce que lui mandait Cinghis-Khan demandant sa fille en mariage, il en fut moult courroucé, et dit : « Comment Cinghis-Khan a-

fabuleux. La discussion la plus éclairée que l'on puisse consulter au sujet de ce prétendu prêtre Jean se trouve dans le savant mémoire écrit par M. d'Avezac, sous le titre d'Introduction, en tête de la *Relation des Mongols et des Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin*.

Marco-Polo

t-il l'audace de demander ma fille pour femme ? Ne sait-il donc qu'il est mon homme et mon esclave ? Or retournez vers lui, et ^{p.305} dites-lui que j'aimerais mieux brûler ma fille que la lui donner pour femme, et ajoutez de ma part que je devrais le mettre à mort comme traître et déloyal à son seigneur. » Puis il commanda aux messagers de partir aussitôt de devant lui et de ne jamais y revenir. Les messagers partirent incontinent et revinrent vers leur seigneur, à qui ils racontent, sans en rien omettre, tout ce que leur a dit le prêtre Jean.



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* représente des Tartares en voyage ¹.

Comment Cinchin-Khan prépare ses gens pour aller contre le prêtre Jean

Et quand Cinghis-Kan entendit la manière dont le prêtre Jean l'avait traité, il eut le cœur si gonflé de rage que peu s'en fallut qu'il ne crevât dans sa poitrine ; car c'était un homme qui savait sa valeur. Il parle enfin, et s'écrie, si haut que tous ceux qui l'entouraient peuvent l'entendre, qu'il veut cesser d'être seigneur si le prêtre Jean ne vend plus cher l'affront qu'il vient de lui faire que jamais affront ne fut vendu par personne, et il ajoute que bientôt il lui montrera s'il est son esclave. Il appelle à lui tous ses gens, et fait les plus grands préparatifs qu'on

¹ Voy. des types de Tartares, p. 242, [249](#), etc., dans la relation de Jean du Plan de Carpin.

Marco-Polo

ait jamais vus. Il fait savoir au prêtre Jean qu'il ait à se défendre comme il pourra, qu'il marche contre lui avec toutes ses forces. Et quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Khan venait contre lui avec une telle multitude, il en plaisanta et les traita comme rien, parce qu'il disait qu'ils n'étaient pas hommes d'armes. Cependant il se promit de faire tous ses efforts pour ne pas se laisser prendre de malemort. Il appelle donc à lui et prépare tous ses sujets, même les plus éloignés. Il fait si bien que jamais on n'avait vu de pareille armée ni entendu parler de plus grande. Et ainsi ils se préparaient les uns contre les autres. Et pourquoi vous en dire plus long ? Sachez que Cinghis-Khan, avec tous ses gens, s'en vint en une grandissime et belle plaine, nommée Tanduc, qui appartenait au prêtre Jean, et là posa son camp ; et je vous dis qu'ils étaient si nombreux que nul n'aurait pu les compter. Et là, il eut nouvelle que le prêtre Jean venait à lui, et il en fut ^{p.306} réjoui, parce que c'était une belle plaine et large pour livrer bataille. Il l'attendit donc et désirait fort sa venue pour engager le combat. Mais laissons Cinghis-Khan et ses hommes, et retournons au prêtre Jean et à son armée.

Comment le prêtre Jean, avec ses gens, alla à l'encontre de Cinghis-Khan

Or quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Khan, avec tous les siens, venait sur lui, il alla avec toute son armée à sa rencontre, et avança jusqu'à ce qu'il fût venu en cette plaine de Tangut ; et là il mit son camp près de celui de Cinghis-Khan, à vingt-cinq milles, et chacun se reposa pour être frais et dispos le jour de la mêlée. De cette manière donc, ces deux grandissimes armées étaient dans la plaine de Tangut. Un jour, Cinghis-Khan fit venir devant lui des astrologues chrétiens et sarrasins, et leur commanda de lui dire qui devait être vainqueur, de lui ou du prêtre Jean. Les Sarrasins ne surent lui dire la vérité, mais les chrétiens la lui montrèrent évidemment. Ils prirent un roseau et le cassèrent par le milieu, puis placèrent une moitié d'un côté, une autre d'un autre, sans que personne y touchât ; au bout d'une des deux moitiés, il mirent le nom de Cinghis-Khan, au bout de l'autre celui du prêtre Jean, et dirent à Cinghis-Khan :

Marco-Polo

— Sire, regardez ce roseau ; vous voyez que ceci est votre nom, et cela le nom du prêtre Jean. Or, quand nous aurons fait notre enchantement, celui dont le roseau viendra sur l'autre sera vainqueur dans la bataille.

Cinghis-Khan répondit qu'il était curieux de voir cela, et commanda aux astrologues d'opérer le plus vite possible. Les chrétiens prirent donc le Psautier et firent leur enchantement ; et alors, sans que personne y touchât, le roseau qui portait le nom de Cinghis-Khan alla rejoindre l'autre et monta sur celui du prêtre Jean ; et tous ceux qui étaient présents furent témoins de ce prodige ¹. Quand Cinghis-Kan vit cela, il eut une grande joie, et comme les chrétiens lui avaient dit la vérité, il les eut toujours depuis en grand honneur, les tenant pour hommes de grande vérité.

De la grande bataille qui fut entre le prêtre Jean et Cinchin-Khan

Au bout de deux jours, les deux armées prirent les armes et combattirent ensemble opiniâtrement, et ce fut la plus grande bataille qu'on eût jamais vue. Il y eut grands maux de part et d'autre ; mais enfin Cinghis-Khan fut vainqueur. En celle bataille, le prêtre Jean fut occis, et de ce jour Cinghis-Khan alla conquérant sa terre. Depuis cette époque, Cinghis-Khan régna encore six ans, toujours soumettant maints châteaux et maintes provinces ; mais au bout de six ans il alla assiéger un château qui avait nom Cangui, et là il fut frappé d'une flèche au genou et mourut de cette blessure ² ; ce qui fut grand dommage, car il était prud'homme et sage ³. Or je vous ai raconté

¹ « Cette opération des cannes, dit Petis de la Croix, a été en usage chez les Tartares, et l'est encore à présent chez les Africains, chez les Turcs et autres nations mahométanes. » (P. 65.)

² Temugin, qui prit plus tard le nom de *Tchinghis-Khan*, était né en 1155 ; il fut élu empereur des tribus tartares en 1206. Suivant les auteurs orientaux, Gengis-Khan mourut, non d'une blessure, mais de maladie, en 1227, peu après la prise de Lin-tao, dans la province de Shen-si.

³ La cruauté et la rage de la destruction caractérisent Gengis-Khan ; mais il avait aussi une grandeur de vues et une force de volonté supérieure à tout obstacle qui devaient faire impression sur un peuple barbare et guerrier. Il était difficile qu'à cette cour des Mongols, où il séjourna longtemps, Marco-Polo ne laissât pas influencer son jugement en faveur de ce conquérant. (Lazari.)

Marco-Polo

comment les Tartares eurent pour premier seigneur Cinghis-Khan ; je vous ai dit aussi comment ils vainquirent d'abord le prêtre Jean ; je vous veux parler maintenant de leurs coutumes et de leurs usages.

Des khans qui régnèrent après la mort de Cinchin-Khan

p.307 Sachez qu'après Cinghis-Khan furent seigneurs Cui-Khan, puis Bacui-Khan, Alton-Khan, Mongu-Khan, et enfin Cublai-Khan, le plus grand et le plus puissant de tous ¹ ; car les cinq autres ensemble n'eurent pas tant de pouvoir que ce Cublai ; et encore, je vous dis que tous les empereurs du monde et tous les rois chrétiens et sarrasins n'ont pas tant de puissance que ce Cublai grand khan, et je vous le prouverai clairement dans ce livre ². Et sachez que tous les grands seigneurs qui descendent de la lignée de Cinghis-Khan sont portés à ensevelir en une grande montagne qui a nom Altaï ³ ; et quel que soit l'endroit où meurent les grands seigneurs des Tartares, fût-ce à cent journées de distance de cette montagne, on les apporte là pour les ensevelir. Et écoutez une autre coutume : quand on porte les corps de ces grands khans vers cette montagne, à une distance de quarante journées plus ou moins, tous les gens qu'on rencontre par le chemin où passe le corps sont occis par ceux qui conduisent le mort, et on leur

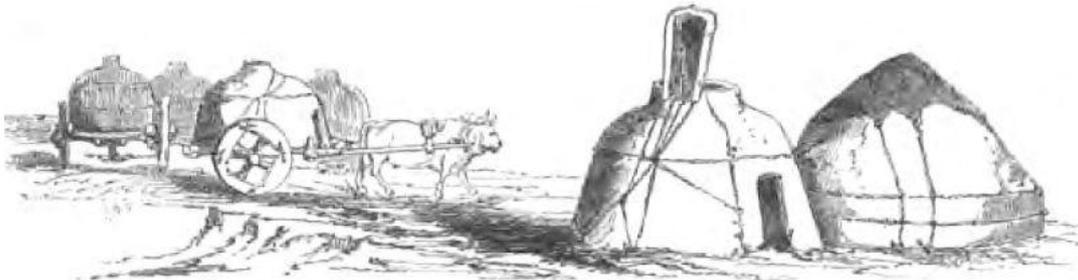
¹ Les noms des successeurs de Gengis-Khan ont été altérés dans les manuscrits. Gengis laissa quatre fils : Djousi ou Touchy, père de Batou ; Tchagathay ou Zagataï ; Octaï, et Touli. Touchy, l'aîné, étant mort, son fils Batou eut en partage le Captchac et les régions du Don et du Volga ; ce fut lui vraisemblablement qui envahit la Russie, la Pologne, et répandit la terreur en Europe. Tchagatay eut la Transoxiane, le pays des Ouzbeks et le Turkestan. Octaï, père de Gayouk ou Cuyuc, troisième fils de Gengis, et que ce dernier avait désigné pour son successeur, prit le titre de *kaan* ou *kakan* (seigneur des seigneurs). Le quatrième fils de Gengis, Touli, qui mourut en 1231, laissa quatre fils : Mangou, Cubilai, Houlagou et Artig-bouga. Mangou, en 1251, fut appelé à succéder à son cousin Cuyuc. Ce fut lui qui conquiert le Khorassan, la Perse, la Chaldée, la Syrie, le califat de Bagdad, et extermina les Hashishins. Le cinquième souverain, Cubilai, élu en 1259, après la mort de Mangou, agrandit son empire par la conquête de la Chine, et mourut en 1280.

² « Il se vit, dit le P. Gaubil, maître paisible de la Chine, du Pégu, du Thibet, de l'une et l'autre Tartarie, du Turkestan et du pays d'Igour ; Siam, la Cochinchine, le Tonquin et la Corée lui payaient le tribut. Les princes de sa maison, qui régnaient en Moscovie, en Assyrie, en Perse, dans le Khorassan et dans la Transoxiane, ne faisaient rien sans son consentement. » (*Observ. chron.*, p. 203.)

³ Le mot mongol *altaï* signifie or ; les termes turcs et chinois qui désignent cette montagne ont la même signification. Ce mot vient-il de la richesse des mines métalliques de ces monts, des sables aurifères de leurs fleuves, du luxe de la ville voisine, Caracorum, ou du faste des mausolées impériaux érigés en ces lieux ? (Ritter, II, 316, 472, 525.)

Marco-Polo

dit : Allez servir notre seigneur en l'autre monde. Car ils croient véritablement que tous ceux qu'ils tuent iront servir leur seigneur dans l'autre monde ; et ils font de même pour les chevaux, car, quand le seigneur meurt, ils tuent ses meilleurs chevaux, afin qu'il les ait dans l'autre monde. Et sachez que lorsque Mougou-Khan mourut, on tua plus de vingt mille hommes sur le passage du corps ¹. Je vous conterai maintes autres choses des Tartares. Ils demeurent l'hiver dans les plaines et les lieux chauds, où ils ont herbages et bons pâturages pour leurs bêtes, et l'été ils cherchent des lieux frais sur les montagnes et dans les vallées, où ils trouvent des sources, des bois et des pâturages pour leurs bêtes. Ils ont des maisons de bois qu'ils couvrent de cordes ;



Tentes tartares. D'après Pallas.

elles sont rondes et ils les portent avec eux partout où ils vont ; car les cordes sont si adroitement liées entre elles qu'on peut transporter facilement ces maisons ; toutes les fois qu'ils les tendent et les dressent, ils placent toujours la porte ^{p.308} au midi. Ils ont des charrettes couvertes de feutre noir, si bien que, s'il pleut, l'eau n'entre pas en la charrette ; il les font traîner par des bœufs et des chameaux, et c'est là dedans qu'ils transportent leurs femmes et leurs enfants. Ce sont les dames qui achètent, vendent et font tout ce qui est nécessaire à leur mari et à leur famille ; car les hommes ne s'occupent de rien, si ce n'est de faire des armes et de chasser aux chiens ou aux faucons. Ils vivent de viande, de lait et de gibier ; ils mangent aussi des rats de pharaon ² qui viennent en grande abondance dans les plaines et

¹ Voy. dans la relation de Plan de Carpin, [p. 247, note 1](#), les détails sur les funérailles royales.

² Sur les bords du Selinga vit une espèce de marmotte de couleur brune, décrite par Bell (*Travels*, I, 311). — Du Halde décrit une espèce de rat de terre, de la grosseur de

Marco-Polo

partout ; ils mangent de la chair de cheval et de chien, et boivent du lait de jument. Les femmes sont loyales et bonnes envers leur mari, et font moult bien la besogne de la maison. Les mariages se font ainsi : chacun peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît, voire jusqu'à cent s'il en a le moyen ; les hommes donnent le douaire à la mère de leurs femmes, et la femme ne donne rien à son mari. Et sachez qu'ils aiment mieux et soignent mieux leur première femme que les autres hommes, parce qu'ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils le veulent. Ils épousent leur cousine, et si le père meurt, son fils aîné prend pour femme celle de son père, pourvu qu'elle ne soit pas sa mère ; si son frère meurt, il peut également prendre sa femme. Quand ils se marient, ils font de grandes noces.

Du dieu des Tartares et de leur loi

Voici quelle est leur loi : ils ont un dieu qu'ils appellent Nacygai ¹, et c'est le dieu de la terre, qui garde leurs enfants, et leurs bêtes, et leurs blés. Ils ont pour lui grande révérence et lui font grand honneur ; car ils en ont chacun un dans leur maison, fait de feutre ou de drap. Ils font aussi la femme de ce dieu et ses fils ; ils mettent la femme à sa gauche et les fils devant, et ils les honorent assez. Et quand ils vont manger, ils prennent de la chair grasse et en frottent la bouche de ce dieu, et de sa femme et de ses fils ; puis ils répandent à la porte de leur maison un peu de sauce, et après cette cérémonie, ils disent que leur dieu et sa famille ont mangé ; puis eux, à leur tour, mangent et boivent, car sachez qu'ils boivent du lait de jument ; mais ce lait est tel qu'il ressemble à du vin blanc et est bon à boire, et ils l'appellent *chemius* ². Voici quels sont leurs vêtements : les riches portent des draps dorés et de soie et de moult riches fourrures de zibeline, d'hermine, de vair et de renard, et tous leurs harnais sont moult beaux et de grande valeur. Leurs armes sont l'arc, l'épée et la massue ; mais ils se servent plus de

l'hermine, qu'il nomme tael-pi, et qui est commun dans le pays des Kalkas (IV, 30). L'ichneumon, ou le *Kiri Malabarico*, est, suivant Charleton et Bellonio, le *rat de Pharaon*.

¹ Voy. la relation de Plan de Carpin, [p. 244 et suivantes](#).

² Rubruquis en parle d'une manière détaillée dans sa [relation](#) [p.91], et l'appelle

Marco-Polo

l'arc que de toute autre chose, car ils sont très bons archers. Sur leur dos, ils portent des armures de cuir de buffle ou d'autres cuirs qui sont moult forts. Ils sont bons à la guerre et combattent vaillamment ; ils peuvent travailler plus que nuls autres hommes, car, maintes fois, quand il en est besoin, ils restent un mois sans manger autre chose que du lait de jument et du gibier qu'ils prennent, et leur cheval paît les herbes qu'il trouve, car il n'est pas besoin de porter orge ni paille. Ils obéissent très bien à leur seigneur, et, quand il le faut, ils restent toute la nuit à cheval avec leurs armes, et le cheval va paissant les herbes. Il n'y a pas de gens au monde qui supportent comme eux les travaux et les fatigues, et qui aient moins besoin de dépense : aussi nul peuple n'est plus propre à conquérir la terre et à y régner ¹. Ils sont organisés de la manière suivante : quand un seigneur des Tartares va à l'armée, il mène avec lui cent mille hommes à cheval qu'il a ainsi ordonnés : sur dix hommes un chef, sur cent un autre, sur mille un autre, et sur dix mille un autre ; de sorte que lui ne s'adresse qu'à dix hommes, le chef de dix mille à dix, celui de mille à dix, et celui de cent aussi à dix. Quand le seigneur des cent mille hommes veut détacher quelques hommes pour aller quelque part, il commande aux chefs des dix mille de lui fournir mille hommes, les chefs des dix mille commandent à ceux de mille, ceux de mille à ceux de cent, et ceux de cent à ceux de dix ; de sorte ^{p.309} que chacun obéit aussitôt et fournit ce qu'on demande, car ils sont soumis plus que personne. Et sachez que les corps de cent mille hommes s'appellent *tut*, de dix mille *toman* ², puis millier, centener et desme. Quand les armées sont en marche, que ce soit par plaines ou par montagnes, on envoie deux journées en avant deux cents hommes pour explorer, et aussi par derrière et de chaque côté, afin que l'armée ne puisse être attaquée à l'improviste. Quand les armées ont un long chemin à faire, elles ne portent rien de leurs

cosmos.

¹ Sur les mœurs, les coutumes des Mongols, voy. la [relation de Plan de Carpin](#).

² Le *toman* des Mongols et des Persans désigne un corps d'armée de dix mille hommes. Dans le mot *tut*, signifiant cent mille hommes, Neumann croit reconnaître une corruption de *yak*. Les Indiens et les Chinois ont adopté les longues crinières de l'*yak* comme insignes militaires.

Marco-Polo

harnais, mais seulement des vases de cuir où ils mettent le lait qu'ils boivent, et un petit pot de terre où ils font cuire leur viande, et une petite tente sous laquelle ils demeurent pour la pluie. Et même, quand il est besoin, ils chevauchent bien dix journées sans provisions et sans faire de feu ; mais ils vivent du sang de leur cheval, car ils savent lui ouvrir la veine et ils boivent de son sang. Ils font aussi sécher leur lait, qui devient aussi consistant que de la pâte ; ils en portent avec eux, en mettent dans l'eau et le remuent jusqu'à ce que le lait se délaye, puis ils le boivent. Quand ils viennent à la bataille avec leurs ennemis, ils demeurent vainqueurs, parce qu'ils ne prennent jamais la fuite tant qu'ils voient des archers du côté de leurs ennemis. Ils ont si bien dressé leurs chevaux qu'ils les font tourner instantanément comme on ferait un chien. Et quand on les chasse et qu'ils sont en fuite, ils combattent aussi bien et aussi fort que s'ils étaient en face de leurs ennemis ; car quand ils fuient, ils se tournent en arrière avec leur arc et envoient force flèches, et tuent les chevaux de leurs ennemis et aussi les hommes ; si bien que lorsque les ennemis les envoient déconfits et vaincus, eux-mêmes sont perdus, car leurs chevaux sont occis, et eux-mêmes assez souvent. Et quand les Tartares voient qu'ils ont tué des chevaux à leurs ennemis et aussi des hommes, ils se jettent sur eux avec tant de force et d'impétuosité qu'ils les défont à leur tour : c'est ainsi qu'ils ont déjà vaincu maintes gens en maintes batailles. Tout ce que je vous ai conté était la vie et la coutume des Tartares primitifs, car aujourd'hui ils sont moult abâtardis ; ceux qui sont au Cathay ont pris les usages et les mœurs des idolâtres et ont abandonné leur loi ; ceux qui vivent au levant vivent à la manière des Sarrasins.

Voici comment ils maintiennent la justice : quand un homme a pris une petite chose qui ne lui appartient pas, on lui donne sept coups de bâton, ou dix-sept, ou vingt-sept, ou trente-sept, ou quarante-sept, et ainsi jusqu'à trois cent sept, suivant la valeur de l'objet ; et beaucoup meurent sous ces coups de bâton. Si c'est un cheval qu'il a pris, il est coupé par morceaux avec l'épée, à moins qu'il ne puisse payer et qu'il ne donne neuf fois la valeur de ce qu'il a enlevé. Chaque seigneur et chaque homme qui a des bêtes les fait marquer d'un signe, je veux parler des chevaux, des

Marco-Polo

juments, des chameaux, des bœufs, des vaches et des autres grosses bêtes ; et on les laisse aller paître dans les plaines et les montagnes sans que personne les garde, et si elles se mêlent les unes avec les autres, chacun rend la sienne à celui dont elle porte le signe. Quant aux brebis, aux moutons et aux boucs, il les font garder par des hommes. Leurs bestiaux sont tous très grands, et gras et beaux outre mesure.

Et je veux encore vous dire un singulier usage que j'avais oublié de noter. Sachez donc que quand ils sont deux hommes dont l'un a un fils qui meurt à l'âge de quatre ans ou à peu près, et l'autre une fille qui meurt aussi, ils marient ces deux enfants ensemble, et ils donnent la fille morte pour femme au fils mort, et ils en font un contrat et le brûlent, et quand ils voient la fumée qui s'en va en l'air, ils disent qu'elle va vers leurs fils en l'autre monde, et que ces enfants se tiennent pour mari et femme. Ils font grande noce et jettent çà et là des vivres, disant qu'ils vont à leurs enfants en l'autre monde. Ils font encore peindre et représenter sur du papier des hommes à leur image, des chevaux, des draps, des besants, des harnais ; puis ils font brûler tout cela, et ils sont persuadés que leurs enfants auront tout ce qu'ils ont ainsi représenté. Et après cette cérémonie, les deux hommes se tiennent pour parents tout aussi bien que si les enfants avaient été vivants.

Or je vous ai décrit toutes les coutumes des Tartares, mais je ne vous ai rien raconté des grandissimes faits du grand khan qui est le grand seigneur de tous les Tartares, ni de sa magnifique cour impériale. Je vous dirai tout cela dans ce livre en temps et lieu, car ce sont choses merveilleuses. Maintenant je vais retourner à la grande plaine où nous étions quand nous commençâmes à parler des Tartares.

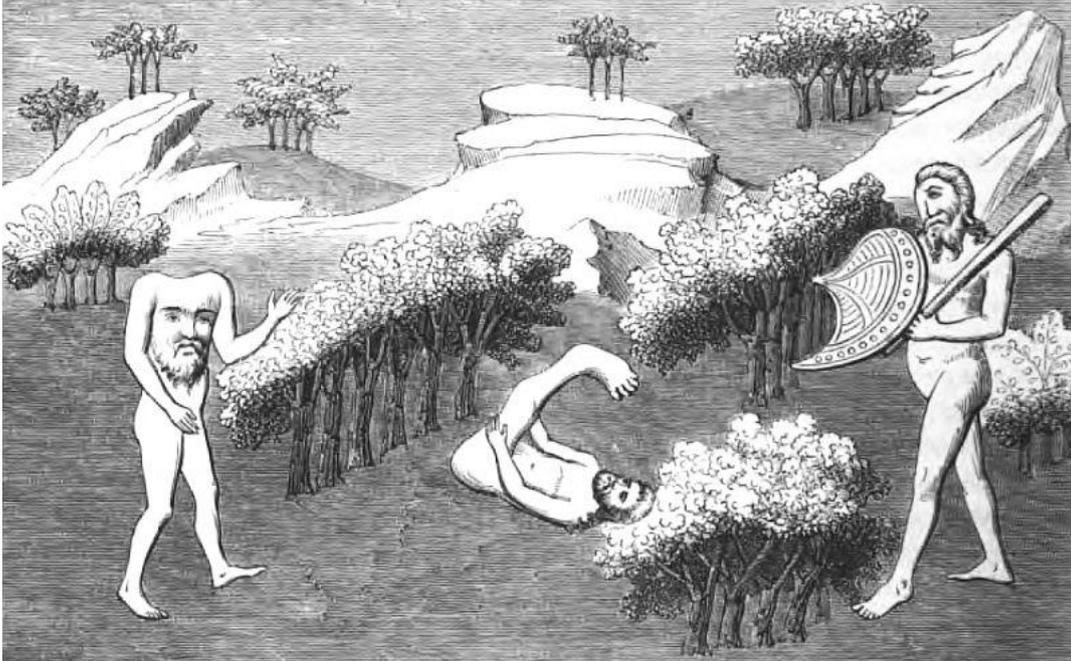
De la plaine de Bangu et des diverses coutumes de ses habitants

Quand on part de Caracoron et d'Altaï, où l'on dépose les corps des Tartares, comme je vous ai conté, on va vers le nord par une contrée qui est appelée la plaine de Bangu ¹, et dure bien quarante journées.

¹ La position septentrionale de cette plaine, relativement à Caracorum et à l'Altaï, la fait regarder par Lazari comme identique aux landes qui entourent le lac Baïkal. Marsden

Marco-Polo

Les habitants sont nommés Mécri ¹ ; ils sont sauvages ; ils vivent de bêtes, surtout de cerfs dont ils se servent comme de chevaux ². Ils ont les mêmes usages et les mêmes coutumes que les Tartares, et comme eux appartiennent au grand khan. Ils n'ont ni blé ni vin ; l'été ils ont du gibier et chassent les bêtes et les oiseaux ; mais l'hiver tout le gibier s'en va à cause du grand froid. Quand on a marché quarante



Traditions monstrueuses de l'antiquité, que le miniaturiste du *Livre des merveilles* applique arbitrairement aux *Mecrits* ³.

jours, on trouve la mer Océane et des montagnes élevées où les faucons pèlerins fond leur nid. Car sachez qu'il n'y a hommes, ni femmes, ni bêtes, ni oiseaux, si ce n'est une espèce d'oiseaux appelés *barghenlac* dont se nourrissent les faucons. Ils sont grands comme des perdrix, ont les pattes faites comme les perroquets, la queue comme les hirondelles, et volent moult bien ⁴. Quand le grand khan veut de ces

croit qu'il s'agit de la Sibérie.

¹ Les Merkits ou *Mecrits* ne devaient pas être éloignés de la rivière d'*Irtisch*. « Tous (les Naimans), dit de Guignes, prirent la fuite et se retirèrent vers la rivière d'*Irtisch*, où ils s'établirent, et y formèrent un puissant parti, qui était soutenu par Toctabegh, khan des Merkits. » (Voy. un passage de Raschid-Eddin dans le *Journal asiatique*, XI, 335, 447).

² Les cerfs sur lesquels, suivant notre auteur, montaient les indigènes rappellent les rennes qui, en Sibérie, servent à tirer les traîneaux.

³ Sur ces grossières interprétations des miniaturistes, dont il ne faut pas rendre responsable le voyageur, voy. la relation d'Hérodote, *passim* (Voyageurs anciens).

⁴ Marsden suppose que cet oiseau peut être une espèce de coucou.

Marco-Polo

faucons pèlerins, il envoie jusque-là pour en avoir. Dans l'île qui est dans cette mer naissent les gerfauts ¹ ; et je vous dis que ce lieu est tellement au nord que l'étoile du nord ^{p.311} reste en arrière vers le midi. Les gerfauts sont en si grande abondance dans cette île que le grand khan en a tant qu'il veut ; car ceux qui sont portés de la terre des chrétiens aux Tartares ne sont pas donnés au grand khan, mais à Argon et aux autres seigneurs du Levant. Or nous avons dit tout ce qui regarde les provinces du nord jusqu'à la mer Océane ; désormais nous vous parlerons d'autres provinces et retournerons jusqu'au grand khan. Nous, reviendrons donc à une province que nous avons décrite en ce livre, et qui est nommée Cancipu ².

Du grand royaume d'Erginul

Quand on part du Cancipu, on marche cinq journées pendant lesquelles on rencontre maints esprits qu'on entend parler souvent la nuit. Et au bout de ces cinq journées, vers le levant, on arrive à un royaume appelé Erginul ³, qui appartient au grand khan et fait partie de la grande province de Tangut qui renferme plusieurs royaumes. Les habitants sont nestoriens et idolâtres, et adoreurs de Mahomet. Il y a bon nombre de cités dont la principale est Erginul. En partant de cette ville vers le midi, l'on peut aller aux contrées du Cathay, et en cette route du midi, vers le Cathay, on ^{p.312} rencontre une cité appelée Fingui ⁴ et bon nombre d'autres villes et cités faisant partie du Tangut, et appartenant au grand khan. Les habitants sont idolâtres, adoreurs de Mahomet, et chrétiens. On y trouve des bœufs sauvages grands comme des éléphants et moult beaux à voir, car ils sont tout velus, excepté sur le dos, et ils sont noirs et blancs. Leur poil est de trois paumes. Ils sont si beaux, que c'est une

¹ Marco-Polo, imbu des préjugés de son siècle, regardait la terre comme une vaste surface, entourée de toutes parts par l'océan, qui lui-même était peuplé d'îles où naissaient les gerfauts.

² Campion, Can-sheu-fu.

³ « Le district de Tangut, que les Tartares appellent *Kokonor*, et les Chinois *Hohonor*. » (Marsden) — La ville de *Liang-sheu*, suivant Bûrck et Ritter. Peut-être Ngueï-iuen.

⁴ *Si-ngan-fu*, capitale de la province de Chen-si, suivant quelques commentateurs ; *Sining*, suivant Marsden ; importante ville militaire et commerciale, au pied des monts Amié.

Marco-Polo

merveille de les voir. Et de ces bœufs, il y en a même quelques-uns de domestiques, car on en prend de sauvages, et on les fait produire, de sorte qu'on en a une grande quantité. On les charge ou on laboure avec eux, et l'on dit qu'ils ont deux fois plus de force que les autres.



L'yak de Tartarie, ou bœuf grognant ¹.

En cette contrée vient le meilleur musc et le plus fin qui soit au monde. Voici la manière dont on le trouve : on le tire d'une petite bête ² de la grandeur d'une gazelle, qui a le poil du cerf, les pieds et la queue de la gazelle, n'a pas de cornes, ainsi que la gazelle, mais a quatre dents, deux en haut et deux en bas, bien longues de trois doigts, et très délicates ; deux s'en vont en haut et deux autres en bas. C'est une belle bête ; et voici comment on en extrait le musc. Quand on l'a prise, on trouve près du nombril, sous le ventre, entre cuir et chair,

¹ [Voy. p. 312](#), et le *Magasin pittoresque*, t. XXII (1854).

² *Voy.*, sur le musc, la relation des Deux mahométans, [p. 139](#).

Marco-Polo

une tumeur de sang ; on coupe cette tumeur, ainsi que le cuir qui l'entoure, et on en tire le sang, qui est le musc dont l'odeur est si forte. Il y en a une grande quantité dans ce pays ¹. Les habitants vivent de commerce et d'arts, et ont du blé en abondance. La province est grande de vingt-cinq journées. Il y a des faisans grands deux fois comme ceux de notre pays ; ils sont grands comme des paons, ou un peu moins. Ils ont la queue longue au plus de dix paumes, ou de neuf, de huit, ou de sept au moins ². Il y _{p.313} en a aussi d'autres qui sont de la



Argus-Faisan.

grandeur et de la forme de ceux de notre pays ; il y a maintes sortes d'autres oiseaux avec de moult belles plumes et bien colorés. Les habitants sont idolâtres ; ils sont gras et ont un petit nez, les cheveux

¹ Du Halde et Turner ont confirmé ces détails. L'*Oriental Miscellany* de Calcutta a donné (1798, vol. I, 129) un savant article du docteur Fleming sur le *Thibet musk*.

² Le *Phasianus argus* de Sumatra et du nord de la Chine.

Marco-Polo

noirs et pas de barbe, si ce n'est du poil au menton. Leurs femmes sont très bien faites. Les lois et les usages leur permettent de prendre autant de femmes qu'ils veulent et qu'ils le peuvent. Quand il y a une belle femme, même de basse extraction, un baron ou un seigneur l'épouse pour sa beauté, et donne à sa mère une assez forte somme d'argent, selon qu'ils en sont convenus. Nous partirons de ce pays et vous parlerons d'un autre vers le levant.

Des royaumes de la province d'Égrigaia

Quand on part d'Erginul et qu'on va vers le levant, huit journées, on arrive à une province appelée Égrigaia ¹, où il y a cités et villages assez ; elle fait partie du Tengut. La principale ville est appelée Calacian ². Les habitants sont idolâtres, cependant il y a trois églises de chrétiens nestoriens. Ils relèvent du grand Tartare. En cette cité se font des camelots de poil de chameau les plus beaux du monde et les meilleurs ; ils en font aussi de laine blanche moult beaux et bons, et en grande quantité. De là les marchands les transportent au Cathay et en maints autres lieux. Nous sortirons de ce pays vers le levant, et nous entrerons sur les terres du prêtre Jean que l'on appelle Senduc.

De la grande province de Senduc

Senduc ³ est une province vers le levant, en laquelle sont villes et villages assez. Elle relève du grand khan, car les descendants du prêtre Jean sont soumis au grand khan. La principale cité est nommée Tendue. De cette province est roi un descendant du prêtre Jean, qui lui aussi est prêtre Jean ⁴. Il s'appelle Georges ; il tient pour le grand khan

¹ Peut-être le pays des Eighours, Ouïgours ; ou *Ning-ya-fu* ?

² Cialis ou Youldouz, à l'ouest de Turfan. *Cailac* de Rubruquis ? *Khaladjan* de Raschid-Eddin ?

³ Tenduc ([voy. la note 2 de la p. 298](#)). La position de cette province, où eut lieu la défaite du prêtre Jean (*Ung-Khan Vang-Khan*), semble déterminée par le passage du P. Gaubil, qui rapporte que la bataille eut lieu entre les rivières Toula et Kerlon, dont les sources sont près du 48e ou du 49e degré de latitude.

⁴ Sur ce prince tartare, [voy. la note 2 de la p. 304](#). Ajoutons que, dans l'opinion de quelques auteurs, ce prêtre Jean n'aurait été autre que le grand lama des Tartares. La propagation du christianisme jusqu'au fond de l'Asie, et certaines analogies entre le culte, le rite, les costumes de la religion chrétienne et du bouddhisme, pourraient expliquer cette confusion.

Marco-Polo

la terre qu'avait le prêtre Jean, mais non pas tout entière, seulement une partie. Toujours le grand khan donne de ses filles ou de ses parentes au rois de la lignée du prêtre Jean. En cette province se trouvent les pierres dont on fait l'azur, en assez grande abondance et bonnes. On y fait des camelots de poil de chameau moult bons. Les habitants vivent de leurs bestiaux et des fruits qu'ils retirent de la terre ; il s'y fait aussi beaucoup de commerce et d'industrie. La seigneurie est aux chrétiens, comme je vous ai dit, mais il y a bon nombre d'idolâtres et d'adorateurs de Mahomet. Il y a dans le pays une race appelée Argon, qui veut dire en français Guasmul, parce qu'ils sont nés de l'union de ces deux races, les Argon Tenduc ¹ et les adorateurs de Mahomet. Ils sont plus beaux que les autres, et plus sages, et plus industriels. En cette province était la capitale du prêtre Jean, quand il était seigneur des Tartares, et à lui appartenaient toutes ces provinces et royaumes environnants, et encore y demeurent ses descendants ; et ce Georges que je vous ai dit est du lignage du prêtre Jean, comme je vous l'ai raconté. C'est le sixième seigneur depuis le prêtre Jean.

Ce lieu est celui que nous appelons en notre langue Gogo et Magogo ² ; mais ils l'appellent Ung et Mungul. En chacune de ces provinces demeurait une race différente : dans le pays d'Ung étaient les

¹ Les *Argon*, suivant Klaproth ([Journal asiatique, IIe série, XI](#), 355), correspondent aux *Arcauni* de Raschid-Eddin, aux *Arcaïun* de l'histoire arménienne des Orbelins. Ce nom semble se rapporter à une population qui professait le christianisme, et, dans la suite, il servit à désigner tous les chrétiens. (Neumann.)

² D'Anville a écrit un mémoire sur le *rempart de Gog et de Magog*, où il a voulu prouver l'existence de ce rempart. Dans la carte annexée à ce mémoire, il place le pays de Gog entre le 45e et le 50e degré de latitude nord.

M. de Sacy pense que ce rempart n'était autre que la muraille de la Chine, et il renvoie à ce qu'en a dit d'Herbelot.

Depuis le neuvième et le dixième siècle, le rempart de Gog (*Castrum Gog* de Sanuto) occupe invariablement sur les cartes la même place, au nord de la Tartarie.

Les Arabes et les Persans désignent sous le nom de *Yajuj* et *Majuj* les habitants des régions montagneuses au nord-ouest de la mer Caspienne.

Selon Strahlenberg, les noms *Jagougi* et *Mongougi* sont usités parmi les Tartares ou Scythes modernes, et ils peuvent avoir un rapport avec ceux de *Gog* et de *Magog* employés par la Genèse.

Neumann pense que *Ung* indique les *Toungouses*, et *Mungul* les Turcs et les *Mongols*.

On consultera avec utilité sur ce sujet les [Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes du Caucase, p. 40 à 48, par M. Vivien de Saint-Martin](#) (Paris, 1847), et l'[Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge, par le vicomte de Santarem](#), passim.

Marco-Polo

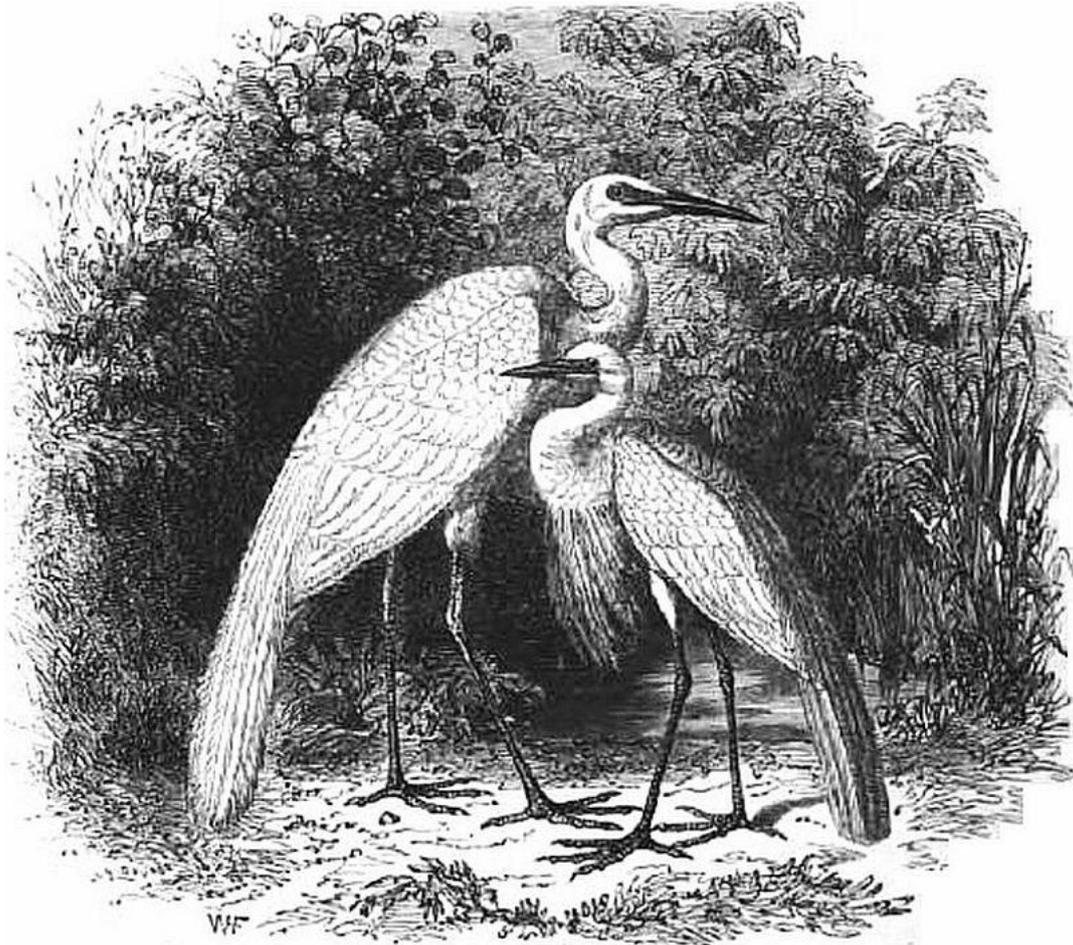
Gog, dans celui de Mungul les Tartares. Quand on chevauche de cette province sept journées, par le levant, vers le Cathay, on trouve maintes cités et villages où sont des adorateurs de Mahomet, des idolâtres et des chrétiens nestoriens. Ils vivent de commerce et d'industrie, car ils font des draps dorés qu'on nomme *nassit fin et nac*, et aussi des draps de soie de maintes sortes ; comme nous avons des draps de laine de maintes espèces, ils ont des draps dorés et de soie de maintes manières. Ils appartiennent au grand khan. Il y a une cité appelée Sindacui ¹, en laquelle on fabrique toutes choses et harnais dont on a besoin pour les armées ; et dans les montagnes de cette province est un lieu nommé Ydifu, où est une ^{p.315} bonne mine d'argent d'où l'on retire beaucoup de ce métal. Ils ont d'assez belles chasses de bêtes et d'oiseaux. En partant de cette province et cité on marche trois journées, et l'on arrive à une cité appelée Ciagannor ², en laquelle est un grand palais qui est au grand khan, car le grand khan demeure assez volontiers en cette cité, parce qu'il y a aux environs des lacs et rivières où se trouvent bon nombre de cygnes, et aussi de belles plaines où vivent grues, faisans, perdrix et maintes autres espèces d'oiseaux. Et à cause du grand nombre de volatiles, le grand khan y demeure volontiers à se divertir ; il chasse au gerfaut et au faucon, et prend grand nombre d'oiseaux à son grand plaisir. Il y a cinq sortes de grues que je vais vous décrire : les unes sont toutes noires comme des corbeaux, et moult grandes ; les autres sont toutes blanches, ont des ailes moult belles, car sur toutes leurs plumes sont des yeux ronds comme ceux du paon, d'une couleur d'or moult resplendissante ; elles ont la tête vermeille, et noire et blanche alentour ; c'est la plus grande espèce. Les autres ressemblent aux nôtres ; la quatrième espèce est petite et a aux oreilles de longues plumes vermeilles et noires moult belles ; la cinquième enfin est toute grise, a la tête vermeille et noire et

¹ Sindichin, Sindatoy, peut-être Sindi ou Sinda-cheu, qui aura été détruite avec tant d'autres villes de la Tartarie par les Ming, lorsqu'ils expulsèrent les souverains mongols de la Chine.

² « Nom qui signifie *lac blanc* », dit Ramusio. Ce lac est nommé, sur les cartes, Tsa-han-nor, Chahan-nor. La ville paraît être celle de Tsaan-Balgassa, au delà de la grande muraille, le long de la route qui, de Péking, mène à Kiathka, sur les limites méridionales du Cobi supérieur et sur les rives du Tsa-han-noor.

Marco-Polo

moult bien faite, et est très grande ¹. Après cette cité est une vallée où le grand khan a fait bâtir plusieurs maisonnettes, dans lesquelles il fait nourrir une grande quantité de *cators*, que nous appelons grandes perdrix. Il a mis plusieurs hommes à garder ces oiseaux, et il y en a une si grande abondance que c'est merveille à voir ; et quand le grand khan vient dans ce pays, il a de ces oiseaux tant qu'il veut.



Hérons blancs (*Ardea modesta*, *Ardea nigrirostris*).

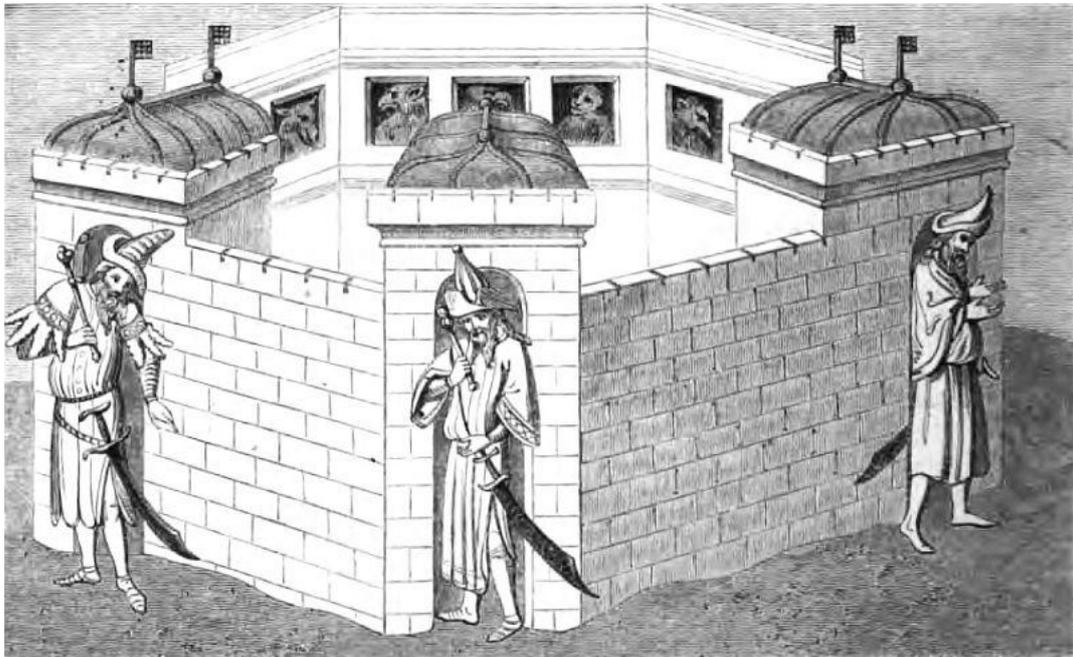
Nous quitterons ce pays et marcherons trois journées entre le nord et l'occident.

¹ « On trouve, dit le traducteur ou le commentateur d'Abu'Ighazi, une grande quantité d'oiseaux d'une beauté particulière, dans les vastes plaines de la Grande-Tartarie, et l'oiseau dont il est parlé en cet endroit pourrait bien être une espèce de héron, qu'on trouve dans le pays des Mongols, vers les frontières de la Chine, et qui est tout blanc, excepté le bec, les ailes et la queue, qu'il a d'un fort beau rouge... Peut-être aussi que c'est d'une cigogne dont notre auteur veut parler. » (*Histoire générale des Tartares*, p. 205.)
Suivant Marsden, il s'agit du *Grus leucogeranus*, grue sibérienne de Pennant.

Marco-Polo

De la cité de Ciandu et du merveilleux palais du grand khan

Quand on est parti de cette cité et qu'on a marché trois journées, on rencontre une ville appelée Ciandu ¹, que le grand khan actuellement régnant, qui se nomme Cublai-Khan, a fait construire. En cette cité Cublai-Khan a fait faire un grandissime palais de marbre et de pierre ; les salles et chambres sont toutes dorées ; il est moult merveilleusement beau et bien doré, et de ce palais part un mur qui environne seize milles de terre où se trouvent fontaines et fleuves et prairies, et où le grand khan tient toutes sortes de bêtes. Ce sont cerfs, daims et chevreuils pour donner à manger aux gerfauts et aux faucons



Ménagerie du grand khan.

Suivant le miniaturiste du *Livre des Merveilles*.

qui sont en cage dans ce lieu ; lui-même les va voir dans leur cage une fois chaque semaine, et souvent le grand khan s'en va dans cette prairie environnée de murs, menant avec lui un léopard sur la croupe de son cheval ² ; et quand il veut, il le laisse aller et prend un cerf, ou un daim, ou un chevreuil, qu'il donne aux gerfauts qu'il tient en cage,

¹ C'est la même ville que Marco-Polo a appelée *Clemen-fou*, au commencement de sa relation.

² L'animal que le grand khan menait avec lui à la chasse, et que notre auteur appelle léopard, est le *Felis jubata* des naturalistes, le *citta* ou *citar* des Hindous, fréquemment

Marco-Polo



Chasse au guépard.

Miniature du *Livre des Merveilles*.

tout cela à son grand divertissement. En un endroit de cette prairie environnée de murs le grand khan a fait un grand palais tout de roseaux, mais doré en dedans et ouvragé à bêtes et à oiseaux moult subtilement. La couverture est aussi de roseaux, mais si bien et si fort entrelacés que nulle eau ne peut pénétrer ; et je vous dirai comment on a pu le faire avec ces roseaux. Sachez donc que ce sont des roseaux gros de plus de trois paumes et longs de dix à quinze pas. On les tranche d'un nœud à l'autre ; puis, une fois cette coupe faite, on a des roseaux si gros et si grands qu'on peut en couvrir des maisons et en faire entièrement ainsi. Ce palais était donc tout de roseaux, et ^{p.316} le grand khan l'avait fait faire de telle sorte qu'il pouvait le faire lever quand il voulait, car il était soutenu par plus de deux cents cordes de soie. Le grand khan y demeure trois mois de l'année, juin, juillet et août, parce qu'il y trouve de la fraîcheur et qu'il s'y divertit fort. Pendant ces trois mois le palais de roseaux reste debout, et tous les autres mois de l'année il est défait. Chaque année, quand vient le 20 août, le grand khan part de cette cité et de ce palais, et je vous en dirai la raison. Il a une race de chevaux blancs et de juments blanches comme

employé, aujourd'hui encore, par les princes hindoustans, pour la chasse des antilopes.

Marco-Polo

neige, sans aucune tache, en si grande quantité qu'il y a plus de dix mille juments ¹ ; et personne ne peut boire de leur lait que ceux du lignage de l'empereur, c'est-à-dire du grand khan, et aussi une autre race de gens appelés *Horiat* ², auxquels Cinchins-Khan a accordé cet honneur à cause d'une victoire qu'il a remportée avec eux. Quand ces bêtes blanches passent, on se prosterne devant elles comme devant un grand seigneur, et personne ne se permettrait de traverser leurs rangs, mais on attend qu'elles soient passées ou l'on tâche de les devancer. Or les astrologues et les idolâtres ont dit au grand khan que chaque année il doit répandre de ce lait, le 28 août, dans l'air et sur les terres, afin que les esprits en aient à boire, pour qu'ils lui conservent toutes ses choses, hommes et femmes, bêtes, oiseaux et blés ; et le grand khan part donc de là et va dans un autre lieu. Mais avant vous dirai une merveille que j'ai oubliée. Quand le grand khan demeurait en son palais et qu'il faisait pluie ou brouillard, ou mauvais temps, il avait sages astrologues et sages enchanteurs qui, par leurs charmes, faisaient passer tous les nuages et les mauvais temps loin de son palais. Ces sages hommes sont appelés *tebet* et *quesmur* ³ ; ils sont ainsi deux races, tous idolâtres. Ils savent des arts diaboliques et des enchantements plus que tous les autres hommes ; et ce qu'ils font, ils le font par le secours du diable, mais ils font croire aux autres hommes qu'ils le font par sainteté et par l'œuvre de Dieu. Ces gens ont un usage que voici : lorsqu'un homme est condamné à mort et exécuté, ils le p.³¹⁷ prennent, le font cuire et le mangent ⁴ ; mais ils ne le mangeraient point s'il était mort de sa belle mort. Et sachez que ces *bacsis* dont je

¹ Les empereurs modernes ont eu de même de vastes haras. « Nous entrâmes, dit Gerbillon, dans une autre plaine, où nous trouvâmes cinquante-huit haras de l'empereur, rangés sur une ligne ; chacun était de trois cents, tant cauales que poulains, avec un étalon à chaque troupeau... L'empereur a, en tout, deux cent trente haras semblables, chacun de trois cents. » [[Du Halde, Description..., IV, 339](#)]

² Horiat est le nom d'une tribu mongole du nord. Dans le texte de Ramusio, c'est seulement le nom d'une famille.

³ La religion de Bouddha et les arts magiques se répandirent du Thibet et du Kaschemir dans les contrées occupées par les Mongols. De là vint, sans doute, que ces derniers donnèrent à leurs sorciers les noms mêmes de ces deux pays. (Lazari.)

⁴ Nous ne trouvons, dans les voyageurs modernes, aucune trace de cannibalisme en usage dans l'Asie centrale. (Lazari.) — Voy. plus loin une note sur les *battas*, dont il est peut-être question ici par suite de quelque transposition.

Marco-Polo

vous ai parlé, qui savent tant d'enchantements, font le prodige que je vais vous raconter. Quand le grand khan est assis dans sa principale salle, à sa table, qui a bien huit coudées, et que les coupes sont sur le pavé de la salle, loin de la table bien de dix pas, et toutes remplies de vin, de lait ou d'autres bons breuvages, ces sages enchanteurs nommés *bacsis*¹ font tant par leur art et leurs enchantements que ces coupes pleines se lèvent d'elles-mêmes et viennent devant le grand khan sans que personne y touche ; et ils font cela devant dix mille personnes ; et c'est bien l'exacte vérité sans mensonge ; et d'ailleurs les habiles en nécromancie vous diront que cela peut se faire. Quand viennent les fêtes de leurs idoles, ces *bascis* vont au grand khan et lui disent :

— Sire, approche la fête de notre idole (et ils lui nomment l'idole qu'ils veulent) ; vous savez, beau sire, qu'elle sait faire le mauvais temps et causer de grands dommages à nos choses, à nos bêtes et à nos blés, si on ne lui offre des présents et des holocaustes ; ainsi nous vous prions, beau sire, de nous faire donner tant de moutons à têtes noires, et tant d'encens, et tant de bois d'aloès, et tant de telle chose, et tant de telle autre, afin que nous puissions faire grand honneur et grand sacrifice à notre idole, afin qu'elle nous sauve nos corps, nos bêtes et nos blés.

Ces *bascis* disent cela aux barons et à tous ceux qui ont pouvoir près du grand khan, et ceux-ci le répètent à leur maître, qui fait donner aux enchanteurs tout ce qu'ils demandent pour honorer leurs idoles. Quand ceux-ci ont ce qu'ils ont demandé, ils en font à leurs divinités grand honneur avec grand chant et grande fête, car ils les encensent de la bonne odeur de toutes ces bonnes épices : ils font cuire la chair et la placent devant les idoles, et répandent du jus çà et là, disant que les idoles en prennent tant qu'elles veulent. C'est de cette manière qu'ils font honneur à leurs idoles le jour de leur fête, car chaque idole a une fête en

¹ L'étymologie du mot *bacsi* se trouve dans le sanscrit *bisciu*, qui signifie littéralement homme qui vit de charité. Ces disciples du Bouddha faisaient vœu de pauvreté et de chasteté. (Voyez [Burnouf, Introduction à l'histoire du bouddhisme indien, t. I, mém. 2, sect. 2. Vinaya](#), p. 275 et suiv.)

Marco-Polo

son nom, comme chez nous. Ils ont grands monastères et ^{p.318} abbayes, si grands que ce sont de petites cités ; et il y a plus de deux mille moines de leur croyance qui sont vêtus mieux que les autres hommes. Ils portent les cheveux et la barbe ras, et font à leurs idoles de plus grandes fêtes avec plus grands chants et plus riches lumières que nuls autres. Ces bacsis et beaucoup d'autres hommes de ce genre peuvent prendre femme ; et ils en font ainsi, car ils en prennent tous et en ont des fils. Il est une autre espèce de religieux nommés *sensy*¹ qui sont gens de grande abstinence, selon leur foi, et mènent âpre vie, comme je vais vous le dire. Ils ne mangent jamais que de la grosse farine et du son, c'est-à-dire l'écorce qui sort de la farine de froment ; ils prennent cette grosse farine et ce son et les mettent dans l'eau chaude, puis au bout de quelques minutes les retirent et les mangent. Ils jeûnent maintes fois l'an et ne mangent rien autre chose que ce son dont je vous ai parlé. Ils ont de grandes idoles, et assez nombreuses, et plusieurs adorent le feu. Les autres religieux disent de ceux qui font telle abstinence que ce sont des hérétiques, parce qu'ils n'adorent pas les idoles de la même manière qu'eux. Au reste, ils ont une grande déférence les uns pour les autres. Ceux-ci ne prendraient femme pour rien au monde. Ils portent les cheveux et la barbe ras ; ils ont des vêtements noirs et bleus en fil, et s'ils en ont en soie, c'est des mêmes couleurs. Ils dorment sur des nattes, sortes de lits portatifs, et mènent la plus rude vie qu'on puisse imaginer. Leurs idoles sont toutes femmes, c'est-à-dire, qu'elles ont des noms de femmes.

Nous laisserons ce sujet et vous parlerons des grandissimes faits et des choses merveilleuses du seigneur des seigneurs de tous les Tartares, c'est-à-dire du très noble grand khan appelé Cublai.

@

¹ Voy., dans les *Voyageurs anciens*, la relation de Fa-hian.

Marco-Polo

De tous les faits du grand khan qui règne actuellement et est appelé Kublai, et comment il tient sa cour et maintient ses gens en justice, et de toutes ses affaires

Je veux commencer à vous conter en ce livre toutes les grandissimes merveilles du grand khan qui règne actuellement et est appelé Cublai-Khan, ce qui veut dire en notre langage le grand seigneur. Et certes il a ce nom à bon droit ; car il faut que chacun sache que ce grand khan est le plus puissant des hommes, et qu'il a plus de terres et de trésors qu'aucun eut personne depuis Adam, notre premier père. Et je vous démontrerai clairement dans ce livre qu'il est le plus grand seigneur qui ait jamais été ou qui soit encore aujourd'hui.

De la grande bataille entre le grand khan et le roi Naian, son oncle

Il descend en droite ligne de Cinchins-Khan, dont doit toujours descendre le seigneur de tous les Tartares, et Cublai-Khan est le sixième grand khan, c'est-à-dire le sixième grand seigneur de tous les Tartares ¹. Il eut le pouvoir l'an 1256 de la naissance du Christ, et ce à cause de sa valeur, et de sa prouesse, et de son grand sens, car ses parents et ses frères le lui disputaient ; mais il l'obtint par sa prouesse ; et d'ailleurs il lui revenait de droit. Il y a quarante-deux ans qu'il a commencé à régner jusqu'à cette année 1298. Il peut bien être âgé de quatre-vingt-cinq ans. Avant d'être seigneur, il alla plusieurs fois à la guerre ; il était brave et bon capitaine ; mais depuis qu'il est seigneur, il n'a fait la guerre qu'une fois ; ce fut vers l'an 1286, pour le motif que voici. Cublai-Khan avait un oncle nommé Naian, qui était jeune et seigneur de maintes terres et provinces, si bien qu'il pouvait réunir quatre cent mille cavaliers ; autrefois ses ancêtres avaient été soumis au grand khan, et lui-même l'était ; mais comme je vous ai dit, il n'était âgé que de trente ans ; et quand il se vit assez puissant pour lever quatre cent mille cavaliers, il se dit qu'il ne voulait plus être soumis au grand khan, mais qu'il lui enlèverait ^{p.319} le plus de terres qu'il pourrait. Il députe donc des

¹ Cubilai fut le cinquième, et non le sixième grand khan ; mais peut-être Marco-Polo comptait-il, au nombre des monarques mongols, Touli, qui, dans l'intervalle de la mort de Gengis-Khan à l'élection d'Octai, fut régent du royaume.

Marco-Polo

messagers à Caidu, seigneur grand et puissant, neveu du grand khan, mais son ennemi, et qui lui voulait grands maux. Il lui fait dire de marcher d'un côté contre le grand khan, et que lui ira de l'autre pour lui enlever ses provinces. Caidu répondit qu'il voulait bien, et qu'il serait prêt avec ses gens au terme convenu, et qu'il marcherait contre le grand khan. Et sachez qu'il était assez puissant pour rassembler cent mille cavaliers. Et, que vous dirai-je ? ces deux barons Naian et Caidu font de grands préparatifs et de grandes levées d'hommes à pied et à cheval pour aller contre le grand khan.

Comment le grand khan marcha contre Naian

Quand le grand khan apprit cela, il ne s'en étonna point, mais comme font les hommes sages et de grande vaillance, il fit ses préparatifs, et dit qu'il ne voulait plus porter couronne ni tenir royaume s'il ne mettait à malemort ces deux traîtres et déloyaux. Et sachez que le grand khan fit tous ses préparatifs en dix ou douze jours, si secrètement que nul n'en savait rien, excepté ceux de son conseil. Il assembla bien trois cent soixante mille hommes à cheval et cent mille à pied, et il eut si peu de monde parce qu'il ne prit que ceux qui l'entouraient ; ses autres armées, qui étaient très nombreuses, étaient à conquérir des contrées lointaines, et il n'aurait pu les avoir en temps et en lieu ; mais s'il avait voulu réunir toutes ses forces, il aurait eu tant de cavaliers qu'ils eussent été innombrables. Ces trois cent soixante mille hommes étaient ses fauconniers et les hommes qui l'entouraient. Et quand le grand khan eut rassemblé ce peu de gens, il demande à ses astrologues s'il vaincra ses ennemis et s'il aura bonne réussite. Ceux-ci lui répondent que tout ira au gré de ses désirs. Il part donc avec tous ses gens, et marche si bien qu'au bout de vingt jours il arrive à une grande plaine où était campé Naian avec ses quatre cent mille cavaliers. Le grand khan y arriva de bon matin, et sa marche avait été si secrète que ses ennemis ne s'en doutaient pas, parce que le grand khan avait si bien fait garder tous les chemins que personne ne pouvait circuler sans être pris. Et quand ils arrivèrent, Naian était dans sa tente couché avec sa femme, qu'il aimait beaucoup.

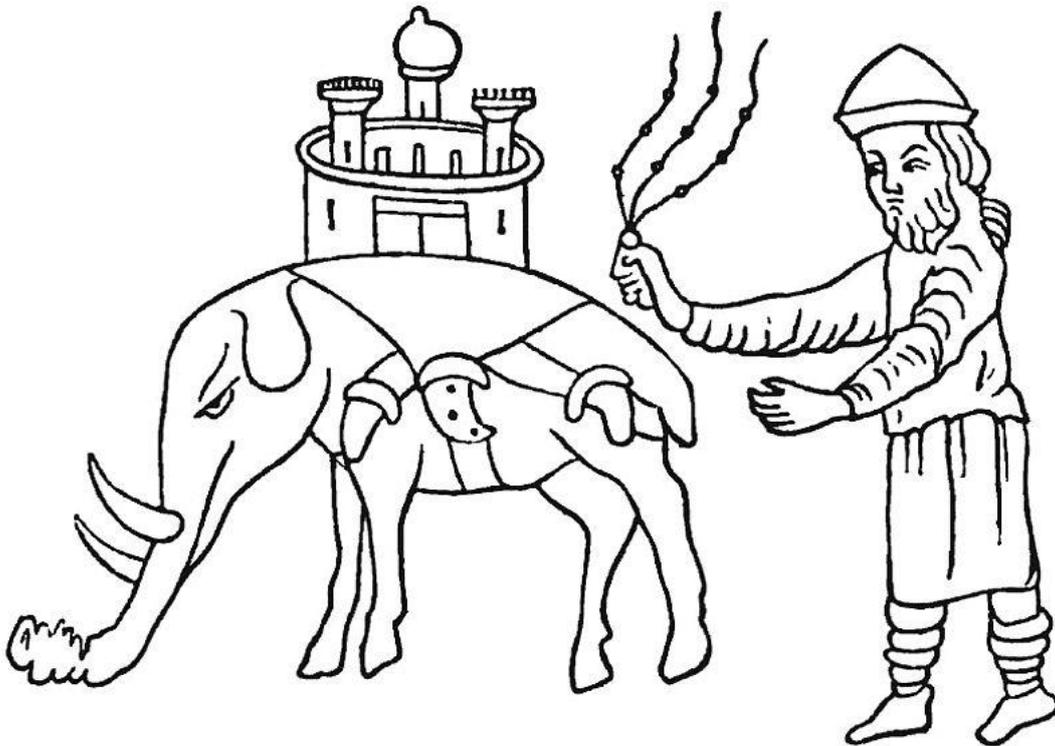
Marco-Polo

De la bataille du grand khan et de Naian, son oncle

Et, que vous dirai-je ? quand l'aurore du jour de la bataille fut venue, apparut le grand khan sur un tertre au-dessus de la plaine. Naian était sous sa tente, bien tranquille ainsi que ses soldats, ne pouvant croire qu'on vînt si loin les attaquer, ce qui était cause qu'ils ne faisaient garder leur camp et n'avaient placé de sentinelles ni en avant ni en arrière. Le grand khan était sur ce tertre, sur une tour roulante portée par quatre éléphants ; au-dessus était son enseigne, si haute qu'on la voyait de toutes parts. Ses gens étaient échelonnés à trente milles ; ils environnent le camp en un moment, et chaque cavalier avait en croupe un fantassin armé d'une lance. Le grand khan entourait donc ainsi avec ses soldats le camp de Naian pour le combattre. Et quand Naian et ses hommes virent l'armée du grand khan autour d'eux, ils en furent tout ébahis ; aussitôt ils courent aux armes, s'apprêtent promptement et forment leurs rangs bien et en ordre. Pendant que les deux armées étaient ainsi sur le point de s'attaquer, on entendit sonner maints instruments et maints pipeaux, et chanter à haute voix, car il est d'usage chez les Tartares, quand ils sont pour combattre, de ne point engager le combat avant que les trompettes de leur capitaine ne sonnent. Or, en attendant, la plupart d'entre eux jouèrent de leurs instruments et chantèrent, et c'est pour cela que de part et d'autre on entendait tant de bruit. Quant tout le monde fut prêt de part et d'autre, les grandes trompettes du grand khan commencèrent à sonner. Et aussitôt ils courent les uns contre les autres avec leurs arcs, leurs épées, leurs massues ; très peu se servirent de lances, mais les hommes à pied avaient leurs arbalètes et d'autres armes. Et, que vous dirai-je ? la mêlée fut moult cruelle ; on put voir voler tant de flèches qu'il semblait que c'était de la ^{p.320} pluie dans l'air. Moult chevaliers et chevaux mordirent la poussière, et l'on entendait tant de cris et de gémissements qu'on n'aurait pu entendre le tonnerre. Naian était chrétien baptisé, et à cette bataille il avait la croix du Christ pour enseigne. Mais pourquoi nous arrêter davantage ? Sachez seulement que ce fut la plus périlleuse bataille et la plus douteuse qui fut jamais ;

Marco-Polo

et oncques on n'avait vu de si grandes armées et surtout tant de cavaliers. Il y mourut tant d'hommes de part et d'autre que c'était une merveille. Le combat dura depuis le matin jusqu'à midi ; mais enfin le grand khan fut vainqueur. Quand Naian et ses hommes se virent vaincus, ils prirent la fuite ; mais cela ne leur servit de rien, car Naian fut pris, et tous ses barons et ses hommes se rendirent avec leurs armes au grand khan ¹.



Éléphant de combat ².
D'après la Carte catalane

Comment le grand khan fit occire Naian

Quand le grand khan sut que Naian était pris, il commanda de le mettre à mort, et on exécuta ses ordres de cette manière : il fut enveloppé dans un tapis et lié si étroitement qu'il en mourut. Et le grand khan le fit mourir de cette manière parce qu'il ne voulait pas que le sang

¹ Caidu était fils de Cashi, second fils d'Octai ; Naian était arrière-neveu d'Ouciouguen, fils d'Iesougai. Ces deux princes, jaloux de Cubilai, dont l'élection ruinait leurs prétentions à la couronne, formèrent contre lui une ligue qui échoua et dont ils furent les victimes.

² On verra plus loin que, trois ans avant la bataille contre son oncle, Cubilai avait pris au roi de Mien ou Ava un certain nombre d'éléphants, et les avait fait employer dans son armée.

Marco-Polo

du lignage de l'empereur fût répandu sur la terre, et que le soleil ou l'air le vît ¹. Après cette victoire du grand khan, tous les hommes et les barons de Naian lui firent hommage ; or ils étaient de quatre contrées dont voici les noms : Géorgie, Zanli, Barscol, Sichintingui. Et après cette bataille les gens qui s'y trouvaient, Sarrasins, idolâtres, Juifs et maintes autres gens qui ne croient en Dieu, se moquaient de la croix que Naian avait mise sur son enseigne, et disaient aux chrétiens :

— Voyez comme la croix de votre Dieu a aidé Naian, qui était chrétien !

Ils en faisaient si grandes moqueries et si grandes railleries que le grand khan les entendit. Il en fit des reproches à ceux qui se moquaient ainsi, puis fit venir les chrétiens et les encouragea en leur disant :

— Si la croix de votre Dieu n'a aidé Naian, elle a eu fort raison, parce qu'elle est bonne et qu'elle ne doit faire ce qui est contre le droit et la raison. Naian était déloyal et traître en ^{p.21} venant contre son seigneur, et c'est à bon droit que son malheur lui est arrivé ; la croix de votre Dieu a donc bien fait de ne pas l'aider ; elle est bonne et ne doit faire que le bien.

Les chrétiens répondirent au grand khan :

— Grandissime sire, vous dites bien vérité, car la croix ne peut protéger le mal et la déloyauté comme faisait Naian, qui était traître et déloyal à son seigneur, et il a bien eu ce qu'il méritait.

Tel fut l'entretien entre le grand khan et les chrétiens à propos de la croix que portait Naian sur son enseigne.

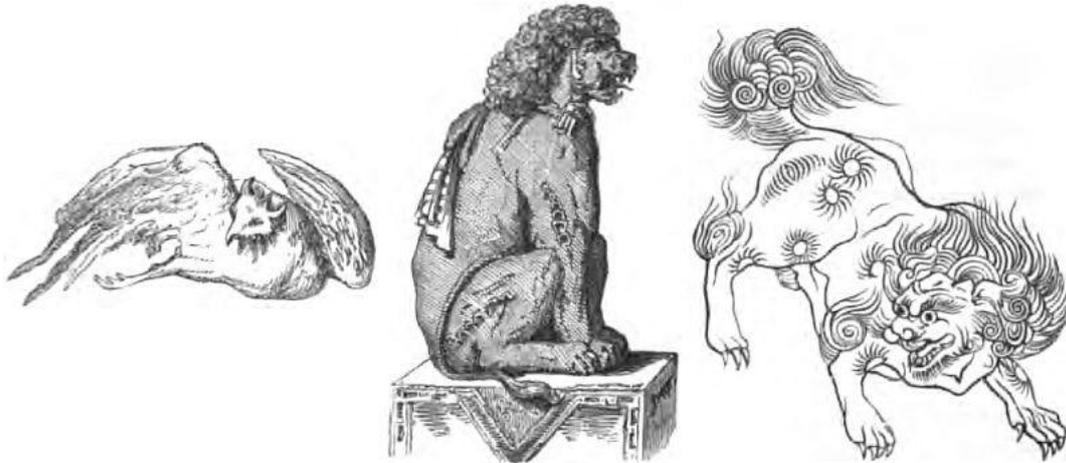
Comment le grand khan retourne à la cité de Canbelu

Quand le grand khan eut ainsi vaincu Naian, il retourna à Canbaluc, sa capitale, et y fit de grandes fêtes et de grands divertissements. L'autre baron, qui avait nom Caidu, quand il apprit la défaite et la mort de Naian, n'assembla point d'armée, et fut saisi de crainte d'être traité

¹ Le genre de supplice qui mit fin aux jours de Naian est souvent mentionné dans les histoires mongoles et chinoise ; il était réservé aux personnes d'une condition élevée.

Marco-Polo

comme Naian. Ainsi, c'est la seule fois que le grand khan alla lui-même à la guerre ; toutes les autres fois il y envoyait ses fils et ses barons ; mais cette fois il ne voulut se fier qu'à lui-même, tant il était indigné de la déloyauté et de la présomption de son ennemi. Nous laisserons là cette



Aigle et Lions emblématiques chinois.

D'après l'Encyclopédie japonaise

et l'ouvrage de Staunton : *Account of lord Macartney's embassy*, vol. II, p. 311.

guerre et continuerons à vous raconter les grandissimes faits du grand khan. Nous avons dit son lignage et son âge ; nous allons vous dire ce qu'il fit aux barons qui s'étaient bien comportés dans la bataille, et à ceux qui avaient été lâches et poltrons. Or, de ceux qui s'étaient bien conduits, celui qui était seigneur de cent hommes, il le fit seigneur de mille, et lui donna grande vaisselle d'argent et table de commandement ; aux chefs de cent hommes il donna une table d'argent, aux chefs de mille une table d'or ou d'argent doré, aux chefs de dix mille une table d'or à tête de lion ¹. Et voici le poids de ces tables : pour le commandement de cent et de mille _{p.322} hommes, elles

¹ Ces tablettes, sur lesquelles les emblèmes étaient ou gravés, ou en relief, ont été remplacées depuis par de simples broderies. « Tous les mandarins, dit du Halde, sont infiniment jaloux des marques de leur dignité... Cette marque consiste dans une pièce d'étoffe carrée, qu'ils portent sur la poitrine ; elle est richement travaillée, et au milieu se voit la devise propre de leurs emplois : aux uns, c'est un dragon à quatre ongles ; aux autres, un aigle ou un soleil, et ainsi du reste. Pour ce qui est des mandarins d'armes, ils portent des panthères, des tigres, des lions, etc. » ([T. II](#), p. 28.)

Rappelons ici que le mot *mandarin* est inconnu aux Chinois, qu'il est d'invention européenne, et nous sert à désigner indistinctement les hauts fonctionnaires chinois. Il paraît s'être formé du mot portugais *mandar* qui signifie *donner des ordres*.

Marco-Polo

pèsent 120 saies ¹, et celles à tête de lion 220. Sur toutes ces tables est écrit ce commandement :

« Par la force du grand Dieu et de la grande grâce qu'il a donnée à notre empereur, le nom du khan soit béni, et tous ceux qui ne lui obéiront pas soient morts et détruits.

Tous ceux qui ont ces tables ont encore des brevets où se trouve tout ce qu'ils doivent faire dans leur seigneurie. Celui qui a une grande seigneurie de cent mille hommes, ou qui est chef d'une armée générale, a une table d'or qui pèse 400 saies, où est écrit le même commandement ; sur le dessous de la table est représenté un lion ; sur le dessus, le soleil et la lune. Il a un brevet de haut commandement. Quand il est en voyage, on doit porter sur sa tête un dais ², en signe de sa grande seigneurie. Toutes les fois qu'il s'assoit, il doit avoir un siège d'argent. A ceux-là, le grand sire leur donna une table de gerfaut, qu'il ne donne qu'à ses plus grands barons, afin qu'ils aient la même autorité que lui-même ; car lorsqu'ils veulent mander quelqu'un ou envoyer quelque message, ils peuvent prendre les chevaux d'un roi, s'ils veulent ; et si je vous dis les chevaux d'un roi, c'est pour montrer qu'ils peuvent prendre ceux de tous les autres hommes. Or, nous laisserons cette matière et vous parlerons des façons du grand khan et de son extérieur.

De l'extérieur du grand khan

Le grand seigneur des seigneurs, qui est appelé Cublai-Khan, est ainsi fait : il est de belle grandeur, ni petit ni grand, mais de moyenne taille ; il est assez gras et bien taillé de tous ses membres ; son visage est blanc et vermeil comme une rose, ses yeux sont noirs et beaux, son nez bien fait et bien proportionné. Il a quatre femmes qu'il regarde comme ses femmes légitimes ³, et le fils aîné qu'il a de ces quatre

¹ Le *saggio* de Venise équivalait à la sixième partie d'une once.

² Le dais ou parasol à long manche, tenu par un esclave, est, en Orient, une marque de haute distinction, et l'attribut de la souveraineté, quand il est d'une couleur particulière. Du Halde, en décrivant la suite d'un vice-roi de province, énumère, parmi les insignes, un *parasol de soie jaune à triple étage*.

³ « Il avait épousé plusieurs femmes, dit de Guignes, dont cinq portaient le titre d'impératrices. » Peut-être n'étaient-elles point toutes cinq contemporaines.

Marco-Polo

femmes doit être seigneur de l'empire quand mourra le grand khan ¹. On les appelle impératrices, et chacune a un nom particulier. Elles tiennent chacune une cour ; elles ont au moins trois cents demoiselles moult belles et avenantes, maints valets et écuyers et maints autres hommes et femmes, si bien que la cour de chacune de ces dames est d'environ dix mille personnes ².

Des fils du grand khan

Le grand khan a de ses quatre femmes vingt-deux enfants mâles. L'aîné avait nom Cinchin ³, en mémoire du bon Cinchin-Khan, et il devait être grand khan et seigneur de tout l'empire. Mais il est mort, laissant un fils nommé Temur ⁴, et ce Temur doit être grand khan et seigneur, parce qu'il est fils du fils aîné du grand khan ⁵. Temur est sage et brave, comme il l'a déjà maintes fois prouvé en bataille. Le ^{p.323} grand khan a encore bien vingt-cinq autres fils de ses femmes non légitimes, qui sont bons et vaillants à la guerre, et chacun d'eux est grand baron. Des fils qu'il a de ses quatre femmes, sept sont rois de grandes provinces et royaumes, et tous administrent bien leur royaume, car ils sont sages et braves ; et c'est tout naturel, car leur père, le grand khan, est le plus sage et le plus prudent des hommes, et

¹ « Quand le roi ou le prince héritier veulent épouser une femme, dit le missionnaire Maghalanes, le tribunal des cérémonies choisit, à Pékin, des filles de quatorze ou quinze ans, les plus belles et les plus accomplies qu'on peut trouver, soit qu'elles soient filles de grands seigneurs ou de gens de basse naissance. Ce tribunal se sert, pour cela, de femmes âgées et de bonnes mœurs, qui font choix des vingt qu'elles estiment les plus parfaites... Durant quelques jours, elles sont en présence de la reine mère, qui les fait courir, pour reconnaître si elles n'ont point de défaut ou de mauvaise odeur. ([Nouvelle relation de la Chine](#), p. 330.)

² Le père Martini parle de plusieurs milliers de femmes attachées à la chambre et à la garde-robe de l'impératrice.

³ Gaubil et de Guignes écrivent *Tchingkin* et *Tchenkin*.

⁴ Themour, Temour, Timour.

⁵ « L'an 1294, dit le P. Gaubil, l'empereur Houpilié (Cubilai) mourut, âgé de quatre-vingts ans, sans désigner par écrit de successeur à l'empire. Son fils Tching-kin, prince héritier, était mort quelque temps auparavant. Peyen, alors ministre d'État, assembla les princes du sang, et voyant qu'ils étaient partagés sur le choix d'un empereur, il leur dit d'un ton d'autorité :

— Je sais, et tous le savez aussi, que Houpilié a dit plusieurs fois qu'après sa mort, Tiemour, son petit-fils, lui succéderait : il est présent, que n'obéissez-vous à l'ordre de l'empereur ?

A ces mots, tous les princes se réunirent, et on proclama sixième empereur des Mongols, Tiemour, troisième fils de Tchîn-kin et de Hongkila. » ([Obs. chron., p. 201.](#))

Marco-Polo

le meilleur roi, et le plus vaillant qui ait jamais existé chez les Tartares.

Je vous ai parlé du grand khan et de ses fils, je vais vous parler de sa cour.

Du palais du grand khan

Le grand khan demeure en la capitale du Cathay, appelée Cabalut ¹, trois mois de l'année, décembre, janvier et février. Il a en cette ville son grand palais, dont je vais vous faire la description. En avant est un grand mur carré dont chaque côté a un mille, ce qui fait quatre milles de tour ². Il est moult gros, haut bien de dix pas, tout blanc et crénelé. A chaque coin de ce mur est un grand palais moult beau et moult riche, dans lequel sont conservés les harnais du grand khan : ses arcs, ses carquois, ses selles, les freins de ses chevaux, ses cordes d'arcs, et toutes choses dont on a besoin à la guerre ; au milieu de chaque carré est encore un palais semblable à ceux des coins, si bien qu'il y en a huit en tout, et ces huit sont remplis des harnais du grand sire, de sorte que dans chacun d'eux il y a une espèce différente : dans l'un les arcs, dans l'autre les selles, et ainsi de suite. En ce mur, sur le côté du midi, sont cinq portes. Celle du milieu est une grande porte qui ne s'ouvre que pour laisser sortir ou entrer le grand khan ; près de cette grande porte, de chaque côté, en est une petite par où entrent les autres personnes ; puis encore deux autres par où l'on entre aussi. A l'intérieur de ce mur en est un autre plus long que large. Il a aussi huit palais disposés comme les autres, où l'on conserve de même les harnais du grand sire. Ce mur a aussi cinq portes, du côté du midi, semblables à celles du mur de devant. En chacun des autres côtés les deux murs n'ont qu'une porte. Au milieu de ces murs est le palais du grand sire, fait ainsi que je vais vous le dire. C'est le plus grand qu'on ait jamais vu. Il n'a pas de second étage, mais le rez-de-chaussée est plus élevé de dix paumes que le sol qui l'entoure. La

¹ *Cambalu, Cambalut*, dans d'autres manuscrits, *Khan-Baligh* (maison du souverain) des auteurs persans et arabes, correspond à la moderne Pé-king, dont Cubilai fit une de ses résidences. Une curieuse description du palais de Cambalu, par Raschid-Eddin (insérée dans le [Journ. asiat., IIe s., XI, 355](#)), confirme de tous points celle de Marco-Polo, que pendant longtemps on avait regardée comme fantastique.

² C'était tout à la fois l'enceinte d'un palais, d'un parc et d'un camp.

Marco-Polo

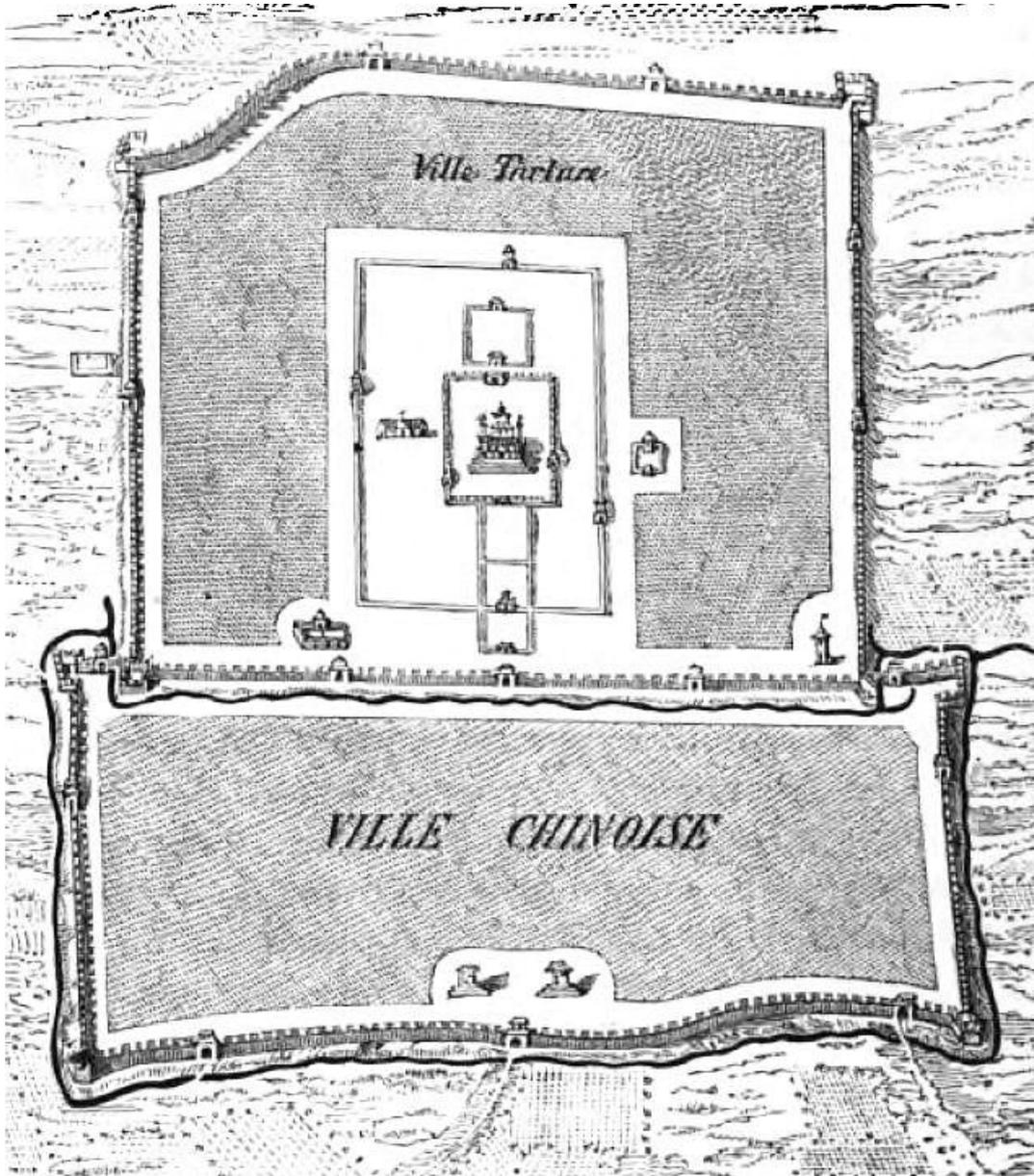
couverture est moult haute ; les murs des salles et des chambres sont tout couverts d'or et d'argent, et on y a représenté des dragons, des bêtes, des oiseaux, des chevaux et divers autres animaux, tellement qu'on ne voit qu'or et peintures. La salle est si grande et si large que plus de six mille hommes peuvent y manger ¹. Il y a tant de chambres que c'est merveille à voir. Il est si grand et si bien fait qu'il n'y a nul homme au monde qui, quand bien même il en aurait la puissance, pût le mieux ordonner. En dessus, le toit est tout vermeil, et vert, et bleu, et jaune, et de toutes couleurs, et il est si bien verni qu'il est resplendissant comme du cristal et luit au loin alentour ². Ce toit est d'ailleurs si fort et si solidement fait qu'il durera nombre d'années. Entre les deux murs sont des prairies avec de beaux arbres où sont diverses espèces de bêtes. Ce sont des cerfs blancs, les bêtes qui donnent le musc, des chevreuils, des daims, des vairs et plusieurs sortes de belles bêtes, qui remplissent toutes les terres en dedans des murs, excepté les chemins ménagés pour les hommes. D'un côté, vers le nord-ouest, est un lac moult grand dans lequel sont divers ^{p.324} poissons ; car le grand sire en a fait mettre de plusieurs espèces, et chaque fois qu'il en désire il en a à sa volonté. Un grand fleuve y naît et sort du palais, mais on a fait en sorte que nul poisson ne pût s'échapper, et cela au moyen de filets de fer et d'airain. Vers le nord, à une portée d'arc du palais, le grand khan a fait faire un tertre. C'est un mont qui est bien haut de cent pas et qui a plus d'un mille de tour. Il est couvert d'arbres qui jamais ne perdent leurs feuilles, mais sont toujours verts. Or sachez que le grand sire, dès qu'on lui citait quelque tel arbre, le faisait prendre avec toutes ses racines et la terre qui l'entourait, et le faisait apporter à cette montagne par ses éléphants, et peu lui importait que l'arbre fût grand. Ainsi il avait les plus beaux arbres du monde. Le grand sire a fait couvrir toute cette montagne de rouille d'azur qui est moult verte, de sorte que les arbres sont tout verts et le mont tout vert,

¹ « Cette salle, ajoute du Halde, a environ cent trente pieds de longueur, et est presque carrée. Le lambris est tout en sculpture, vernissé de vert et chargé de dragons dorés ; les colonnes qui soutiennent le toit, en dedans, sont de six à sept pieds de circonférence par le bas : elles sont incrustées d'une espèce de pâte enduite d'un vernis rouge. » ([T. I](#), p. 117.)

² « Le tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que, de loin, elles ne paraissent guère moins éclatantes que si elles étaient dorées. » ([Du Halde, t. I](#), p. 116.)

Marco-Polo

et on ne voit que du vert, si bien que le mont est appelé mont Vert ¹. Sur la montagne, au milieu du sommet, est un palais beau et grand, et tout vert. Cette montagne, les arbres et le palais, sont si beaux à regarder, que tous ceux qui les voient en sont réjouis ; et le grand sire a fait faire ce tertre pour jouir de cette belle vue et goûter ce plaisir.



Ancien plan de Pékin ².
D'après Du Halde.

¹ Cette montagne artificielle existe encore et a conservé son nom de montagne Verte ou King-shan ; mais il paraît qu'on y a ajouté quatre autres collines moins élevées.

² Voy. la note 3 de la page suivante.

Du palais du fils du khan qui doit régner après lui

p.325 Et je vous dirai encore que près de ce palais le grand sire en a fait faire un autre semblable absolument au sien, et auquel il ne manque rien. Il l'a fait pour que son fils l'ait quand il règnera et sera seigneur ; et pour cela il est tout pareil, aussi grand et avec autant de murs que celui du grand khan dont je vous ai parlé. Le fils de Cinchin, qui doit lui succéder, a les mêmes droits et le même pouvoir que le grand khan, parce qu'il est élu seigneur dès que celui-ci est mort ; il a bulle et sceau d'empire, mais non pas pareil ¹ à celui du grand sire tant que celui-ci est vivant. Or je vous ai parlé et devisé des palais, et maintenant je vous parlerai de la grande ville de Cathay où sont ces palais, et pourquoi elle fut faite. Or il y avait là une ancienne cité, grande et noble, qui avait nom Ganbalu ², ce qui, en notre langue, veut dire la cité du seigneur. Le grand khan apprit par ses astrologues qu'elle se devait révolter et faire grand mal à l'empire ; il fit alors faire cette cité en face de Ganbalu ³, dont elle n'est séparée que par un fleuve ⁴ ; puis fit sortir tous les habitants de Ganbalu et les mit dans la nouvelle ville qu'il avait bâtie, et qui est appelée Taidu ⁵. Voici comme elle est grande : elle a environ vingt-quatre milles et est carrée, si bien qu'elle n'a pas plus d'un côté que de l'autre. Elle est entourée de murs de terre, larges de 10 pas et hauts de 20 ; mais ils ne sont pas aussi larges en haut qu'en bas, parce qu'ils vont toujours en s'amincissant, de sorte qu'en haut ils ne sont guère larges que de trois pas ; ils sont

¹ « A l'est, dit du Halde, de la même cour, est un autre palais, habité par le prince héritier. »

² C'est la ville ancienne, la ville chinoise. ([Voy. la note 1 de la p. 223.](#))

³ « Kobylay, dit de l'Isle, détruisit absolument la ville de Yen-king, et à deux ou trois lieues (ou, selon d'autres, une lieue et demie) au nord-est, il fit jeter, en 1267, les fondements d'une autre ville (de Guignes dit qu'elle fut terminée dans l'année), à laquelle il donna le nom de *Ta-tou*, ou grande tour : elle fut aussi appelée *King-tching*. Son nom véritable est actuellement *Chun-tien-fou* ; mais on la connaît plus généralement sous le nom de *Pe-king* : ce mot signifie cour du nord, et le nom de *Nan-king* cour du midi. »

Pour la description de Péking, voy. Aboulgassi, de Guignes, Mailla, Staunton, [Barrow \(*Travels in China*\)](#), A. Rémusat (*Nouv. Mélanges asiatiques*) ; spécialement le [père Hyacinthe : *Description de Péking*](#), traduit du chinois en russe, et du russe en français, par F. de Pigny ; et Timkouski ([*Voyage à Péking*](#)).

⁴ Non point probablement le Pe-ho, mais le courant ou canal qui, aujourd'hui encore, sépare les deux parties de Péking, la ville chinoise et la ville tartare.

⁵ Plus correctement *Ta-tou*. (Voy. ci-dessus la note 3).

Marco-Polo

tout crénelés et blancs. La ville a douze portes, et sur chaque porte est un grand et beau palais, si bien que de chaque côté il y a trois portes et cinq palais, parce qu'à chaque coin il y a encore un palais. Dans ces palais sont de moult grandes salles où l'on met les armes de ceux qui gardent la ville. Les rues de la ville sont si droites et si larges, que l'on voit d'un bout à l'autre, et elles sont faites de manière que de chaque porte on aperçoit toutes les autres. Il y a maints beaux palais, et maintes belles hôtelleries, et maintes belles maisons. Au milieu de la cité est un grandissime palais où est une grande cloche ¹ qui sonne la nuit, afin que personne ne sorte après qu'elle a sonné trois fois : aussi, quand elle a sonné ces trois coups, nul n'ose aller par la ville, à moins que ce ne soit pour soigner des femmes en mal d'enfant ou des malades, et encore doit-on porter une lumière ². Chaque porte doit être gardée par mille hommes ; et ne croyez pas que ce soit par crainte de surprise, non, c'est pour rendre honneur au grand sire, et aussi pour empêcher les entreprises des larrons. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, je vous entretiendrai de la cour et de tout ce qui a rapport au grand sire.



Cloche de Pékin.
D'après Kircher ³.

Comment le grand khan se fait garder par douze mille hommes à cheval

Or sachez que le grand khan, pour sa grandesse, se fait garder par douze mille hommes à cheval, que l'on appelle *quesitans*, ce qui veut

¹ « Au nord du dernier appartement du palais est le *kou-léou* ou tour du tambour... Un peu plus au nord, le *tchong-leou* ou la tour de la cloche : il y a, en effet, dans cette tour, une grosse cloche qui sert au même usage que le tambour. (*Description de Péking*, p. 24.)

« Il y a dans chaque ville, dit du Halde, de grosses cloches ou un tambour d'une grandeur extraordinaire qui servent à marquer les heures. »

² Cette défense est encore aujourd'hui en vigueur : « Pendant la nuit, dit G.-L.-D. de Rienzi (*Dict. géogr.*, art. Pékin), ils ne permettent à personne de sortir, si ce n'est pour quelque cas urgent, et avec une lanterne. »

³ « Cette cloche, dit Kircher, pèse 120 000 livres. »

Marco-Polo

dire, en français, chevaliers et féaux du seigneur, et cette garde, ce n'est pas par peur qu'il l'entretient. Ces douze mille hommes ont quatre capitaines, car chaque capitaine commande à trois mille ; ces trois mille hommes restent trois jours et trois nuits au palais du grand sire, y mangent et y boivent. Puis ils s'en vont, et trois mille autres les remplacent, qui montent aussi la garde trois jours et trois nuits, puis cèdent la place à d'autres, jusqu'à ce que tous aient fait le service ; alors les premiers recommencent, et ainsi toute l'année. En quelque endroit que le grand sire tienne sa table, voici l'ordre qu'on observe. Sa table est plus haute que toutes les autres ; il s'assoit au nord, de manière que son visage regarde le midi ; près de lui, à gauche, est sa première femme. A droite, mais plus bas, s'assoient ses fils, ses neveux et ses parents qui sont du lignage impérial, de manière à ce que leurs têtes arrivent aux pieds du grand khan. Les autres barons sont assis à des tables encore plus basses. Et ainsi des femmes ; car les femmes des fils du grand sire, et de ses neveux et de ses parents, sont assises à gauche plus bas, et plus bas encore les femmes des barons et des chevaliers ; et chacun sait le lieu où il doit prendre place suivant l'ordre établi par le seigneur. Les tables sont arrangées de telle sorte que le grand sire peut tout voir, et il y en a une grandissime quantité. Hors la salle mangent plus de quarante mille hommes ; car il en vient beaucoup avec grands présents, arrivant de pays étrangers, apportant des produits étrangers. Parmi ceux-ci, il y en a plusieurs qui ont seigneurie ou qui en veulent, et ils choisissent pour venir le temps où le grand khan tient cour et fait festin. Au milieu de cette salle où le grand sire tient sa table, il y a un grand vase d'or fin qui tient autant de vin qu'une grande barrique, et autour de ce grand vase, dans chaque coin, en sont d'autres plus petits. De ce grand vase on tire le vin ou le breuvage qu'on doit prendre, et on en remplit de grandes coupes d'or, si grandes qu'elles tiennent assez de vin pour huit ou dix personnes, et on les place entre deux hommes à table ; chacun de ces hommes a une tasse d'or à anse, dans laquelle il verse du vin de cette grande coupe. On place de même entre deux dames une de ces grandes coupes d'or, et près de chacune on met une tasse à anse. Et sachez bien que tous

Marco-Polo

ces vases sont d'une grande valeur, et le grand sire a tellement de vaisselle d'or et d'argent, qu'on ne peut s'en faire une idée quand on ne l'a pas vue. Ceux qui servent le grand khan à table sont de hauts barons, et ils ont soin de se fermer la bouche et le nez avec de belles toiles de soie et d'or, afin que leur haleine et leur odeur n'atteignent point les mets et les breuvages du grand sire. Quand le grand sire va boire, tous les instruments, et il y en a une grande quantité de toutes sortes, commencent à sonner, et quand il a sa coupe en main, tous les barons et les gens qui sont là s'agenouillent avec des marques de grande humilité ; et chaque fois qu'il veut boire, on fait les mêmes cérémonies. Je ne parlerai pas des mets ; car chacun doit croire qu'il y en a en abondance. Tous les barons et les chevaliers qui vont manger au palais y mènent leurs femmes, qui se placent avec les autres. Puis quand ils ont mangé et que les tables sont enlevées, il vient dans la salle, devant le grand sire et devant les autres, une grandissime quantité de jongleurs et de bateleurs, et de toutes sortes de baladins qui font grands jeux et grandes fêtes devant le grand sire, et tous en rient et s'en amusent beaucoup. Quand tout cela est fait, chacun se retire et retourne chez soi.

De la grande fête que fait le grand khan à sa nativité

p.327 Tous les Tartares font la fête de leur naissance. Le grand khan naquit le vingt-huitième jour de la lune de septembre ¹, et, ce jour, ils font une grande fête comme celle du premier jour de l'an dont je vous parlerai ci-après. Le jour donc de sa nativité, le grand khan se revêt de noble drap d'or battu, et bien douze mille barons et chevaliers se revêtent comme lui, d'une couleur et d'une manière semblables, non pas que leurs vêtements soient si chers, mais ce sont des draps de soie et dorés ; et tous ils ont de grandes ceintures d'or. C'est le grand sire qui leur donne ces vêtements, et il y en a tels qui, par les pierres précieuses et les perles qui les ornent, valent plus de dix mille besants

¹ Suivant Mailla, Cubilai naquit dans le huitième mois de l'année 1216.

Marco-Polo

d'or ¹, et il y en a plusieurs de cette sorte. Treize fois l'an, le grand khan donne ainsi de riches vêtements à ces douze mille barons et chevaliers, et leur fait don d'habits pareils aux siens et de grande valeur. On peut facilement concevoir que c'est là une grandissime dépense et que nul autre que lui ne pourrait y suffire.

Encore de la fête que fait le khan à sa nativité

Ce jour de sa nativité, tous les Tartares du monde et tous les pays et provinces qui tiennent de lui leur domination lui font de grands présents, chacun suivant son rang. Et encore viennent vers lui maints autres hommes avec grands présents ; ce sont ceux qui veulent lui demander quelque seigneurie. Le grand sire a nommé douze barons qui donnent à ces hommes les seigneuries, selon qu'ils les méritent. En ce jour, les idolâtres et tous les chrétiens, les Sarrasins et gens de toutes nations, font grandes oraisons et grandes prières à leurs idoles et à leur Dieu pour conserver leur seigneur et lui donner longue vie, joie et santé : ainsi se passe la fête de sa nativité. Nous allons maintenant vous parler d'une autre grande fête qui se fait au commencement de l'année, et qu'on appelle la blanche fête.

De la grande fête que fait le grand khan au commencement de l'année

Leur année commence au mois de février ². Le grand sire et tous ceux qui lui sont soumis font alors une fête, comme je vais vous le raconter. Il est d'usage que le grand khan et tous ses sujets se vêtissent de robes blanches, hommes et femmes, autant que chacun en a le moyen ; et cela parce qu'ils croient que le blanc porte bonheur, et ils prennent ces habits blancs le premier jour de l'an, afin que toute l'année soit bonne et heureuse pour eux. En ce jour, tous les gens de

¹ Le besant d'or qui avait cours à Venise, au temps de Marco-Polo, équivaut, sauf une très légère différence, au sequin vénitien, au ducat, au dina arabe, et vaudrait environ 10 à 12 francs de notre monnaie.

² Nous voyons, dans les tables d'Ouloug-Beig, traduites par Greaves, que l'année solaire des Khataïens et des Ouïgours commence le jour où le soleil parvient dans le milieu de la constellation du Verseau. Le calendrier fut réformé, du temps de Cubilai, par les savants chinois. ([Hist. génér. de la Chine, IX](#), 107.)

Marco-Polo

toutes les provinces et contrées qui tiennent de lui des terres et des seigneuries lui apportent de grandissimes présents d'or, d'argent, de perles, de pierres précieuses et de maints riches draps blancs, afin que toute l'année leur seigneur ait de grandes richesses et soit en joie et en contentement. Les barons, les chevaliers et tout le peuple se donnent aussi les uns aux autres maintes choses blanches, et s'embrassent et se font joie et fête, afin que toute l'année leur soit favorable. On présente aussi ce jour-là au grand khan plus de cent mille chevaux blancs, moult beaux et riches. Ce jour-là encore viennent ses éléphants, qui sont bien cinq mille, tous couverts de beaux draps émaillés de bêtes et d'oiseaux, et chacun a sur son dos deux coffres moult beaux et riches où est la vaisselle du seigneur et de riches décors pour cette cour blanche ; encore y vient une grandissime quantité de chameaux, aussi couverts de draps et chargés de tout ce qui est nécessaire pour ^{p.328} cette fête ; et tous passent devant le grand sire, et c'est le plus beau spectacle qu'on puisse voir. Le matin de cette fête, avant que les tables soient mises, tous les rois, ducs, marquis, comtes, barons, chevaliers, astrologues, médecins, fauconniers, et maints autres officiers et gouverneurs de gens et de terres et d'armées, viennent en la grande salle devant le seigneur, et ceux qui n'y peuvent entrer demeurent en dehors, de manière que le grand sire puisse bien les voir. Et voici l'ordre qu'ils observent : en avant sont ses fils et ses neveux, et ceux du lignage impérial, après les rois, puis les ducs et les autres, selon qu'il est convenable. Quand ils sont tous assis, chacun à sa place, adonc se lève un grand *proles* ¹ qui dit à haute voix :

— Inclinez-vous et adorez.

Et aussitôt ils se prosternent et mettent leur front contre terre, et font leur prière vers le grand sire comme vers un dieu, et en cette manière ils l'adorent par quatre fois. Ils vont ensuite à un autel moult bien orné, sur lequel est une table vermeille où est écrit le nom du grand khan ; il y a là un bel encensoir, et ils encensent cette table et l'autel avec

¹ Dans le texte italien de Boni : un grand *parlato*. Il s'agit probablement d'un maître des cérémonies.

Marco-Polo

grande révérence, puis retournent à leur place ; et quand ils ont tous encensé, ils se font les présents dont je vous ai parlé, de moult grande



Seigneurs se rendant à la cour du grand khan. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

valeur et richesse. Puis quand ils ont fait ces présents et que le grand sire a tout vu, on met les tables et ils s'y assoient chacun en son rang, comme je vous l'ai déjà raconté. Le grand sire se met à une table à part, ayant à sa gauche sa première femme, et nul autre ne s'y assoit avec eux, puis chacun prend place à la suite, comme je vous l'ai dit, toutes les dames restant du côté de l'impératrice. Quand ils ont mangé, les jongleurs viennent et divertissent la cour, puis chacun retourne chez soi. Maintenant que je vous ai parlé de la blanche fête, je vais vous rapporter un très noble usage du grand khan, celui de donner à ses barons des vêtements pour ces grandes fêtes de l'année.

Des douze mille barons qui sont à ces fêtes

Le grand sire a créé douze mille barons appelés *quecitains*, c'est-à-dire les plus proches fidèles du seigneur ; à chacun d'eux il a donné treize robes, chacune de couleur différente, ornées de perles et de ^{p.329} pierres, et de beaucoup d'autres choses précieuses et de grandissime valeur ; il leur a aussi donné une ceinture d'or moult belle et de grand prix, comme aussi des chaussures de peau de chameau cousues de fil

Marco-Polo

d'argent qui sont moult belles et chères : ces ornements sont si nobles que, quand on voit ces barons, on les prend pour autant de rois ; et à chaque fête de l'année, le grand sire ordonne de quel vêtement ils doivent se parer ¹. Le grand sire lui-même a treize vêtements pareils à ceux de ses barons pour la couleur, mais plus nobles et de plus grande valeur, et il met à chaque fête le vêtement pareil à celui de ses fidèles. Cela fait donc cent cinquante-six mille vêtements qu'il donne à ces douze mille barons, et ces vêtements ont une telle valeur, qu'on ne pourrait l'exprimer en chiffres, sans compter les chaussures qui ont aussi assez de prix. Et le grand sire fait tout cela afin que ses fêtes soient plus honorables et plus belles. Je veux encore vous raconter quelque chose de merveilleux : sachez qu'on amène un grand lion devant le grand sire, et dès que le lion l'aperçoit, il se jette à terre à ses pieds avec grande humilité, comme s'il le reconnaissait pour seigneur. Ce lion demeure devant le khan sans chaîne, si bien que c'est une grande merveille. Parlons maintenant de la chasse que fait faire le grand sire.

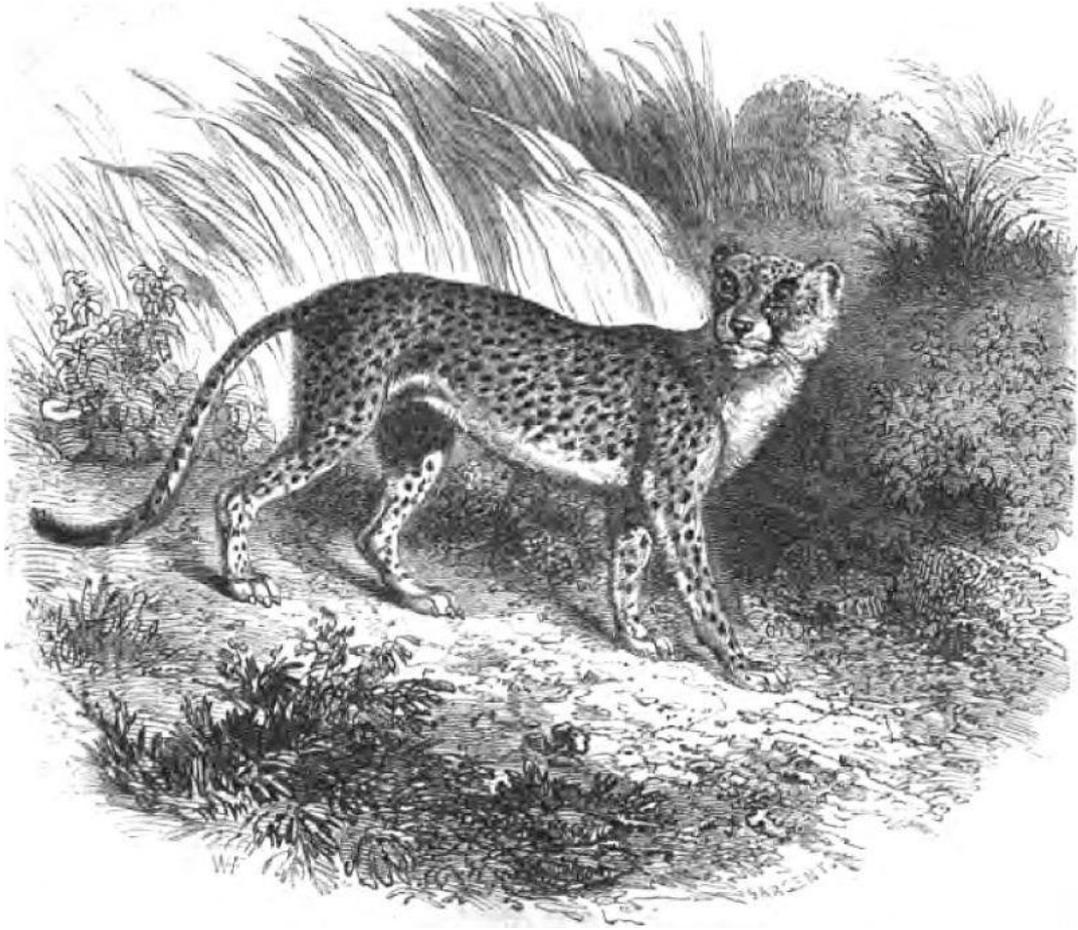
Comment le grand khan a ordonné à ses gens de lui apporter de la venaison

Le grand sire demeure en la cité de Cathay trois mois, décembre, janvier et février ; et pendant ce temps il a ordonné à tous gens demeurant à soixante journées de là de chasser avec chiens et oiseaux, et il a commandé à tous les seigneurs de gens et de terres de lui apporter toutes les grandes bêtes, comme sangliers, cerfs, daims, chevreuils, ours et autres. Les bêtes donc qu'ils veulent envoyer au p.330 grand sire, ils commencent par leur retirer toutes les entrailles du ventre, puis ils les mettent sur des charrettes et les expédient ainsi : il en arrive ainsi une grandissime quantité de trente journées à la ronde ; quant à ceux qui sont plus éloignés, ils n'envoient pas les chairs, à cause de la longueur du chemin, mais ils expédient les cuirs tout

¹ L'usage de revêtir des vêtements différents, suivant les solennités, est encore aujourd'hui suivi en Chine. Ces costumes sont tous représentés dans le grand recueil des Statuts de l'empire central.

Marco-Polo

préparés, et le grand sire s'en sert pour tous les besoins de son armée. Je vous ai parlé de la chasse, je vais vous entretenir maintenant des bêtes fauves que fait nourrir le grand sire.



Le Guépard.

Des lions, des léopards et loups cerviers dressés à prendre les bêtes, et aussi des gerfauts, des faucons et d'autres oiseaux

Le grand sire a bon nombre de léopards tous dressés & chasser et à prendre les bêtes, comme aussi assez de loups-cerviers dressés pareillement pour la chasse. Il a plusieurs grands lions, plus grands que ceux de la Babylonie. Ils ont un moult beau poil de belles couleurs ; car ils sont tous rayés de lignes noires, vermeilles et blanches. Ils sont dressés à prendre les sangliers, les bœufs sauvages, les ours, les ânes sauvages, les cerfs, les chevreuils et d'autres bêtes. C'est une chose très belle à voir ; car, quand ils vont en chasse, ils emmènent les lions

Marco-Polo

sur une charrette dans leur cage où est avec eux un petit chien ¹. Le grand sire a encore une grande multitude d'aigles dressés à prendre loups, renards, daims et chevreuils, et qui en prennent assez souvent ; ceux qui sont destinés à prendre les loups sont très grands et très forts, et il n'y a pas loup, si grand qu'il soit, qui échappe à leur poursuite. Je vais dire maintenant comment le grand sire fait nourrir une grandissime quantité de bons chiens.

Des deux frères qui élèvent les chiens de chasse

Le grand sire a deux barons qui sont frères, l'un nommé Baian ², et l'autre Mingan : on les appelle *canici* ³, parce qu'ils élèvent les chiens mâtins. Chacun de ces frères a dix mille hommes sous lui, et ces deux bandes ont chacune une livrée particulière : pour les uns c'est le vermeil, et pour les autres le bleu, et quand ils vont en chasse avec le grand sire, ils portent cette livrée. Parmi ces dix mille, il y en a deux mille qui ont chacun un ou deux chiens mâtins, ce qui en fait une grande quantité. Quand le grand sire va à la chasse, un de ces frères, avec ses dix mille hommes et bien cinq mille chiens, part d'un côté, et l'autre d'un autre avec les siens. Ils s'étendent au loin, embrassant au moins une journée de chemin, et il n'y a pas de bête qui ne soit prise ⁴.

¹ En général, les Asiatiques ne font guère de différence entre le lion et le tigre. D'après les usages constants observés chez les Mongols de l'Hindoustan par les voyageurs, il s'agit certainement ici du guépard.

² Suivant Marsden, ce serait le général qui fit la conquête du Mangi ; mais Lazari fait observer que ce nom se retrouve fréquemment dans les relations orientales de la domination mongole.

³ *Cinuci, cinici, tinuci, canici*, corruption du mot *cusciei* (kudschi), employé par Raschid-Eddin dans le sens d'oiseleur ou fauconnier.

⁴ « L'empereur, dit Verbiest, parlant de Kang-hi, choisit trois mille hommes de ses gardes du corps, armés de flèches et de javelots. Il les dispersa de côté et d'autre, de sorte qu'ils occupaient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnaient de toutes parts ; ce qui faisait comme une espèce de cercle, dont le diamètre était au moins de trois mille pas. Ensuite, venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelques obstacles qu'ils trouvassent dans leur chemin, car l'empereur y avait mêlé parmi eux des capitaines et même les grands de la cour, pour y maintenir l'ordre, ils réduisirent ce cercle en un autre beaucoup moindre, qui avait environ trois cents pas de diamètre ; ainsi, toutes les bêtes qui avaient été enfermées dans le premier se trouvaient prises dans celui-ci comme dans un filet, parce que, chacun mettant pied à terre, ils se serraient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissaient aucune issue par où elles pussent s'enfuir. Alors, on les poursuivait si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux, épuisés à force de courir, venaient tomber au pieds des chasseurs, et se laissaient prendre sans peine. ([Du Halde, t. IV, p. 77.](#))

Marco-Polo

C'est une belle chose à voir que ces chiens et ces chasseurs ; car tandis que le grand sire chevauche avec ses barons, oisellant dans la plaine, on voit venir ces chiens chassant devant eux des ours, des cerfs et d'autres bêtes fauves. Nous allons voir maintenant ce que fait le grand sire les autres trois mois.

Comment le grand khan va en chasse pour prendre bêtes et oiseaux

p.331 Quand le grand sire est ainsi resté trois mois à Cathay, décembre, janvier et février, il part, vers le mois de mars, et poursuit au midi jusqu'à la mer Océane, à deux journées de là ¹. Il emmène avec lui bien dix mille fauconniers et cinq cents gerfauts, et des faucons pèlerins et des faucons sacrés en grande abondance, et aussi bon nombre d'autres pour chasser dans les étangs ; mais il ne garde pas tous ces oiseaux avec lui, il les disperse çà et là au nombre de cent ou deux cents au plus ; puis on les fait chasser, et les plus belles pièces qu'ils prennent, on les apporte au grand sire. Quand le grand sire va oiseler avec ses gerfauts et ses autres oiseaux, il place bien dix mille hommes deux à deux, qu'on appelle *toscaor* ², c'est-à-dire, en notre langue, gardiens, parce qu'ils sont chargés de garder ces oiseaux. Ils demeurent à distance les uns des autres de manière à occuper un grand espace, et ils ont avec eux un sifflet et un appeau pour rappeler les oiseaux. Quand donc le grand sire a fait lâcher ses oiseaux, il n'est nul besoin de les suivre, parce que ces *toscaor* sont là qui les gardent, et s'ils ont besoin de secours, ils les secourent aussitôt. Tous les oiseaux du grand sire et ceux des autres barons ont à leur patte une petite table d'argent où est écrit le nom de leur maître, de sorte qu'on reconnaît de suite à qui appartient l'oiseau, et on le rend à son

¹ Marsden, jugeant impossible que la distance qui sépare Cambalu de l'Océan, dans la direction du midi, soit franchie en deux jours, suppose qu'il y a ici une erreur du copiste, par suite de laquelle on aura mis le mot *jours* à la place de celui de *mois*. Bürck pense que, dans ce passage, l'Océan exprime seulement la direction des chasses, qui s'étendaient jusqu'aux monts situés entre le bassin du Leao et celui du Songari, terrains aquatiques où abondaient les oiseaux. Mais, dans cette hypothèse, il faudrait adopter la version de Ramusio, qui donne la direction du nord-est au lieu de celle du midi.

² Gardiens, suivant Ramusio ; gardiens d'oiseaux, suivant Pipino. Ce mot est écrit, dans les manuscrits, *toscaol*, *roscaor*, *roschaor*, *restaor* et *tastori*.

Marco-Polo

propriétaire ; ou, si l'on ne sait à qui il est, on le porte à un baron appelé *bularguei*¹, c'est-à-dire le gardien des choses qui n'ont pas de maître ; car, je vous le dis, si l'on trouve un cheval, une épée, un oiseau ou quoi que ce soit, et que l'on ne sache qui en est le propriétaire, on le porte aussitôt à ce baron qui le fait garder ; et si on n'apporte ce que l'on trouve, on est regardé comme voleur. Ceux qui ont perdu quelque chose vont à ce baron, qui le leur fait rendre tout aussitôt. Ce baron demeure toujours au plus haut lieu du camp avec son étendard, afin que chacun distingue sur-le-champ sa demeure, de sorte que rien ne peut se perdre qui ne soit retrouvé et rendu. Dans le voyage que fait le grand sire vers la mer Océane, on peut voir chasses de bêtes et d'oiseaux les plus commodes qu'il soit possible d'imaginer. Le grand khan voyage toujours sur quatre éléphants qui portent une moult belle chambre de bois toute couverte en dedans de drap d'or et en dehors de peaux de lion² ; il a toujours avec lui douze de ses meilleurs gerfauts. Là sont aussi plusieurs barons pour le récréer et lui tenir compagnie. Quand donc le grand sire est dans cette chambre sur ses éléphants, les autres barons qui chevauchent alentour lui disent : Sire, voici des grues qui passent ; et aussitôt le grand sire fait découvrir sa chambre, et, apercevant les grues, il lâche ceux de ses gerfauts qu'il veut faire chasser, et ceux-ci prennent les grues, tandis que ses barons et ses chevaliers chevauchent autour de lui ; et lui voit tout cela de son lit, ce qui est un grand plaisir et un grand amusement que nul homme au monde n'a jamais goûté et ne pourrait goûter. Quand le grand sire est arrivé à un lieu nommé Cacciarmodun³, il y trouve tendus ses pavillons et ceux de ses fils, de ses barons et de ses femmes, au nombre de plus de dix mille moult beaux et riches ; et je vais vous décrire le sien. La tente où il tient sa cour est si grande, qu'elle contient bien mille chevaliers ; sa porte est vers le midi ; et c'est là que restent les

¹ Inspecteurs de district, suivant Neumann. Le mot *buluc* signifie district. On lit, dans d'autres manuscrits, *bulangari*, *balangugi*, etc.

² Voy. p. 332. Les empereurs chinois modernes vont plus simplement à la chasse, dans un palanquin porté par quatre hommes. Au lieu de peaux de lion, on doit entendre des peaux de tigre ou de léopard.

³ Cacciar-Modim, Caccia-Medim, Caratar-Modum, Kakzar-Modin, suivant Marsden, correspond à Chachiri-Mondou, sur le fleuve Usuri, tributaire de l'Amour.

Marco-Polo



Le grand khan dans une chambre portée par quatre éléphants.
Miniature du Livre des Merveilles.

barons et les autres ^{p.332} gens. A cette tente en est jointe une autre, vers le ponent, où demeure le seigneur : quand il veut parler à quelqu'un, c'est là qu'il le fait venir. Derrière la grande salle est une autre chambre, grande et belle, où couche le grand sire ; il y a encore d'autres chambres et d'autres tentes, mais qui ne sont point attenantes à la grande tente. Chacune des salles de cette grande tente a trois colonnes de bois aromatique moult bien travaillé ; en dehors elles sont toutes couvertes de peaux de lion moult belles, car elles sont toutes rayées de noir, de blanc et de vermeil. Elles sont si bien closes, que ni le vent ni la pluie ne peuvent y entrer. A l'intérieur elles sont entièrement doublées d'hermine et de zibeline : ce sont les deux plus belles et les deux plus riches fourrures que l'on puisse voir ; pour une robe d'homme, une fourrure en belle zibeline vaut bien deux mille besants d'or ¹, et, en commune, au moins mille besants : aussi les Tartares l'appellent la reine des fourrures ; la zibeline est à peu près de la grandeur d'une fouine. Ces deux salles sont donc tapissées de ces deux fourrures, avec tant d'art et d'industrie que c'est merveilleux à voir. La chambre où couche le grand

¹ Voy., sur la valeur du besant d'or, la [note de la page 327](#). Aujourd'hui encore, les fourrures du nord-ouest de l'Asie sont payées à de très hauts prix, dans la Chine septentrionale.

Marco-Polo

sire est aussi, en dehors, recouverte de peaux de lion, et, à l'intérieur, de fourrures de zibeline et d'hermine artistement arrangées. Les cordes qui retiennent les deux salles et la chambre sont toutes de soie ; et ces trois tentes ont un si grand prix, que bien des petits rois ne pourraient les payer. Autour de ces tentes sont toutes les autres, bien ornées et bien décorées ; les femmes du seigneur ont aussi de riches pavillons. Les gerfauts, les faucons et les autres oiseaux et bêtes ont pareillement leurs tentes. Et, que vous dirai-je ? il y a tant de monde en ce camp que c'est merveille, et l'on croirait être dans la plus populeuse cité, car de toutes parts chacun se rend là, amenant avec soi toute sa maisonnée. Le grand sire a avec lui des médecins, des astrologues ¹, des fauconniers et autres officiers, et tout est ordonné aussi bien que dans sa ville capitale. Il reste en ce lieu jusqu'au printemps, qui arrive vers le temps de notre Pâque, et pendant tout ce temps il ne cesse d'oiseler, prenant grues, cygnes et autres oiseaux ; et ses gens qui sont répandus alentour lui rapportent p.333 chaque jour force venaison. Il passe tout ce temps dans les plus grands plaisirs et les plus grands divertissements qu'aucun homme puisse jamais goûter. Et je vous dis en vérité que nul marchand, ni artiste, ni vilain, ne peut chasser avec des chiens ou des oiseaux à moins de vingt journées du lieu où demeure le grand sire ; mais en toutes les autres provinces on est libre de chasser comme l'on veut. Sachez encore que par toutes les terres où le grand sire a seigneurie, nul roi, ni baron, ni autre homme, n'ose prendre ni chasser lièvre ou daim, ou chevreuil, ou cerf, ou toute autre bête qui se reproduit du mois de mars au mois d'octobre ; et si on avait l'audace de le faire, on en serait grandement puni, parce que le seigneur l'a défendu. Mais, au reste, il est si bien obéi que souvent les lièvres, les daims ou d'autres bêtes, viennent se jeter dans les jambes sans que l'on ose y toucher. Le grand sire reste donc en ce lieu jusqu'à Pâques ², puis il part avec tous ses gens et s'en va tout

¹ Ou *shamans*. Kang-hi emmenait avec lui, à la chasse, des missionnaires européens, astronomes et mathématiciens, se complaisant à mesurer avec eux la position des astres et la hauteur des montagnes.

² Cette correspondance avec quelques-unes de nos grandes fêtes pouvait s'établir d'autant plus aisément que les fêtes chinoises, réglées d'après les mouvements de la lune et du soleil, tombent également à jour fixe.

Marco-Polo

droit à la cité de Cambalu par le même chemin par où il était venu, chassant toujours le long de sa route et se divertissant fort.

Comment le grand khan tient grande cour et fait grande fête

Quand il est venu à sa capitale de Cambalu, il demeure dans son principal palais trois jours et pas davantage ; il y tient grande cour et riche table. Il fait grande joie et grande fête avec ses femmes, car je vous dis que c'est chose merveilleuse que la pompe déployée pendant ces trois jours. En cette cité, il y a grande multitude de maisons et d'habitants à l'intérieur et à l'extérieur ; car sachez qu'il y a autant de bourgs que de portes, c'est-à-dire douze très grands, à tel point que nul ne pourrait compter le nombre de leurs habitants : en ces bourgs demeurent les marchands et les autres hommes qui viennent là pour leur commerce ; car la ville est si commerçante, que tous y viennent faire des affaires ¹. Dans ces bourgs, il y a d'aussi belles maisons et d'aussi beaux palais qu'en la ville, excepté toutefois celui du grand sire. On n'ensevelit jamais personne dans la ville : si le mort est un idolâtre, on le porte au lieu où il doit être brûlé, au delà des bourgs ² ; s'il est d'une autre religion, on le porte de même hors des bourgs. Et encore je vous dis qu'il ne peut demeurer dans la ville aucune femme de mauvaise vie, mais elles vont dans les bourgs, et il y en a une si grande quantité qu'on ne pourrait le croire ; elles sont bien vingt mille. En cette ville viennent de plus riches marchandises qu'en aucun lieu du monde. Car, sans aller plus loin, sachez que toutes les riches productions de l'Inde, les perles et les pierres précieuses, sont apportées dans cette ville ; de même aussi tout ce que produit le Cathay et les autres provinces. Cela vient de tous ces seigneurs

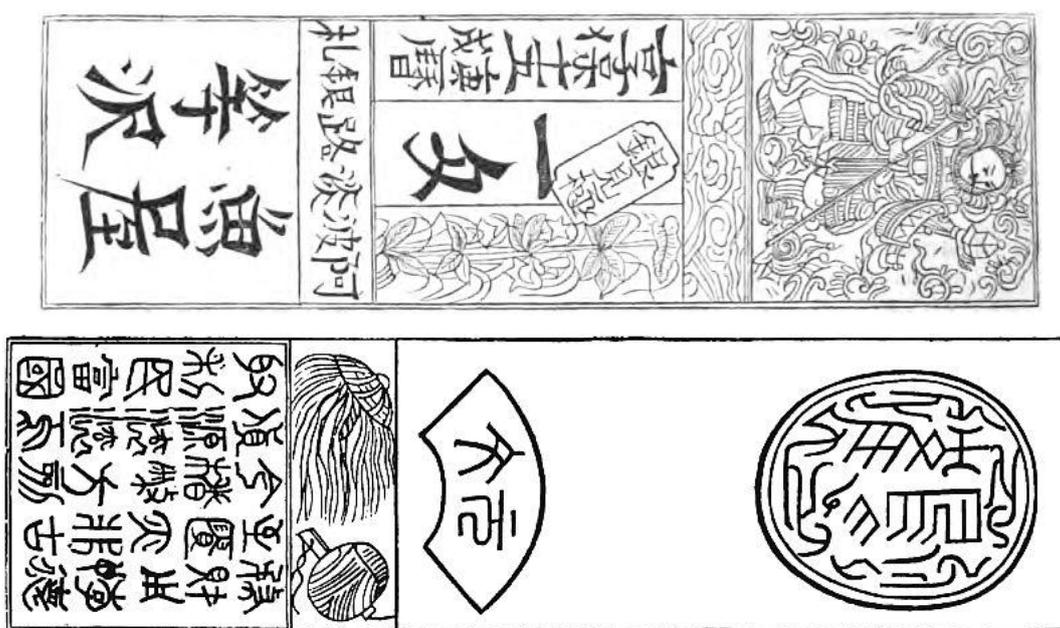
¹ La plupart des villes de la Chine, les villes commerçantes surtout, sont entourées de très longs faubourgs. Tous les marchands étrangers qui demeurent à Canton habitent les faubourgs, où les indigènes ont leurs boutiques. Les faubourgs de Pékin ne sont plus aussi peuplés, ni visités par autant d'étrangers, qu'au temps de Marco-Polo.

² « La coutume des Tartares est de brûler les corps et d'en conserver les os et les cendres ; quoiqu'il y ait à présent plusieurs tribus tartares qui ne les brûlent point, personne ne manque de le faire, lorsque ce sont des gens morts à la guerre ou en voyage hors de la Chine, et les Chinois mêmes en usent quelquefois ainsi. » ([Du Halde, t. IV, p. 238.](#))

Il est encore, aujourd'hui, interdit d'enterrer ou de brûler les morts dans les villes ou près des habitations.

Marco-Polo

qui y demeurent, des dames, des barons et de tous ces gens qui s'y rassemblent à cause de la cour que le grand sire y tient. Chaque jour entrent dans cette ville plus de mille charrettes chargées de soie ; car on y fait beaucoup de draps d'or et de soie ¹. On vient acheter à cette ville de plus de deux cents lieues à la ronde ; il n'est donc pas bien étonnant s'il y a autant de monde dans la ville. Je vais vous parler maintenant de l'hôtel de monnaie que le grand sire a dans cette ville même de Cambalu, et de la monnaie qu'il fait faire, et vous verrez clairement comment il a plus de richesses encore que je ne vous l'ai dit et que je ne pourrais vous le dire.



Anciens billets de banque chinois.

Comment le grand khan emploie des cartes pour monnaie

En cette ville de Cambalu est l'hôtel de monnaie du grand sire, et il est établi de telle manière qu'on peut dire que le grand sire sait parfaitement l'alchimie, comme vous allez le voir. Voici comment il fait fabriquer sa monnaie. Il fait prendre des écorces de mûriers dont les vers à soie mangent les feuilles, et les couches de bois qui sont entre l'écorce et le cœur de l'arbre ² ; puis de ce bois il fait faire du carton

¹ Sur la production de la soie en Chine, voy. Ritter, t. VIII, p. 679 et suiv. ; Klaproth, *Asia polyglotta*, 358 ; *Tableaux histor. de l'Asie*, 57, 68 ; *Conjecture sur l'origine du nom de la soie* (*Journ. asiat.*, II, 243).

² Les voyageurs énumèrent une quantité considérable de substances végétales et autres employées, en Chine, à la confection du papier. La plus généralement employée

Marco-Polo

comme celui qu'on fait avec le papier, mais qui est tout noir ¹ ; quand ce carton est confectionné, il le fait couper de diverses manières, pour former diverses pièces : l'une grande comme la moitié d'un petit tournesol, l'autre comme un petit tournesol, l'autre comme un demi-gros d'argent, l'autre comme un gros d'argent de Venise, l'autre comme deux gros, l'autre comme cinq, l'autre comme dix, l'autre comme un besant, l'autre comme trois, et ainsi jusqu'à dix. Chacune de ces pièces est scellée du sceau du grand sire ², et il en fait faire une si grande quantité, que tous les trésors du monde ne suffiraient point pour les payer. Quand ces pièces sont faites, il s'en sert pour tous ses paiements et les fait répandre dans tous les lieux ^{p.335} de sa domination ³, et nul ne peut les refuser sous peine de perdre la vie.

est l'écorce intérieure du bambou. Suivant du Halde, ce n'est pas l'écorce, mais les fibres mêmes de ce végétal, que l'on emploie.

¹ *Morus papyrifera* de Linné, suivant Lazari. On ne peut entendre cette expression de tout noirs, appliquée aux billets, qu'en les supposant seulement d'une couleur plus foncée que le papier ordinaire. La fabrication du papier en Chine, qui, suivant Neumann, date du siècle premier de notre ère, a été décrite par Kaempfer (*Amæn. exoticæ*), et par Thunberg (*Voyage au Japon*, IV, 135).

² « C'est cette année (1234) qu'on fit la monnaie de papier ; les billets s'appelaient *tchao*. Le sceau du *pou-tchin-se* ou trésorier général de la province était empreint dessus, et il y en avait de toute valeur. Cette monnaie avait déjà cours sous les princes de Kin. » (*Observ. chronol.*, p. 192.)

³ L'année 807, l'empereur Ian-tsung, de la dynastie des Tang, ordonna que chacun portât au trésor, en échange de papier, les métaux avec lesquels on pouvait battre monnaie. En 900, on mit en circulation des billets de banque de dépôt : ces titres représentaient alors des valeurs existantes. De 997 à 1022 circulèrent des assignats, *chiao-tsu*, émis par des banquiers privés et remboursables de trois ans en trois ans. Le gouvernement surveillait cette opération ; mais la compagnie ayant failli, l'empereur déclara qu'à l'État seul appartenait le droit d'émettre la monnaie ou ses signes représentatifs, et, de plus, il institua une caisse d'amortissement. En 1068, il circula une quantité extraordinaire de faux billets, malgré la peine capitale dont la loi frappait ce crime. Néanmoins, la caisse d'amortissement parvint à ranimer le crédit, et, vers le commencement du douzième siècle, le papier-monnaie inonda la Chine. En 1166, la somme de ces titres représentait une valeur de 28.000.000 onces d'argent. Aussi, quand les Mongols se furent rendus maîtres de toute la Chine, ils trouvèrent les finances dans le plus grand désordre. En 1287, Cubilai, adoptant le projet de son ministre Lusci-iung, décréta le cours forcé du papier-monnaie : la ruine du commerce et la perte de la confiance en furent les résultats. Après une nouvelle crise financière, vers la fin du quinzième siècle, l'usage du papier-monnaie fut aboli. (Klaproth, *Sur l'origine du papier-monnaie* ; *Journal asiatique*, I, 257.)

« Il faut remarquer qu'anciennement, lorsque les rois de la Chine manquaient d'argent, ils donnaient aux mandarins et aux soldats, pour une partie de leur paye, *des billets signés et scellés du sceau du roi*. Ces billets étaient aussi faits de pâte, de la grandeur d'une demi-feuille de papier, et on écrivait dessus leur prix et leur valeur. Ainsi, quand quelqu'un devait recevoir cent écus, on lui en donnait cinquante en argent, et les cinquante autres en ces sortes de billets, qu'on nommait *chao*... Mais parce que le peuple faisait difficulté de recevoir ces billets au lieu d'argent, le roi ordonna que l'on accorderait une charge à celui qui ramasserait et rapporterait au trésor royal cent de ces billets,



Papier-monnaie de la dynastie des Ming (1368-1399).
D'après le baron de Chaudoir.

qu'on en donnerait une plus grande à ceux qui en rapporteraient mille, et ainsi en proportion d'un plus grand nombre... Cet expédient ne put pas, toutefois, apaiser le peuple, qui ne pouvait se résoudre à donner ses marchandises et ses provisions pour un morceau de papier ; ce qui causait beaucoup de disputes et de querelles, et obligea enfin la cour à les supprimer, pour éviter ces inconvénients et plusieurs autres qui en provenaient tous les jours ; en sorte que, depuis quelques siècles, ces papiers ne sont plus en usage. Il ne faut pourtant pas douter que ces choses n'aient donné lieu à Marco-Polo d'assurer, en divers endroits de son histoire, qu'on se servait, en Chine, de monnaie de papier ou de carton. » (*Nouvelle relation de la Chine*, p. 168-171.)

Marco-Polo

D'ailleurs tous les reçoivent assez volontiers en paiement, parce qu'ils peuvent à leur tour s'en servir pour tout ce qu'ils veulent, or, ^{p.336} argent, perles, pierres précieuses où toutes autres marchandises. Et sachez que la pièce qui vaut dix besants n'en pèse pas un. Plusieurs fois l'an, viennent à la cour des marchands avec des perles, des pierres précieuses, de l'or ou de l'argent, ou bien des draps d'or et de soie, et ils font présent de tout cela au grand khan. Et lors le grand sire fait appeler douze sages hommes choisis exprès pour cela, et très habiles dans leur art, et il leur commande d'estimer ces marchandises et de les payer ce qu'elles valent. Ceux-ci les examinent, puis font payer aux marchands la valeur de ces objets en monnaie de carton ; mais les marchands l'acceptent volontiers, parce qu'ils en font usage pour toutes les acquisitions qu'ils ont à faire dans le royaume du grand khan. On apporte ainsi tous les ans pour plus de quatre cent mille besants de marchandises, qui toutes sont payées avec ce carton. Plusieurs fois l'année, le grand sire fait faire commandement, par la ville, que tous ceux qui ont pierres, perles, or ou argent, aient à les apporter à l'hôtel de la monnaie, et ils en apportent en abondance, et en échange reçoivent du carton ; et ainsi le grand sire a toutes les richesses de son empire. Quand ces cartes finissent par se rompre ou s'abîmer, on les reporte à l'hôtel de la monnaie, et on en reçoit en échange de nouvelles et de fraîches, seulement avec une perte de trois pour cent ¹. Si on veut acheter de l'or ou de l'argent pour en faire de la vaisselle ou une ceinture, ou pour l'employer à tout autre usage, on va porter de ces cartes à l'hôtel de la monnaie, et on reçoit en retour de l'or et de l'argent ². C'est de cette manière que le grand sire peut avoir de si grands trésors, trésors qui sont tels que tous les rois de la terre ensemble n'en ont pas de si grands que le grand sire seul. Maintenant que je vous ai dit comment le grand sire faisait sa monnaie, je vais vous parler des grands seigneurs qui résident dans cette cité de Cambalu.

¹ Ce droit inique, dont notre auteur parle avec trop d'indulgence, fut diminué d'un pour cent sous la dynastie des Ming.

² Il paraît que, dans cette création de papier-monnaie, le but de Cubilai n'était pas tant de pourvoir aux besoins du trésor que d'attirer dans les coffres de l'État toutes les matières d'or et d'argent, afin de s'en attribuer le monopole.

Marco-Polo

Des douze barons qui sont sur tout l'empire du grand khan

Or sachez que le grand khan a élu douze grandissimes barons, auxquels il a donné charge de faire tout ce qui aurait rapport à l'administration de ses trente-quatre provinces. Je vous dirai d'abord que ces douze barons demeurent dans la ville de Cambalu, en un palais moult grand et beau, où sont plusieurs salles et maisons ; et chaque province y a son intendant et ses écrivains qui demeurent en ce palais, ayant chacun une maison particulière. Cet intendant et ces écrivains font toutes les affaires de la province à laquelle ils sont préposés, sous la volonté et le commandement de ces douze barons. Ceux-ci élisent les seigneurs de toutes les provinces, et quand ils ont élu tel qui leur a paru bon et suffisant, ils le font savoir au grand sire, et celui-ci donne au nouvel élu une table d'or telle que le comporte sa seigneurie. Ce sont aussi ces barons qui pourvoient au mouvement des armées, les envoyant où ils le jugent à propos, et en telle quantité qu'ils le veulent, mais toutefois avec l'assentiment du grand sire ; p.337 et comme ils font dans ces deux cas, ainsi font-il dans tous les autres. Ils sont appelés *scieng*¹, c'est-à-dire la haute cour, parce qu'ils n'ont au-dessus d'eux que le grand sire. Leur palais est aussi appelé *scien* ; c'est bien la plus grande seigneurie de toute la cour du grand sire, car ils ont le pouvoir de faire du bien à qui ils veulent. Je ne vous dirai pas le nom des provinces, parce que je vous parlerai de toutes dans mon livre, mais je vous raconterai comment le grand sire envoie ses messagers, et comment ceux-ci ont toujours des chevaux tout prêts pour aller.

Comment de la cité de Cambalu partent plusieurs routes, qui vont par maintes provinces

Sachez donc que de cette ville de Cambalu partent plusieurs routes qui vont par maintes provinces, c'est-à-dire que l'une va à telle province, l'autre à telle autre, et à chaque bout de route est indiqué

¹ Quand Cubilai eut achevé la conquête de la Chine, il partagea ses vastes États en douze *sing* ou provinces ; chacune d'elles était gouvernée par un inspecteur en chef, que les Chinois appelaient *sing-siang*. (Dict. de Morisson) Ce mot paraît venir de *sing*, qui, en chinois, signifie connaître, examiner.

Marco-Polo

l'endroit où elle conduit, de sorte que nul ne l'ignore. Quand un messenger part de Cambalu par toutes ces routes dont je vous ai parlé, et qu'il fait vingt-cinq milles, il trouve une poste, appelée *janb* en leur langage, c'est-à-dire, chez nous, poste de chevaux ¹ ; et à chacune de ces postes est un palais moult grand et beau, où les messagers du grand sire sont hébergés. Ils y trouvent un lit moult riche avec de beaux draps de soie et toutes les choses dont ils peuvent avoir besoin ; et si un roi y venait, il ne dédaignerait pas cet hôtel ². A cette poste sont quatre cents chevaux, que le grand sire y fait nourrir, et qui y restent toujours, pour être prêts à servir à ses messagers quand il les envoie quelque part ³. Tous les vingt-deux ou trente milles, les messagers trouvent donc de ces relais ainsi organisés, et cela sur toutes les principales routes qui mènent aux provinces. Quand les messagers ont à aller par des lieux déserts où l'on ne trouve ni maisons ni auberges, le grand sire a fait mettre sur ces routes des palais avec tout ce qui est nécessaire, et des chevaux et des harnais, comme sur les autres routes ; mais les journées sont plus longues, car elles sont de trente-cinq ou même de plus de quarante milles. De cette manière vont les messagers du grand sire, et sont hébergés et ont des chevaux neufs à chaque journée ; ce qui est bien le plus noble et le plus riche service qu'ait jamais eu empereur ou roi ⁴. Car sachez que plus de deux cent mille chevaux sont occupés à ces relais, et il y a plus de dix mille de ces palais ainsi meublés, comme je vous l'ai raconté ⁵ ; ce qui est d'une si grande dépense qu'à peine peut-on l'écrire. J'avais encore

¹ Du persan *yâm* ou *iâm*, qui signifie cheval de poste ou maison de poste. Meninski remarque que ce mot appartient au dialecte de la Korasmie, contrée qui, à l'époque de la conquête de Gengis-Khan et de ses fils, était une des plus civilisées de l'Asie. En Chine, les postes aux chevaux sont appelées *tchan*, et placées, dit-on, à vingt-cinq ou trente milles les unes des autres.

² Pour comprendre l'étonnement de notre auteur à la vue de ces postes, il faut se rappeler que, de son temps, ces établissements étaient tout à fait inconnus en Europe.

³ Cette assertion est confirmée par les ambassadeurs du schah Rokh.

⁴ Ces postes, où l'on entretient un grand nombre de chevaux destinés aux courriers, existent encore aujourd'hui ; mais l'État se les réserve, à l'exclusion des simples citoyens. Timkowski dit cependant avoir vu, sur les lignes les plus fréquentées du désert de Gobi, des relais dont les voyageurs pouvaient faire usage. (Ritter, III, 347.)

⁵ En maintenant ce chiffre de dix mille, le nombre des chevaux devrait être de quatre millions au lieu de deux cent mille. Il est probable qu'il y a ici un zéro de trop, et qu'on doit lire un mille au lieu de dix mille.

Marco-Polo

oublié une chose, entre un relais et un autre, tous les trois milles, il y a un hameau composé d'une quarantaine de maisons, où demeurent des hommes à pied qui font les messages du grand sire, et voici comment : ils portent une grande ceinture toute pleine de petites sonnettes, afin qu'ils soient entendus au loin ; ils partent au grand galop et ne font que trois milles ; les autres qui sont au bout de ces trois milles, et qui les ont entendus venir de loin, se tiennent tout prêts, et, dès que leur camarade arrive, prennent ce qu'il apporte avec une petite carte qu'on leur donne, et se mettent à courir pendant trois milles, au bout desquels ils en rencontrent un autre. De cette manière, le grand sire a par ces hommes à pied des nouvelles de dix journées de distance, en un jour et une nuit. Car ces hommes, en ^{p.338} un jour et une nuit, font dix journées de chemin ; en deux jours et deux nuits, vingt journées ; et ainsi, en dix jours et dix nuits, on pourrait avoir des nouvelles de cent journées. Souvent ces hommes, en un jour, apportent au grand sire des fruits cueillis à dix journées de l'endroit où il est. Le grand sire n'exige de ces hommes nul impôt, mais, au contraire, leur fait donner de ses biens et de ses chevaux. Pour ses relais, voici comment ils les fournit ; il demande :

— Un tel, qui est près de telle cité, combien peut-il fournir de chevaux pour les messagers ?

Si on lui répond : Cent, il ordonne à cet individu de fournir cent chevaux pour ses relais, et de même fait-il par toutes les villes et châteaux, de sorte que ses relais ne lui coûtent rien ; il n'y a que ceux des routes désertes qu'il fournit de ses propres chevaux. Quand il est nécessaire que des messagers à cheval aillent promptement porter au grand sire des nouvelles de pays révoltés, ou d'autres choses pressées, il leur arrive de faire deux cents milles en un jour, ou même deux cent cinquante, et voici comment. D'abord, quand ils veulent marcher aussi rapidement, on leur donne la table de gerfaut, pour marquer qu'ils ont besoin d'aller vite. S'ils sont deux, ils partent du lieu où ils sont, sur deux bons chevaux, forts et bons coureurs ; ils se sanglent le ventre et se lient la tête, puis partent au galop, aussi vite qu'ils peuvent ; ils font

Marco-Polo

ainsi vingt-cinq milles, et, arrivés au relais, trouvent deux chevaux tout prêts, frais et dispos. Ils montent dessus sans s'arrêter, les lancent au plus grand galop qu'ils peuvent, et font encore vingt-cinq milles, puis rechantent de chevaux : de sorte qu'ils peuvent faire ainsi deux cent cinquante milles, voire même trois cents, si le message est très pressé. Nous avons, je crois, assez parlé de ces messagers ; maintenant, nous vous dirons la bonté qu'a le grand sire pour ses sujets deux fois l'an.

Comment le grand sire vient au secours de ses gens qui ont perdu leurs récoltes ou leurs bêtes

Sachez que le grand sire envoie ses messagers par toutes ses terres et provinces, pour savoir si ses sujets n'ont éprouvé aucun dommage dans leurs récoltes, par le mauvais temps, la grêle ou tout autre désastre. Si on lui dit qu'ils ont perdu leurs récoltes, non seulement il n'exige pas d'eux le tribut qu'ils lui doivent, mais il leur fait donner de son propre blé, pour qu'ils puissent semer et manger. Il fait cela l'été pour le blé ; l'hiver, il en fait autant pour les bestiaux, car s'il se trouve que quelqu'un ait perdu ses bêtes par quelque mortalité, il lui en fait donner des siennes et l'exempte de tout impôt pour l'année. Vous voyez que le grand sire aide et protège ses sujets. Passons maintenant à une autre matière.

Comment le grand khan fait planter des arbres par les chemins

Le grand sire a fait planter des arbres, éloignés de deux pas les uns des autres, tout le long des routes que fréquentent les messagers, les marchands et les voyageurs. Ces arbres sont aujourd'hui si grands, qu'on peut les voir de loin, et le grand khan a fait faire ces plantations afin qu'on ne pût quitter la route et s'égarer ; et elles sont d'un grand secours, surtout sur les routes désertes, pour les marchands et les étrangers ; on les trouve d'ailleurs dans toutes les provinces de l'empire.

Du vin que boivent les gens du khan

La plus grande partie des habitants de la province du Cathay boivent du vin tel que je vais vous le dire : c'est une boisson faite avec du riz et maintes autres bonnes épices, qu'ils travaillent si bien qu'ils en font un

Marco-Polo

vin meilleur que nul autre. Il est moult clair et beau, et il enivre très vite, parce qu'il est fort chaud ¹.

D'une sorte de pierres qui brûlent comme du bois

p.339 Par toute la province de Cathay, il y a une sorte de pierres noires qu'on tire des veines des montagnes et qui brûlent comme du bois ; elles restent allumées mieux que du charbon, car si vous les allumez le soir et que vous les fassiez bien prendre, toute la nuit elles resteront allumées, et vous trouverez encore du feu le matin. Dans toute la province de Cathay, on brûle de ces pierres ; ils ont du bois en assez grande abondance, mais ils brûlent de ces pierres parce qu'elles coûtent moins et que c'est une économie ². Nous allons maintenant vous dire comment fait le grand sire pour empêcher le blé d'être trop cher.

Comment le grand sire fait amasser et distribuer du blé pour secourir ses gens

Le grand sire, quand il voit que le blé est en grande abondance et à bon marché, en fait amasser une grandissime quantité et le fait mettre dans de grands magasins, et le fait si bien soigner qu'il se conserve trois ou quatre ans. Il fait ainsi provision de toutes sortes de blés : froment, orge, mil, riz, panis et autres, en grande abondance. Et quand le blé vient à manquer et que la cherté est grande, il fait sortir ses blés, et si la mesure de froment vaut un besant, il la donne un quart meilleur marché ; et il distribue de ce blé tant que chacun en a besoin. De cette manière, le grand khan empêche qu'il y ait jamais une trop grande cherté sur les grains, et il fait cela par tout son empire.

¹ « A défaut de vin de raisin, les Chinois fabriquent des liqueurs spiritueuses avec leurs céréales. La plus répandue est celle que l'on obtient de la fermentation du riz. C'est une bière dont le goût est quelquefois assez agréable. La meilleure qualité est celle qui vient de Chao-hing, dans la province de Tché-kiang. » (Huc, *Empire chinois*, [p. 1081])

² « Les mines de charbon de pierre, dit du Halde, sont en si grande quantité dans les provinces, qu'il n'y a apparemment aucun royaume au monde où il y en ait tant et de si abondantes. Il s'en trouve sans nombre dans les montagnes des provinces de Chen-si, de Chan-si et de Pe-che-li ; aussi s'en sert-on pour tous les fourneaux des ouvriers, dans les cuisines de toutes les maisons, et dans les hypocaustes des chambres qu'on allume tout l'hiver. Sans un pareil secours, ces peuples auraient peine à vivre, dans des pays si froids, où le bois de chauffage est rare et, par conséquent, très cher. » [Du Halde, t. I, p. 30]

Marco-Polo

Comment le grand khan fait charité à ses sujets pauvres

Puisque je vous ai parlé de la bienfaisance du grand khan pour tous ses sujets en général, je vous parlerai de sa charité pour ceux de sa ville de Cambalu en particulier. Il fait faire un recensement de tous les ménages de la ville de Cambalu qui sont pauvres et n'ont de quoi manger ; tel est de six personnes, tel de huit, tel de dix, plus ou moins. Le grand sire leur fait donner du froment et d'autres blés tant comme ils en ont besoin, en grande quantité ; et tous ceux qui veulent aller demander du pain du seigneur à la cour, on ne leur en refuse jamais. Or chaque jour il va plus de trente mille personnes en chercher, et cette distribution a lieu toute l'année, ce qui est une grande bonté du seigneur d'avoir ainsi pitié de ses sujets pauvres : aussi l'adorent-ils comme un Dieu. Maintenant nous quitterons la cité de Cambalu et entrerons dans le Cathay, pour vous parler des riches et grandes choses qui y sont.

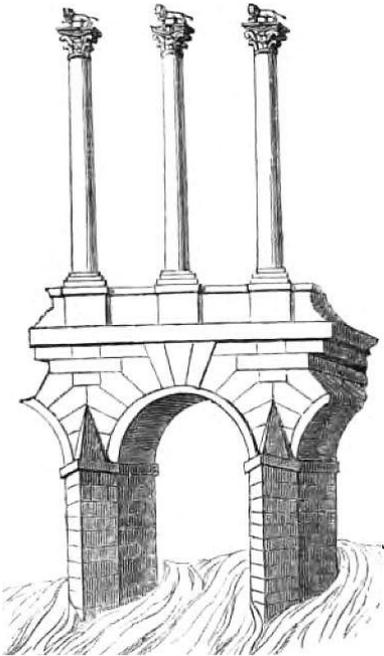
De la grande province du Cathay et du fleuve Pulisanchi

Or sachez que messire Marc fut envoyé comme messenger par le grand khan vers le ponent ; il fut bien quatre mois dans ce voyage, et nous



Le Pont de Pulisanghin.
Miniature du Livre des Merveilles.

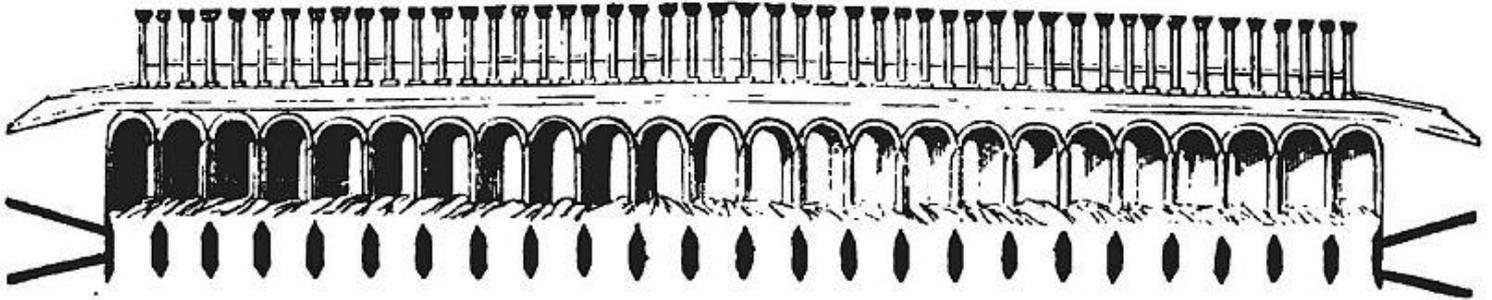
Marco-Polo



Fragment du Pont de Pulisanghin ¹.

D'après Ramusio ².

allons vous raconter tout ce qu'il vit, en allant et en revenant. Quand ^{p.341} on part de la ville et qu'on a fait dix milles, on trouve un grand fleuve appelé Pulisanghin ³, qui va se jeter dans la mer Océane, et que remontent beaucoup de marchands pour leur commerce. Sur ce fleuve est un moult beau pont de pierre qui, dans tout le monde, n'a pas son pareil : il est bien long de trois cents pas et large de huit, tellement que dix cavaliers y peuvent passer de front. Il a vingt-quatre arches et vingt-quatre moulins dans l'eau, et est tout de marbre bis moult bien ouvré et bien établi. De chaque côté du pont est un mur de tables de marbre et de colonnes ainsi disposées : en tête du pont est une colonne de marbre, sous laquelle est un lion de marbre, et au-dessus un autre lion moult beau et grand et bien fait ; à un pas de cette colonne en est une autre toute semblable, aussi avec deux lions, et l'intervalle d'une colonne à l'autre est fermé par des tables de marbre bis, afin que l'on ne puisse tomber dans l'eau ; et ainsi d'un bout à l'autre du pont, ce qui est superbe à voir.



Plan du pont de Pulisanghin, long de 309 pas.

D'après Ramusio.

¹ En persan, le mot *puli-sangi* signifie pont de pierre. Ce pont fut terminé en 1189.

² Page 32 de la première édition du texte de Ramusio (2e vol. des *Navigations et Voyages*, 3 vol. in-fol., 1550, 1554, 1559, 1566). De toutes les planches préparées par l'auteur pour orner son ouvrage, ces deux vues paraissent avoir échappé seules à l'incendie qui détruisit l'imprimerie des Juntas (*Giunta*).

³ Ce fleuve paraît être le *Ho-en-ho* de la carte des jésuites, qui, grossi d'une rivière venue du nord-ouest, forme le *Pe-ho-nor* ou rivière Blanche.

Marco-Polo

De la grande cité de Gigui

En quittant ce pont, après avoir fait trente milles vers le ponent, en rencontrant sur sa route maintes belles auberges et vignes et champs, on arrive à une cité appelée Giogni ¹, grande et belle. Elle renferme beaucoup d'abbayes d'idolâtres, et ses habitants vivent de commerce et d'industrie. On y fait des draps de soie et d'or, et on y travaille le sandal ; il y a maintes auberges où l'on reçoit les voyageurs. A un mille de cette ville, on voit deux routes, dont l'une vers l'occident, l'autre vers le midi : celle du côté du ponent est celle du Cathay ; l'autre, celle de la grande province du Mangi ². On chevauche vers l'occident, par la province de Cathay, environ dix journées, et l'on trouve nombre de belles cités et de beaux châteaux, et de beaux champs et de belles vignes ; les habitants sont très industriels et hospitaliers. Au reste, on n'y voit rien digne de remarque ; nous laisserons donc cette province, et vous parlerons d'un royaume appelé Taianfu.

Du royaume de Taifu

A dix journées de Guingui, on trouve un royaume nommé Taianfu, qui est le principal de toute la province. Cette cité de Taianfu est moult grande et belle ³ ; il s'y fait beaucoup de commerce et d'industrie, p.342 car on y fabrique une grande quantité des harnais que le grand khan emploie pour ses armées. On y trouve maintes belles vignes qui donnent du vin en grande abondance. Dans toute la province du Cathay, on ne fait du vin que dans cette ville, et elle en fournit à toute la province. Il y a aussi une grandissime quantité de soie, car il y a des mûriers et des vers à soie en abondance. En partant de Taianfu et en chevauchant sept journées vers l'occident, à travers une belle contrée

¹ Cette ville paraît être Tso-cheu, ville de seconde classe.

² Cette route, traversant Tso-cheu et se dirigeant vers le Mangi ou Chine méridionale, fut suivie, en 1795, par l'ambassade hollandaise allant de Canton à Pékin.

³ Ta-in-fu, ou Tainfu, la moderne *Tai-yen-fou*, capitale de la province du Shan-si, qui, dans l'antiquité, fut longtemps le siège d'un gouvernement indépendant. — Rappelons que la syllabe finale des noms de villes chinois sert à indiquer leur grandeur ou leur rang, et leur dépendance administrative ou judiciaire : ainsi, *fu* ou *fou* désigne une ville de première classe, de qui relèvent un certain nombre de villes de la classe inférieure ; *cheu* ou *tcheu* désigne une ville de deuxième classe, qui ressort de la juridiction de son *fu*, et *hien*, une ville de troisième classe, subordonnée à son *cheu*.

Marco-Polo

où sont maintes villes très industrieuses et très commerçantes, on trouve une cité appelée Pianfu, très grande et de beaucoup de commerce ¹ ; on y travaille la soie en grande quantité. Mais nous ne vous en parlerons pas davantage, et nous passerons à une grandissime cité appelée Cacianfu, après vous avoir parlé, toutefois, d'un noble château nommé Caicui ².

Du château de Cacianfu

A deux journées de Pianfu, vers l'occident, on rencontre un beau château appelé Cacianfu, où jadis régna un roi nommé le roi Dor ³. En ce château est un moult beau palais, où est une grandissime salle qui renferme les portraits moult bien peints de tous les rois qui ont régné autrefois dans ces provinces, et c'est une très belle chose à voir. Ce sont les princes de ce royaume qui ont fait faire tout cela. Or je veux vous raconter une querelle qui eut lieu entre ce roi Dor et le prêtre Jean, selon ce qu'on m'a dit.

Comment le prêtre Jean fit prendre le roi Dor

Le roi Dor était donc en guerre avec le prêtre Jean, et il était dans un lieu si fort que son ennemi ne pouvait l'atteindre, dont il était très irrité. Or sept valets du prêtre Jean lui proposèrent de lui apporter tout vif le roi Dor ; le prêtre Jean accepta volontiers, leur disant qu'il leur en saurait très bon gré. Lors donc qu'ils eurent congé de leur maître, ils partirent avec une compagnie d'écuyers et allèrent trouver le roi Dor, lui disant qu'ils viennent pour le servir. Celui-ci leur dit qu'ils sont les bienvenus, et qu'il leur fera honneur et bon accueil. Les huit ⁴ valets du prêtre Jean se mirent donc ainsi au service du roi Dor ; et quand ils y furent demeurés environ deux ans, ils étaient moult aimés du roi pour leur bon service, et le roi avait autant de confiance en eux que s'ils

¹ Pin-yang-fou, au sud sud-ouest de Tai-yen-fou De sa situation par rapport au Hoang-ho ou fleuve Jaune, on peut conclure qu'elle fut visitée par les ambassadeurs du schah Rokh, quand ils traversèrent *un fameux pont de bateaux*.

² Vraisemblablement le Kiaï-tcheou de la carte des jésuites.

³ D'Or ou Doro. Marsden suppose que ce roi était un des descendants de la dynastie des Kin (Tartares *Niuche*) ; le mot *kin*, en chinois, signifie or.

⁴ Marco-Polo oublie qu'il a dit *sept* ; plus loin, il dit *treize*.

Marco-Polo

eussent été ses fils. Or entendez ce que firent ces méchants valets, et comment on ne peut se garder des traîtres et félons. Le roi Dor s'alla un jour divertir avec peu de personnes, parmi lesquelles étaient ces treize mauvais valets. Quand on eut passé un fleuve qui est à un mille du palais, ceux-ci, voyant que le roi n'avait pas assez de monde avec lui pour leur résister, comprirent qu'il était temps d'accomplir leur dessein : ils mirent donc l'épée à la main et dirent au roi qu'il fallait aller avec eux, ou qu'il était mort. Le roi, tout surpris, leur dit :

— Et comment, beaux fils, que dites-vous donc ? où voulez-vous que j'aille ?

— Vous viendrez, répondent-ils, à notre seigneur le prêtre Jean.

A ces paroles, le roi est si irrité que peu s'en faut qu'il ne meure de douleur ; mais il leur dit :

— Aie merci, beaux fils, ne vous ai-je point assez honorés en mon logis ? et vous voulez me livrer à mes ^{p.343} ennemis ! Certes, si vous le faites, ce sera grand mal et grande déloyauté.

Eux répondent qu'il faut que cela soit, et le mènent au prêtre Jean. A sa vue, celui-ci eut grande joie, et lui dit qu'il soit le mal venu ; l'autre ne répond, ne sachant que dire. Mais le prêtre Jean commande qu'on l'entraîne dehors et qu'on lui fasse garder les bêtes, afin de lui montrer qu'il le méprisait et le regardait comme un homme de rien. Quand le roi Dor eut gardé les bêtes deux ans, le prêtre Jean le fit venir devant lui et lui fit donner de riches vêtements et rendre de grands honneurs ; puis il lui dit :

— Eh bien, sire roi, tu peux voir que tu n'étais pas homme à pouvoir guerroyer avec moi.

— Certes, beau sire, répond le roi, je le connais assez, et je vois que je n'étais pas capable de lutter avec vous.

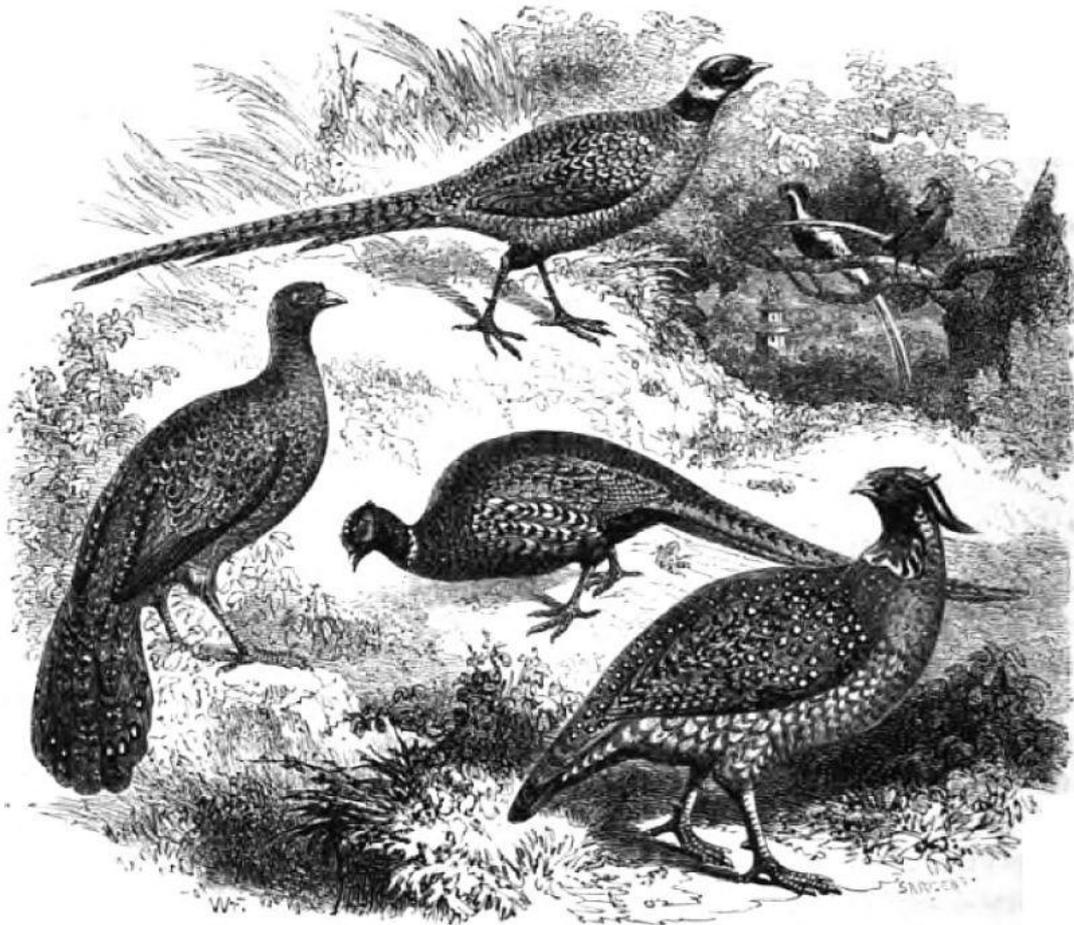
— Je ne veux plus t'humilier désormais, dit le prêtre Jean, mais je te ferai servir et honorer comme roi.

Marco-Polo

Il lui fit donc donner des chevaux et des harnais, et le renvoya avec une moult belle escorte. Ainsi le roi Dor retourna dans son royaume, et dorénavant fut l'ami et le serviteur du prêtre Jean.

Du grandissime fleuve de Caracoron (Caramoran)

A vingt milles environ vers l'occident de ce château, on trouve un fleuve appelé Caramoran ¹, qui est si grand qu'on ne peut le passer sur un pont : il est moult large et profond, et va jusqu'à la mer Océane. Sur ses bords sont maintes cités et châteaux où l'on fait grand commerce. La contrée qui avoisine le fleuve produit du gingembre et de



Faisans chinois.

¹ Ce mot *Kara-moran*, qui signifie fleuve noir, est le nom tartare du vaste cours d'eau qui traverse toute la Chine avec la dénomination de Hoang-ho ou fleuve Jaune, à cause de la couleur de ses eaux, mêlées d'une argile jaunâtre. Il se peut, en même temps, que, dans la partie supérieure de son cours, son lit, tapissé de plantes aquatiques, lui ait fait donner l'épithète de noir.

Marco-Polo

la soie en grande abondance. Il y a une si grande multitude d'oiseaux que c'est merveilleux à voir ; car on a trois faisans pour un gros de Venise ou une monnaie du pays qui vaut un peu plus. Après avoir passé ce fleuve, à deux journées vers l'occident, on trouve une noble cité nommée Cacionfu ¹. Les habitants sont tous idolâtres, comme tous ceux de la province de Cathay. C'est une ville de grand commerce et de grande industrie. On y trouve de la soie en abondance ; aussi on fabrique des draps d'or et de soie, et de maintes façons. Au reste, il n'y a rien digne de remarque, et nous passerons à une noble cité, capitale d'un royaume appelé Quengianfu.

De la grande cité de Quenginfu

En partant de la ville de Cacionfu, on chevauche huit journées vers l'occident, et l'on trouve sur sa route maints châteaux et maintes cités de grand commerce et industrie, et maints beaux jardins et beaux champs : toute la terre est couverte de mûriers, dont les feuilles servent à nourrir les vers à soie. Les habitants sont tous idolâtres. Le pays est assez riche en gibier et en oiseaux de toute espèce. Au bout de ces huit journées, on arrive à la grande et noble cité de Quengianfu ², capitale du royaume de Quegianfu, jadis riche et puissant, et où régnèrent maints bons et vaillants princes. A présent le sire et roi est le fils du grand khan, appelé Mangalai ³ ; car son père lui a donné ce royaume. La ville est de grand commerce et industrie ; la soie y est abondante, et on y fabrique des draps de soie et d'or de toutes sortes. On y fait aussi beaucoup de harnais pour les armées. La population a en grande abondance et à bon marché tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme. La ville est à l'occident ; ses habitants sont idolâtres. Hors de la cité est le palais du roi Mangalai, qui est tel que je vais vous le dire. Il est dans une grande plaine où sont

¹ Cette ville n'a pu, jusqu'à présent, être reconnue sur les cartes modernes.

² Capitale de la province du Shen-si, nommée aussi Si-gnan-fou ou Si-gan-fou, par suite de l'usage suivi en Chine de changer les noms des villes, lors de l'avènement d'une nouvelle dynastie.

³ Le troisième des fils de Cubilai, qui fut gouverneur du Shen-si, du Szu-Tchouan et du Thibet.

Marco-Polo

bon nombre de fleuves, de lacs, de marais et de fontaines. En ^{p.344} avant est un mur moult gros et haut, ayant bien cinq milles de circonférence, tout crénelé et bien fait. Au milieu de ce mur est le palais, si grand et si beau qu'on ne peut rien désirer de mieux. Il renferme maintes belles salles et chambres, toutes peintes et décorées d'or battu. Ce Mangalai administre bien son royaume, avec justice et équité, et est fort aimé de ses gens. Les armées sont autour du palais et y trouvent beaucoup de venaison. En parlant de ce royaume, nous arriverons à une province dans les montagnes, nommée Cuncun.

Des pays qui sont entre le Cathay et le Mangi

A trois journées du palais de Mangalai, vers l'occident, à travers de moult belles plaines où sont beaucoup de villes très riches en soie, on trouve de grandes montagnes et de grandes vallées, qui appartiennent à la province de Cuncun ¹. Parmi les montagnes et les vallées sont des cités et des châteaux dont les habitants sont idolâtres et vivent du travail de la terre, du bois qu'ils coupent, et de gibier. Car sachez qu'il y a maintes forêts remplies de bêtes sauvages : lions, ours, loups-cerviers, daims, chevreuils, cerfs et autres bêtes ; les gens de ce pays en prennent beaucoup et en font grand profit. De cette manière, on chevauche vingt journées par monts, vallées et forêts, rencontrant villes et châteaux, et bons gîtes où l'on reçoit les voyageurs.

De la province d'Achalac-Mangi

^{p.345} Puis l'on arrive à une province nommée Achalac-Mangi, où l'on ne voit que des plaines. Elle a assez de villes et de châteaux : elle est située à l'occident ; ses habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie. Cette province produit une si grande quantité de gingembre qu'elle en fournit à toute la province du Cathay, et ses habitants en ont grand profit et grand bien. Ils ont du froment et du riz, et d'autres grains en grande quantité et à bon marché, et leur terre est

¹ La province de Szu-tchouan, contrée montagneuse située au sud-ouest de Si-gnan-fou.

Marco-Polo

très fertile en toutes sortes de productions. La capitale est nommée Acmelec-Mangi ¹, ce qui veut dire la frontière du Mangi. Cette plaine dure deux journées, et ensuite l'on trouve de grandes montagnes, des vallées et des forêts. De là, pendant vingt journées vers l'occident, on rencontre aussi bon nombre de villes et châteaux ; les habitants sont idolâtres ; ils vivent des fruits de la terre, de gibier et de bestiaux. On y trouve aussi des lions, des ours, des loups-cerviers, des daims, des chevreuils, des cerfs, et une grande quantité de ces animaux qui fournissent le musc.

De la grande province de Sindafu

Quand on a ainsi marché vingt journées vers l'occident, on trouve une plaine et une province encore sur les confins du Mangi, appelée Sindafu. Sa capitale se nomme aussi Sindafu ² ; jadis elle fut moult noble et grande, et elle eut de puissants rois. Elle a bien vingt milles de tour ; mais aujourd'hui elle est divisée comme je vais vous le dire. Quand le roi de cette province mourut, il laissa trois fils : il partagea donc sa ville en trois portions, qu'il fit entourer chacune d'un mur particulier ; mais toutes trois sont dans une enceinte générale. Les trois fils de ce roi furent donc rois, et ils avaient chacun de grandes terres, car leur père était moult riche et puissant. Mais le grand khan prit ce royaume et l'enleva à ces trois rois, et le garda pour lui. Au milieu de cette ville coule un grand fleuve d'eau douce, où l'on prend assez de poissons. Il est bien large d'un demi-mille et très profond ; il est si long qu'il va jusqu'à la mer Océane, éloignée de quatre-vingts ou cent journées ; on l'appelle Quiansui ³. Sur ce fleuve sont une multitude de cités et de châteaux. Il y a de si grands vaisseaux et en si grand nombre qu'on ne saurait le croire sans le voir ; et de même, on ne peut s'imaginer l'énorme quantité de marchandises qui sont apportées en ce

¹ On n'a pu, jusqu'à présent, reconnaître la position de cette ville, qui serait une indication précieuse pour arriver à fixer les limites nord-ouest du Mangi ou Chine méridionale.

² La moderne Ching-tu-fou, située dans la partie occidentale de la province de Szu-tchouan, dont elle est la capitale.

³ Le Kiang ou grand fleuve.

Marco-Polo

lieu. On ne dirait pas que c'est un fleuve, mais une mer, tant il est large. Dans la ville, on a jeté sur ce fleuve un grand pont, tout en pierres, large d'au moins huit pas et long d'un demi-mille, comme le fleuve. De loin en loin, de chaque côté du pont, sont des colonnes de marbre qui soutiennent la toiture ; car ce pont a une belle toiture de bois, toute peinte richement ; on établit, de chaque côté, des maisonnettes où se tiennent des marchands ; ces cabanes sont en bois, et se montent le matin et s'enlèvent le soir. Sur le pont est aussi le bureau du grand sire ou de ceux qui perçoivent la rente du seigneur, c'est-à-dire le droit des marchandises qui se vendent sur le pont, droit qui est bien de mille besants d'or. Les habitants sont tous idolâtres. En partant de cette cité, on chevauche pendant cinq journées par plaines et par vallées, rencontrant bon nombre de hameaux et de châteaux dont les habitants vivent du travail de la terre. On y trouve des bêtes sauvages en assez grand nombre, lions et ours et autres bêtes. Ces hommes vivent aussi d'industrie, car ils travaillent le sandal et font de beaux draps. Ils font partie du Sindu. Puis, quand on a ainsi chevauché cinq journées, on arrive à une province moult désolée, appelée le Tebet, dont nous allons vous parler ¹.

De la province du Tebet

p.346 Cette province est moult désolée, car Mongut-Khan l'a détruite par la guerre ². Il y a maintes villes et châteaux et hameaux, mais tous sont ruinés et désolés. On y trouve des cannes merveilleusement grosses et grandes ; car elles sont bien grosses de trois paumes et longues de quinze pas. Elles ont bien trois paumes d'un nœud à l'autre. Les marchands et les voyageurs qui parcourent ces contrées la nuit prennent de ces cannes et en font un grand feu, parce que, quand elles brûlent, elles font un tel bruit et de tels craquements, que les lions, les

¹ Les limites du Thibet, situé au nord des monts Himalaya, ont souvent varié. C'est dans la partie orientale de cette contrée, à cinq journées de Ching-tu-fou, que Marco-Polo se trouve à ce point de son itinéraire.

² « En 1254, dit de Guignes, en parlant de Mangou-Khan, il nomma le général Holithaï pour aller soumettre le Thibet. Tout ce pays fut ravagé, ses villes et ses châteaux rasés. »

Marco-Polo

ours et les autres bêtes fauves, épouvantés, se sauvent au loin, et ne s'approcheraient du feu pour rien au monde : les voyageurs font donc ce feu pour préserver leurs animaux des bêtes fauves, qui sont très communes dans ce pays. Or voici comment se produit ce grand bruit : on prend de ces cannes toutes vertes, et on en met plusieurs dans un feu de bois ; au bout d'un certain temps qu'elles sont dans le feu, elles se tortillent et se fendent par la moitié, avec un tel bruit que, la nuit, on l'entend bien à dix milles de loin ¹. Et quand on n'est pas accoutumé à ce bruit, on en demeure tout ébahi, tant c'est horrible à entendre : les chevaux qui ne l'ont jamais entendu en sont tellement effrayés qu'ils rompent cordes et licols et prennent la fuite, ce qui arrive souvent ; mais quand on sait qu'ils ne sont pas aguerris à ce bruit, on leur bande les yeux et on leur lie les quatre pieds, de sorte que, lorsqu'ils entendent ce grand bruit, ils ne peuvent s'enfuir. C'est de cette manière que les hommes échappent, eux et leurs bêtes, aux lions, ours et autres mauvaises bêtes, qui sont très nombreuses en ce pays. On met bien vingt journées à traverser cette contrée, et l'on n'y trouve ni auberges ni viandes, de sorte qu'il faut porter avec soi des provisions pour soi et ses bêtes ; les seuls animaux qu'on y rencontre sont des bêtes sauvages très dangereuses et qu'il faut éviter. Il y a cependant des châteaux et des hameaux. Les gens sont idolâtres et méchants, car ils ne voient pas de mal à voler et à faire souffrir ; aussi ce sont les plus méchants et les plus grands voleurs du monde ². Ils vivent de chasse, de venaison, de bestiaux et des fruits de la terre. On trouve en cette contrée beaucoup de ces animaux qui fournissent le musc, et, en leur langage, ils les appellent *gudderi* ³ : ils ont de bons chiens, qui en prennent en grande quantité ; aussi, chez eux, le musc est-il commun.

¹ L'explosion des bambous enflammés est bien connue de ceux qui ont assisté à l'incendie d'un village ou d'un bazar, dans les pays où ces matériaux sont employés pour les constructions. La détonation, irrégulière mais incessante, d'armes à feu de toutes sortes ou de pièces d'artifice, dans une nuit de réjouissances publiques, peut seule en donner une idée.

² Cette habitude du vol peut avoir existé chez les habitants du Si-fan, province qui est sur les limites de la Chine ; quant au peuple du Thibet proprement dit, les voyageurs le dépeignent comme honnête et franc.

³ Il n'est pas impossible que *gudderi* ou *gadderi* soit une corruption du mot persan *kastûri*, qui sert à désigner communément le musc, en Orient. (Voy., sur le chevrotain porte-musc, p. 139.)

Marco-Polo

Ils ne se servent point de la monnaie et des cartes du grand khan, mais ils font de la monnaie avec du sel ¹. Ils se vêtissent très pauvrement, car leurs vêtements ne sont que de peaux de bêtes, ou de chanvre, ou de bougrain. Ils ont un langage particulier, et s'appellent Tebet. Or, ce Tebet est une très grande province, dont je vous dirai quelques mots.

De la province même du Tebet

Le Tebet est une grandissime province qui a un langage particulier ; ses habitants sont idolâtres et grands voleurs. Le pays confine avec le Mangi et maintes autres provinces ; il est si grand qu'il renferme huit royaumes et une grandissime quantité de cités et de châteaux. Il y a, en plusieurs lieux, des fleuves, ^{p.347} des lacs et des montagnes où l'on trouve en abondance des paillettes d'or ². On y récolte aussi beaucoup de cannelle. C'est encore à cette province qu'on prend du corail ; mais il est très cher, car ils le mettent au cou de leurs femmes et de leurs idoles, comme un grand luxe ³. On y fabrique du camelot et d'autres draps d'or et de soie, et on y trouve maintes épices inconnues en notre pays. Ils ont les plus sages enchanteurs et les meilleurs astrologues, selon leurs usages, qui soient en toutes les provinces qui les environnent ; car, par leur art diabolique, ils font de terribles enchantements et de grandes merveilles, que je ne raconterai en ce livre, parce qu'on ne voudrait y croire ; au reste, ils sont méchants. Ils ont de grandissimes chiens mâtins, grands comme des ânes et très bons pour prendre les bêtes sauvages ⁴. Ils ont aussi plusieurs espèces

¹ Aujourd'hui même le Thibet n'a pas de monnaie qui lui soit propre ; il se sert de celle du Népaul, son voisin.

² Un des plus riches fleuves aurifères de la Chine est le Khin-cha-kiang, qui du Thibet entre dans la province de Yun-nan ; son nom même signifie « fleuve à sable d'or ».

³ La *Géographie chinoise* de Vei-tsang cite les coraux et les coquillages parmi les produits du Thibet. Au nombre des tributs apportés en 1661 du Thibet en Chine, on fait aussi mention de coraux. On ignore d'où les Thibétains ont pu tirer une si grande quantité de corail, qui est d'ailleurs, en effet, un ornement d'un usage général, comme en témoigne Tavernier.

⁴ Ces chiens, particulièrement ceux de Ladac, ont une force incroyable ; leur grandeur est double de ceux de l'Hindoustan, leur tête grosse, leur poil épais ; ils se battent avec les lions ; les Chinois les appellent *luingao*. » ([Klaproth, Magasin asiatique, II.](#)) — Turner dit, dans la relation d'une ambassade au Thibet : « Dès que j'eus passé la porte, je vis s'élaner, à mon grand étonnement, un chien qui, si son courage eût égalé sa taille, aurait pu lutter avec un lion. » [[Turner, Ambassade au Thibet, p. 322](#)]

Marco-Polo

de chiens de chasse, comme encore de bons faucons laniers, moult bons pour le vol et la chasse. Nous laisserons là cette province de Tebet, que nous avons sommairement décrite, et nous vous parlerons d'une autre province, appelée Gaindi. Le Tebet est au grand khan, et tous les autres royaumes et provinces dont nous parlons dans ce livre sont aussi au grand khan, excepté celles que nous avons décrites au commencement, qui sont au fils d'Argo.

De la province de Gaindu

Gaindu ¹ est une province, vers l'occident, qui n'a qu'un roi. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand sire. Il y a bon nombre de cités et de châteaux. Dans cette province se trouve un lac ² où sont maintes perles ³ ; mais le grand khan ne veut pas qu'on en pêche, car si



Pêche des perles.

Miniature du *Livre des Merveilles*.

¹ Yung-ning-fou, sur le bord occidental du Ya-long-kiang, ou bien Li-kiang-fou, sur le bord occidental du King-cha-kiang, au-dessus de sa jonction avec le fleuve Ya-long-kiang.

² « C'est à l'extrémité septentrionale de la province, dit du Halde, parlant de Yun-nan, qu'est bâtie cette ville de Yung-ning-tu-fou ; elle touche presque aux terres des lamas ; & son orient, elle a un beau lac. » ([T. I](#), p. 252.)

³ Martini dit, en énumérant les productions de cette partie de la Chine : « On tire encore de cette province des rubis, des saphirs, des agates... avec plusieurs pierres précieuses et des perles. » Plusieurs écrivains font mention de la pêche des perles dans une rivière de la Tartarie orientale.

Marco-Polo

on en pêchait à volonté, on en retirerait tant qu'elles deviendraient communes et n'auraient plus de valeur. Quand le grand sire en veut, il en fait pêcher pour lui seul, et nul autre ne peut en prendre, sous peine de mort. Il y a aussi, en ce pays, une montagne où l'on trouve une espèce de pierres appelées turquoises, moult belles et en grandissime quantité ; mais le grand sire n'en laisse prendre que par son commandement. Voici de quelle monnaie ils se servent : ils prennent de l'or en lingots, le pèsent par sacs, et lui donnent une valeur d'après son poids ; mais ils n'ont pas de monnaie frappée avec un coin. Pour petite monnaie, ils prennent du sel, le font cuire et le jettent dans un moule, de manière à en former une masse qui peut peser une demi-livre : quatre-vingts de ces morceaux de sel valent un sac d'or fin ; c'est là leur petite monnaie. Ils ont une grandissime quantité des bêtes qui donnent le musc ; les chasseurs les prennent et en retirent du musc en abondance. Ils ont aussi de bons poissons, et assez nombreux, qu'ils pêchent dans le lac où sont les perles. On trouve aussi, chez eux, assez de lions, d'ours, de loups-cerviers, de daims et de chevreuils, et une grande quantité d'oiseaux de toutes sortes. Ils n'ont ni vin ni vigne, mais ils font du vin avec du froment, du riz et d'autres épices, et c'est une très bonne boisson. En cette province viennent beaucoup de girofliers : ce sont de petits arbres qui ont une feuille comme celle du laurier, seulement un peu plus longue et plus étroite ; leur fleur est blanche et petite. Ils ont aussi du gingembre en ^{p.348} abondance, de la cannelle et d'autres épices, qui ne viennent pas en ce pays et qu'il est inutile de citer ¹. Nous laisserons cette ville, dont nous vous avons parlé assez longuement, et nous irons en avant. En partant de Gheindu, on chevauche dix journées, et l'on trouve beaucoup de châteaux et hameaux dont les habitants ont les mêmes coutumes que ceux dont je viens de vous parler, et vivent de bêtes et d'oiseaux, que leur pays produit en abondance ; puis l'on arrive à un grand fleuve, appelé Buis, où finit la province de Gheindu ¹. En ce fleuve on trouve beaucoup de paillettes d'or, et sur ses bords sont des cannelliers. Il va dans la mer

¹ Marsden suppose que ce passage a été transposé par les copistes.

¹ Le fleuve Kin-cha-kiang, ou le Lan-tsan-kiang, ou le Nû-kiang (Irraouady) ?

Marco-Polo

Océane, mais nous ne vous en dirons rien de plus, et passerons à une autre province appelée Caragian.

De la province de Carajan

Quand on a passé ce fleuve, on entre dans la province de Carajan ¹, qui est si grande qu'elle renferme sept royaumes : elle est vers le ponent. Ses habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; mais il a donné ce royaume à son fils Esentemur ², qui est un moult grand roi et riche et puissant. Il maintient bien sa terre en justice, car il est sage et prud'homme. On va vers l'occident, à partir de ce fleuve, cinq journées, et l'on rencontre cités et châteaux assez où naissent de moult bons chevaux ³. Les gens vivent de bestiaux et des fruits de la terre ; ils ont un langage particulier, très difficile à entendre. Au bout de ces cinq journées, on arrive à la ville capitale de ce royaume, qui est appelée Jaci ⁴, et est p.349 moult grande et noble. Il y a beaucoup de commerce et d'industrie ; les habitants sont de diverses religions : les uns adorent Mahomet, les autres sont idolâtres, et il y a quelques chrétiens nestoriens. Ils récoltent assez de riz et de froment ; mais ils ne mangent point de pain de froment, parce qu'il est malsain en ce pays ; ils mangent du riz, et, en le mêlant avec des épices, ils en font une boisson moult belle et claire, qui enivre aussi bien que le vin ⁵. Ils se servent pour monnaie de porcelaine blanche, espèce de coquille qu'on trouve dans la mer et qu'on met au cou des chiens ⁶ : les quatre-vingts porcelaines valent un sac d'argent de deux gros de Venise, et

¹ La province d'Yun-nan, ou sa partie nord-ouest, dont le Kin-cha-kiang forme presque entièrement la limite.

² Suivant de Guignes, dans ses *Tablettes chronologiques*, Timour-Khan ; un de ses successeurs, son neveu, est nommé Yeson-Timour dans le même ouvrage.

³ « Ce pays, dit Martini, produit de très bons chevaux, de basse taille pour la plupart, mais forts et hardis. »

⁴ Jaci ou Yachi, la moderne *Tsu-tong-fou*, suivant Klaproth. Marsden supposait qu'il s'agissait de Tali-fou, qui aurait été appelée, à son origine, *Ye-chu*, et, depuis, *Yao-cheu*.

⁵ C'est de la bière plutôt que du vin.

⁶ Les Italiens appelaient *porcellana* ou *porceletta*, au moyen âge, une coquille que les Bengalais nomment *kori*, et qui sert encore aujourd'hui de monnaie aux îles Maldives et dans différentes parties des Indes. Voy. la représentation de cette coquille dans le volume des *Voyageurs anciens*.

Marco-Polo

huit sacs d'argent fin valent un sac d'or fin ¹. Ils ont des puits salés d'où ils extraient le sel, et c'est le seul qu'on emploie dans la contrée ; le roi en tire un grand revenu. Nous vous parlerons maintenant du royaume de Caraian ; mais avant, je dois dire une chose que j'avais oubliée. Ils ont un lac, qui a bien cent milles de tour, où ils pêchent une grandissime quantité de poissons, les meilleurs du monde, moult grands et de toutes espèces. Ils mangent la chair crue des poules, des moutons, des bœufs et des buffles ; car les pauvres gens vont à la boucherie, prennent le foie cru au moment où on le tire du corps des bêtes, le coupent par morceaux, puis le mettent à la sauce à l'ail et le mangent aussitôt ; et ainsi font-ils de toutes les autres chairs. Les gens riches mangent aussi la chair crue ; ils la font hacher menu, puis la mangent, comme nous faisons de la viande cuite, avec une sauce à l'ail et de bonnes épices.

Encore de la province de Carajan

A dix journées vers l'occident de Chiaci, on trouve la province de Caraian ², dont la capitale s'appelle Caraian. Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; leur roi est Cogacin ³, fils du grand sire. On recueille, en cette province, des paillettes d'or dans un fleuve ; mais il y a un lac et des montagnes où l'on ramasse de l'or plus gros que des paillettes. Ils ont tant d'or qu'ils en donnent un sac pour six d'argent. On se sert aussi, dans cette province, de porcelaines pour monnaie ; mais on ne les recueille pas dans ce pays, elles viennent de l'Inde. Dans cette contrée naissent de grandes couleuvres et de grands serpents, si démesurément grands que c'est merveille, et que c'est quelque chose de hideux à voir et à regarder. Sachez donc que les plus gros sont longs de dix pas et ont dix paumes de circonférence ¹. Ils ont deux jambes en avant, près de la tête ; ces jambes n'ont pas de pieds,

¹ À Calcutta, il faut, dit-on, cinq mille koris pour équivaloir à une roupie.

² Karazan, qui peut être une corruption d'un nom chinois, par exemple, *Ka-la-shan*, paraît être une partie de la province d'Yun-nan. On n'est pas encore parvenu à en déterminer la position.

³ Ce nom ne se trouve pas dans la liste des enfants légitimes de Cubilai. Il est écrit, dans d'autres versions, Cogaam, Cogatuy, Cogragam (Cogra-Khan) et Cocagio.

¹ L'alligator, suivant Marsden et Bandelli ; le boa, selon Klaproth et Ritter.

Marco-Polo

mais seulement un ongle comme ceux des faucons ou des lions. Leur tête est très grande, et leurs yeux plus grands qu'un pain ; leur gueule



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* comprenait l'alligator ou le boa décrit par Marco-Polo.

est si large que d'un seul coup ils engloutiraient un homme ; leurs dents sont très grandes, et si fortes qu'il n'y a hommes ni bêtes qui ne les redoutent. Il y a aussi de ces serpents qui sont seulement de huit pas, de cinq et d'un. Voici comment on les prend. Ils demeurent sous terre le jour, à cause de la grande chaleur, et sortent la nuit pour pâturer, et mangent toutes les bêtes qu'ils peuvent atteindre. Ils vont boire aux fleuves, aux lacs et aux fontaines ; ils sont si grands, si pesants et si gros, que quand, la nuit, ils se traînent dans le sable pour manger et pour boire, ils tracent un grand creux, par où ils passent, comme si on avait roulé une barrique pleine de vin. Les chasseurs qui vont pour les prendre mettent un engin dans les routes qu'ont suivies ces animaux. Ils fichent en terre, dans cette route, un pal de bois moult gros et fort, où ils attachent une lame d'acier faite comme un rasoir ou un fer de lance ; puis ils le couvrent de sable, afin que le serpent ne le puisse voir, et ils en placent ainsi plusieurs. Quand le serpent vient dans ces routes où sont ces lames, il se frappe contre elles avec tant p.³⁵⁰ de violence, qu'elles lui entrent par le ventre et le fendent jusqu'à

Marco-Polo

la gueule, si bien qu'il meurt aussitôt, et le chasseur s'en empare. Quand ils l'ont pris, ils lui tirent le fiel du ventre et le vendent fort cher, car on l'emploie beaucoup comme remède. Si un homme est mordu d'un chien enragé, on lui en donne à boire gros comme un denier, et il est guéri aussitôt. Si une femme ne peut accoucher et est dans les douleurs, on lui donne un peu de ce fiel, et aussitôt elle accouche heureusement. Si l'on a quelque écorchure, on n'a qu'à mettre dessus de ce fiel, et elle est guérie en peu de jours. Aussi le fiel de ce grand serpent est très cher dans ces provinces. On vend aussi la chair un assez bon prix, parce qu'elle est très bonne à manger. Ce serpent va dans les lieux où les lions, les ours et les autres bêtes fauves font leurs petits, et il mange les grands et les petits, s'il peut les atteindre. En cette province naissent de grands chevaux qu'on va vendre dans l'Inde. Ils coupent deux ou trois nerfs de la queue de leurs chevaux, afin que, quand ils courent, ils ne puissent donner de coups de queue à celui qui les monte ; car ils regardent comme honteux de recevoir un coup de queue de cheval. Ces gens chevauchent comme les Français ; ils ont des armes doublées de cuir de buffle, des lances, des écus et des arbalètes ; ils empoisonnent toutes leurs flèches. Avant que le grand khan les eût conquis, s'il arrivait que quelqu'un de beau ou de noble mine s'arrêtât chez eux, ils le tuaient la nuit, par le poison ou de toute autre manière. Et ce n'était point pour lui enlever son argent, mais c'est parce qu'ils disaient que sa bonne mine, sa noblesse ou sa sagesse demeureraient dans leur maison : ils en tuèrent ainsi beaucoup avant que le grand khan les eût subjugués. Depuis cette époque, c'est-à-dire il y a environ trente-cinq ans, ils ne font plus de mal aux étrangers, de crainte du grand sire.

De la grande province de Zardandan

A cinq journées à l'occident de Caraiān, on trouve une province appelée Ardandan ¹, dont les habitants ^{p.351} sont idolâtres et soumis au

¹ « *Zardandan* est un mot persan qui signifie dents d'or et correspond au Chen-ci des annales chinoises, pays situé au sud de l'Yun-nan. » (Klaproth.)

Marco-Polo

grand khan. La capitale de cette province est appelée Nocian ¹. Les naturels ont toutes les dents d'or, c'est-à-dire que chaque dent est couverte d'or : ils font, en effet, un moule de la grandeur de leurs dents, et hommes et femmes couvrent leurs dents d'or, en dessous comme en dessus ². D'après leurs usages, tous les hommes sont chevaliers, et ils ne font rien autre chose qu'aller à l'armée, chasser et oiseler. Le reste est fait par les femmes ou par d'autres hommes qu'ils ont conquis et dont ils ont fait des esclaves. Ceux-ci font toutes les besognes comme les femmes : quand les dames ont accouché, ce sont eux qui lavent l'entant et l'enveloppent de langes ; puis le mari de la dame qui est accouchée entre dans le lit et prend l'enfant avec lui, et reste couché quarante jours sans se lever que pour des nécessités urgentes. Tous ses amis et parents viennent le voir et demeurent avec lui, et lui font grande joie et grande fête. Ils font cela parce que, disent-ils, la femme endure de grandes fatigues pendant qu'elle porte l'enfant dans son sein, et il n'est pas juste qu'elle se fatigue encore pendant ces quarante jours. Et la femme, dès qu'elle a enfanté, quitte le lit et fait toute la besogne de la maison, et sert son mari dans son lit ³. Ils mangent toute espèce de chairs cuites ou crues ; ils mangent du riz cuit avec la chair et avec tous leurs mets ; ils font aussi, avec le riz et des épices, du vin qui est fort bon. Pour monnaie, ils se servent d'or et de porcelaine ¹. Ils donnent un sac d'or pour cinq d'argent, parce qu'on ne trouve point d'argent à moins de cinq mois de distance. Aussi les marchands viennent avec beaucoup d'argent qu'ils échangent contre de l'or, et ils font un grand profit. Ces gens n'ont ni idoles ni églises, mais ils adorent l'homme le plus âgé de la maison, disant que c'est de lui

¹ Uncian (*Nociam, Vocian, Vecian*) se rapporte à la ville de Yung-chang, située dans la partie occidentale de l'Yun-nan.

² « Dans une des contrées du Catay, dit Bürck, les indigènes ont coutume de se couvrir les dents avec des lames d'or, qu'ils ôtent quand ils veulent manger. »

« D'autres, dit Martini, en parlant des habitudes du Yung-chang, se marquent diverses figures sur leur visage, le perçant avec une aiguille et appliquant du noir, comme plusieurs Indiens ont accoutumé de le faire. » (Voy. plus loin, p. 357.)

³ Cette coutume, qui existe chez les peuplades les plus sauvages de l'Amérique septentrionale, fut remarquée chez les Brésiliens, au temps de la découverte de l'Amérique. Apollonius rapporte que c'était aussi un usage des *Tibareni*, dans la Cappadoce.

¹ Le coquillage qui sert de monnaie, *Cypræa moneta*. Voy. *Voyageurs anciens*.

Marco-Polo

que nous sommes tous sortis ¹. Ils n'ont pas d'écriture, et ce n'est pas étonnant, car ils habitent dans des pays affreux, ou dans des forêts, ou dans des montagnes, où l'été on ne saurait aller, parce que l'air y est si mauvais et si corrompu qu'on ne pourrait y voyager sans mourir. Quand ils ont à faire quelque marché ensemble, ils prennent un morceau de bois carré ou rond, le fendent par la moitié et en gardent une moitié, donnant l'autre à celui avec qui ils font affaire. Mais auparavant ils font deux, trois ou plusieurs coches, comme ils veulent. Puis, quand ils doivent se payer, celui qui doit à l'autre lui donne de la monnaie d'après les coches faites à son bois ². En toutes ces provinces de Caraian, de Nocian et de Jacin, il n'y a point de médecin ; quand ils sont malades, ils font venir leurs mages : ce sont les enchanteurs des diables et les prêtres des idoles ³. Quand ces mages sont venus et que le malade leur a dit ce qu'il éprouvait, ils sonnent aussitôt de leurs instruments, sautent et dansent jusqu'à ce qu'un d'entre eux tombe par terre, la bouche écumante et comme mort. C'est le diable qui est entré dans son corps. Alors les autres mages commencent à lui demander quelle maladie a celui qui les consulte, et celui-ci répond :

— Tel esprit l'a frappé parce qu'il lui avait déplu.

Et les mages lui disent :

— Nous te prions de lui pardonner et de prendre, pour renouveler son sang, telles choses que tu voudras.

Quand les mages ont moult prié, l'esprit qui est dans le corps de celui qui est tombé répond, et si le malade doit mourir, voici ce qu'il dit :

— Ce malade a tellement déplu à l'esprit et est si méchant que l'esprit ne veut lui pardonner pour quoi que ce soit.

¹ L'ancêtre, le patriarche. Le respect religieux pour les ascendants, si caractérisé en Chine, n'empêchait pas que l'on eût une religion ; mais Marco-Polo parle surtout de la secte qui avait en mépris les images et les idoles.

² C'est encore, dans la plupart de nos provinces, la manière dont les boulangers font leurs comptes avec leurs pratiques.

³ Les sorciers n'étaient autres que les chamanes ou prêtres de Fo. La religion bouddhique, si pure dans sa morale et si simple dans son origine, a été altérée successivement, dans les contrées peu civilisées de la Tartarie et dans certaines provinces de Chine, par le charlatanisme grossier de ses ministres, autant que par l'ignorance et la crédulité des peuples.

Marco-Polo

Cette réponse veut dire que le malade est perdu. Si au contraire il doit guérir, l'esprit répond :

— Si le malade veut guérir, qu'il prenne deux moutons ou trois, et qu'il en fasse dix breuvages et qu'il les boive.

Et il recommande que les moutons aient la tête noire ou tel autre signe particulier, et il ajoute ^{p.352} qu'on en fasse le sacrifice à telle idole et à tel esprit, devant tant de mages et tant de femmes de celles qui servent les idoles et les esprits, et que tous rendent de grandes actions de grâces à tel esprit ou à telle idole. Aussitôt les parents du malade font ce que les mages leur commandent : ils prennent les moutons pareils à ceux qu'on leur indique et en font un breuvage comme on leur ordonne, puis ils tuent les moutons et répandent le sang aux lieux qu'on leur désigne en l'honneur de tel ou tel esprit ; ensuite ils font cuire les moutons en la maison du malade, et en donnent à manger à tant de mages et de femmes qu'il leur a été commandé. Puis, quand ils sont tous arrivés et que tout est prêt, ils commencent à jouer des instruments, à danser, et à chanter les louanges de leurs esprits. Ils répandent du jus de la chair et un peu de ce breuvage, ils prennent de l'encens et du bois d'aloès et vont encensant çà et là, et ils allument beaucoup de lumières. Ensuite ils s'arrêtent un moment, et l'un d'eux tombe par terre ; alors ils lui demandent s'il est pardonné au malade et s'il doit guérir. Celui-là répond qu'il ne lui est pas encore pardonné ; qu'il fasse telle et telle chose, et qu'il obtiendra son pardon. On fait aussitôt ce qui est commandé, et l'esprit répond :

— Puisque le sacrifice et toutes les choses sont faites, le malade est pardonné et il guérira prochainement.

Quand ils ont eu cette réponse, qu'ils ont répandu du jus de viande et du breuvage, qu'ils ont encensé et illuminé, ils disent que l'esprit leur est favorable ; alors les mages et leurs dames mangent les moutons et boivent le breuvage avec grande fête, puis chacun retourne chez soi, et, quand tout est terminé, le malade guérit aussitôt. Maintenant que je vous ai raconté les usages de ces gens, et comment les mages savent conjurer les esprits, nous passerons à une autre province.

Marco-Polo

Comment le grand khan conquiert le royaume de Minin et de Bengala

Or sachez que nous avons oublié une moult belle bataille qui se fit au royaume de Vocian ¹, et qui est bien digne d'être racontée dans ce livre ; aussi nous vous dirons comme elle arriva et de quelle manière. Vers l'année 1272 de l'incarnation du Christ, le grand khan envoya une grande armée au royaume de Vocian et de Caraian, afin de le préserver de tout dommage, car il n'y avait encore envoyé aucun de ses fils, comme il le fit depuis, y ayant placé pour roi Sentemur ², fils d'un de ses fils qui était mort. Or il advint que le roi de Mien ¹ et de Bangala, qui moult était puissant roi en terres, en richesses et en soldats, et n'était encore soumis au grand khan comme il le fut bientôt, car le grand sire ne tarda pas à conquérir ces deux royaumes, ayant su que l'armée du grand khan était à Vocian, résolu de marcher contre cette armée et de la détruire, afin d'ôter l'envie au grand khan d'y envoyer jamais d'autre armée. Il fit donc de grands préparatifs, comme vous allez le voir. Il rassembla deux mille éléphants moult grands, et sur chacun fit faire un château de bois moult fort et bien fait, où se tenaient au moins douze combattants, et sur d'autres seize et même davantage ; il leva aussi soixante mille cavaliers et encore des fantassins, ce qui était bien un appareil digne d'un puissant roi comme il l'était. Et, que vous dirai-je ? dès que tout fut ainsi préparé, ce roi se mit aussitôt en marche, avec tous ses gens, pour aller tomber sur l'armée du grand khan, qui était à Vocian. Ils marchèrent ainsi sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être rapporté, jusqu'à ce qu'ils fussent venus à trois journées des Tartares, et là ils campèrent pour prendre un peu de repos.

De la bataille qui fut entre l'armée du grand khan et le roi de Mien

p.353 Quand le chef de l'année tartare sut que ce roi marchait contre lui avec de si grandes forces, il fut tout troublé, parce qu'il n'avait avec lui que douze mille cavaliers ; mais il n'eut point peur, car c'était un

¹ Vochang, royaume d'Unchang ou Yun-Chang.

² Cen-Temur, Yeson-Timour. Timour-Khan ([voy. la note 4 de la p. 348](#)).

¹ Mien correspond au moderne empire de Birman ou d'Ava. Ils Birmans l'appellent *Myam-ma*, et les Chinois *Mien-tien*.

Marco-Polo

vaillant homme et un bon capitaine, et il avait nom Nescradin ¹. Il rassemble et encourage ses gens, et prend toutes ses dispositions pour défendre le pays et ses hommes. Et pourquoi vous en dire plus long ? Sachez donc que les douze mille cavaliers tartares s'en vinrent en la plaine de Vocian ², et là attendirent leurs ennemis pour leur livrer bataille, ce qui était sage et prudent, parce que derrière eux ils avaient un grand bois tout couvert d'arbres. Laissons donc là les Tartares attendre leurs ennemis, et voyons ce que ceux-ci faisaient. Quand le roi de Mien eut laissé un peu reposer ses troupes, il se remit en marche et arriva à la plaine de Vocian, où se tenaient les Tartares. Quand il fut arrivé à un mille de ses ennemis, il apprêta ses éléphants et prépara tout pour le combat. Il disposa ses cavaliers et ses fantassins en un ordre sage et convenable ; puis, quand tout fut prêt, il marcha contre ses ennemis. Les Tartares, en les voyant venir, ne furent nullement effrayés, mais se montrèrent preux et hardis, car sans hésiter ils partirent tous ensemble, dans un ordre parfait, à l'encontre des assaillants ; mais quand ils furent près d'eux, sur le point de commencer le combat, leurs chevaux furent si épouvantés à la vue des éléphants, qu'il fut impossible de les faire marcher en avant ; au contraire ils reculaient toujours, tandis que le roi et ses gens, avec les éléphants, avançaient de plus en plus.

De la bataille même

A cette vue, les Tartares furent très irrités et ne savaient que faire, car ils sentaient bien que, s'ils ne pouvaient faire avancer leurs chevaux, ils étaient perdus. Mais ils prirent un très sage parti : ce fut de descendre de cheval et de mettre tous ces animaux dans le bois, où ils les attachèrent à des arbres ; puis ils saisirent leurs arcs, ajustèrent leurs flèches, et marchèrent à la rencontre des éléphants. Or ils tirèrent si bien leurs flèches que les éléphants furent blessés

¹ Neschardyn, Noscardyn, Nastardyn et Nassir-Eddin sont des corruptions du nom mahométan Nasr-Eddin.

² On suppose que cette plaine est celle que le fleuve d'Ava, l'Irrawady ou Irabatty, traverse dans son cours supérieur.

Marco-Polo

moult durement. Les gens du roi marchaient cependant contre les Tartares, afin de leur donner un rude assaut ; mais ceux-ci, qui étaient meilleurs gens d'armes que leurs ennemis, se défendaient hardiment. Enfin, que vous dirai-je ? les éléphants blessés se tournèrent en fuite vers les gens du roi avec tant de furie qu'il fallut bien leur ouvrir passage. Ils ne s'arrêtèrent pas devant le bois, mais s'y précipitèrent, renversant les châteaux qu'ils avaient sur le dos, et ils allaient de çà et de là, emportés par leur frayeur. Cependant les Tartares, voyant les éléphants en fuite, remontent à cheval et courent sus contre l'armée royale. Ils commencent à coups de flèches une bataille rude et cruelle, car les gens du roi se défendaient hardiment ; puis, quand ils n'eurent plus de flèches, ils prirent leurs épées et leurs piques, et livrèrent à leurs ennemis un combat corps à corps. Alors se donnèrent de grandissimes coups, et l'on put voir tomber les épées et piques, occire chevaliers et chevaux, trancher mains et bras, corps et têtes ; car il y eut grand nombre de jetés par terre et de frappés à mort. Les cris et les plaintes étaient tels qu'on n'aurait pu entendre le fracas du tonnerre. De toutes parts le choc et la mêlée étaient terribles ; mais les Tartares étaient les plus forts, et ce fut pour le roi et ses gens un jour de malheur, tant il y en eut d'occis dans cette bataille. Quand le combat eut duré jusqu'à plus de midi, le roi et ses gens étaient si malmenés, et il y en avait tant de morts, qu'ils virent bien que s'ils restaient davantage c'en était fait d'eux tous, lis prirent donc la fuite aussi vite qu'ils purent ; mais les Tartares les poursuivirent, les chassant, les abattant et les tuant tellement que c'était une pitié. Puis, quand ils les eurent ainsi poursuivis un peu, p.354 ils revinrent vers le bois pour prendre les éléphants. Ils abattaient les grands arbres pour empêcher ceux-ci de s'enfuir ; mais ils n'auraient pu les prendre, si les hommes mêmes du roi ne les eussent aidés, car l'éléphant est plus intelligent qu'aucun autre animal. Ils prirent ainsi plus de deux cents éléphants, et c'est à partir de ce jour que le grand khan a commencé à en avoir un grand nombre.

Marco-Polo



Chasse aux éléphants et aux licornes.
Miniature du *Livre des Merveilles*.

Comment on descend une grande descente

Quand on part de cette province dont je viens de vous parler, on commence à faire une grande descente ; car sachez qu'on descend pendant deux journées et demie sans rien trouver digne de remarque, excepté cependant une grande place où se fait un grand marché ; car tous les hommes de ces contrées viennent en ce lieu à des jours fixes, c'est-à-dire trois fois la semaine ¹. Il font des échanges d'or et d'argent, et donnent un sac d'or pour cinq d'argent ; et là viennent des marchands de pays fort éloignés qui échangent de l'argent pour de l'or de cette contrée, et ils font un grand gain et un grand profit. Nul ne peut aller aux maisons de ces gens qui vendent de l'or, tant les lieux où ils demeurent sont impraticables, et nul ne sait où ils restent, car jamais personne n'a pu les visiter ¹. Après avoir descendu ces deux journées et demie, on trouve une province au midi qui est sur les confins de l'Inde ² : on p.355 l'appelle Amien. On marche quinze journées

¹ Par suite des règlements rigoureux qui interdisaient aux étrangers l'entrée de la Chine, il devint nécessaire, pour les besoins du commerce, d'établir sur les frontières des foires où les trafiquants se rendaient, aux époques fixées, avec leurs marchandises.

¹ Il s'agit ici de plaines situées au pied des monts de l'Yun-nan.

² Le sens de ce passage est qu'en descendant des hauteurs du Karaian ou de l'Yun-nan, on n'entre pas immédiatement dans la contrée de Mien ou d'Ava proprement dite, mais qu'après cinq journées de voyage, on atteint la province d'Amien ou de Michai, que l'on suppose être le *Meckley* de nos cartes, et qu'ensuite, traversant des forêts

Marco-Polo

par des lieux déserts et par de grand bois où il y a beaucoup d'éléphants et de licornes et d'autres bêtes sauvages ; il n'y a ni hommes ni habitations : aussi nous laisserons ce lieu et vous raconterons une histoire.

De la cité de Mien

Au bout de ces quinze journées, on arrive à une cité appelée Mien, moult grande et noble, et capitale du royaume ¹. Les habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. Ils appartiennent au grand khan, et en cette cité est une merveille que je veux vous décrire. Jadis régna dans ce pays un roi riche et puissant, et quand il vint à mourir, il commanda que sur sa tombe on fît deux tours, une d'or et une d'argent ¹. Or voici comment on les fit : la tour était toute de belles pierres, et on la recouvrit tout entière d'or de l'épaisseur d'un doigt, de sorte qu'elle paraissait être entièrement en or. Elle était bien haute de dix pas et grosse en proportion. Au haut elle était ronde, et tout autour on avait mis de petites clochettes dorées qui sonnaient au souffle du vent. L'autre tour, d'argent, était faite, comme celle d'or, de la même hauteur et de la même grosseur. Ces deux tours devaient servir de tombeau du roi, et c'était la plus belle et la plus riche chose que l'on pût voir. Or voici comment le grand khan conquit cette province : il avait à sa cour une grande quantité de jongleurs et de baladins ; un jour il leur dit qu'il voulait les envoyer conquérir la province de Mien, et qu'il leur donnerait un chef et une escorte ; ceux-ci acceptèrent volontiers et partirent avec le chef et le renfort que le grand khan leur donna. Et, que vous dirai-je ? sachez que ces jongleurs conquièrent cette province de Mien. Et quand ils furent venus à cette noble cité et qu'ils virent ces deux tours si belles et si riches, ils en furent tout émerveillés et envoyèrent raconter au grand khan ce

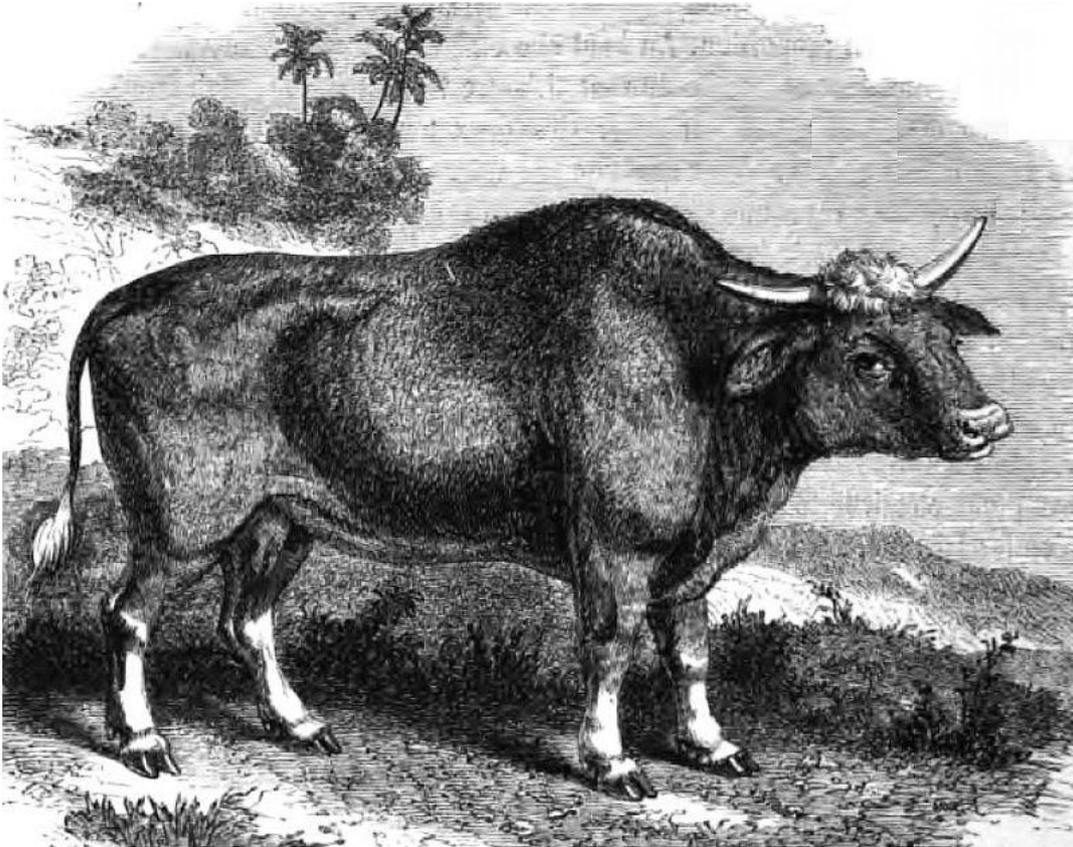
pendant quinze jours, on arrive à la capitale.

¹ La moderne capitale, nommée Oummérapoura ou Amrapoura, est une ville de construction récente. Celle de Mien doit avoir été, soit la vieille cité d'Ava, maintenant en ruines, soit quelque ville des premiers âges, le siège du gouvernement ayant été souvent changé.

¹ Voy. les temples bouddhistes de la relation de Fa-hian (*Voyageurs anciens*).

Marco-Polo

qu'il avaient trouvé et combien ces tours étaient admirables, et ils lui demandèrent s'il voulait qu'ils les défissent et lui envoyassent l'or et l'argent. Mais le grand khan, qui savait que c'était le tombeau du roi, dit qu'il ne voulait pas qu'on les défit et commanda au contraire qu'on les laissât telles que le roi les avait fait construire. Les Tartares, en effet, ont un grand respect pour tout ce qui appartient aux morts ¹. On trouve en ce pays des éléphants et des bœufs sauvages grands et beaux ², des cerfs, des daims, des chevreuils et toutes sortes de bêtes en abondance. Nous parlerons maintenant d'une province appelée Bangala.



Le Gayal femelle (*Bos gavæus*) ¹.

¹ C'est à cette piété des Tartares pour les tombeaux que l'on doit les découvertes modernes de tant de précieux témoignages de leurs coutumes et de si riches dépôts de métaux précieux.

² Ce bœuf n'est plus l'yak, qui habite les régions froides, mais le gayal ou *Bos gavæus*, qui existe à l'état sauvage dans les provinces situées à l'est du Bengale.

¹ Le gayal est décrit dans le huitième volume des *Asiatic Researches*.

Marco-Polo

De la cité de Bangala

Bangala ¹ est une province vers le midi, qui, en 1290, alors que moi Marc étais à la cour du grand khan, ne lui était pas encore soumise ; mais il y avait dans le pays des armées pour la conquérir. Cette province a un roi et un langage à elle. Les naturels sont de très méchants idolâtres. Leurs pays est sur les confins de l'Inde. On y trouve maints eunuques, et c'est de là que les tirent tous les barons et les seigneurs des environs ; il y a aussi des bœufs aussi hauts que des éléphants, mais qui ne sont pas si gros. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz. Le pays produit assez de coton ; on y fait un grand commerce, car il y vient du galanga, du gingembre, du sucre et maintes autres épices précieuses. p.356 Les idolâtres viennent en ce lieu acheter des eunuques et des esclaves, qu'il vont ensuite vendre dans les divers pays. Cette province n'a rien autre chose de remarquable ; nous la laisserons donc et vous parlerons d'une autre province vers le levant, appelée Cangigu.

De la province de Caigu

Cangigu ² est une province vers le levant ; elle a un roi particulier ; ses habitants sont idolâtres et ont un langage à eux. Ils se sont soumis au grand khan et chaque année lui payent un tribut. Ce roi a bien trois cents femmes ; car lorsqu'il y a une belle femme dans le pays, il la prend pour lui. On trouve en cette province assez d'or, comme aussi des épices précieuses en grande abondance ; mais elle est très loin de la mer, ce qui fait qu'il n'y a pas grand commerce : cependant on y tient un grand marché. On y rencontre beaucoup d'éléphants, du gibier et toutes sortes de bêtes. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz ; ils n'ont pas de vin de vigne, mais ils en font de très bon avec du riz et des épices. Tous les gens de ce pays, hommes et femmes, se peignent le corps comme je vais vous le dire : ils se peignent avec des aiguilles des lions, des dragons, des oiseaux et d'autres images, et ils font ces peintures de telle

¹ Bangala, Bangâlah, nom réel du Bengale.

² Ou Caringou, pourrait être ou Cach'har, situé entre Silhet et Meckley, ou Kassay, entre Meckley et Ava.

Marco-Polo

manière que jamais elles ne s'effacent. Ils se peignent ainsi le visage, le cou, le ventre, les mains, les jambes et tout le corps, croyant s'embellir ; et celui qui a le plus de ces peintures est regardé comme ^{p.357} le plus grand et le plus beau. Nous laisserons maintenant cette province et vous parlerons d'une autre, nommée Amu, qui est vers le levant.



Asiatiques tatoués ¹.
D'après Siebold.

¹ Ces deux figures peuvent donner une idée de ces habitants du Kangigou décrits par Marco-Polo. Elles sont empruntées au grand ouvrage de Siebold sur le Japon, et voici comment elles y sont désignées : « Porteurs watasimori au passage de l'Ohoi-Gawa, cours d'eau qui se trouve sur la route de Mijako à Yedo. » (Siebold, *Voyage de Nagasaki à Yedo*, en 1826.)

Cette coutume du tatouage est commune dans le royaume d'Ava, et le pays que Marco-Polo appelle *Kangigu* devait en être peu éloigné. (Voy. p. 351.)

Dans les *Mémoires concernant les Chinois*, on lit, au sujet des habitants de Hao-tchoua, qui paraît être le pays de Laos : « Ils sont d'un naturel féroce ; ils se font, avec une aiguille, des marques par tout le corps ; ces marques sont des fleurs, que rien ne saurait effacer. » (t. XIV, p. 29.) Mais Laos est situé à l'est d'Ava, et Kangigu devait être situé au nord-ouest.

Marco-Polo

De la province d'Amu

Amu est une province vers le levant, qui appartient au grand khan ¹. Les naturels sont idolâtres, vivent de bestiaux et de fruits de la terre ; ils ont un langage particulier. Les dames portent aux jambes ^{p.358} et aux bras des bracelets d'or et d'argent de grandissime valeur, et les hommes en portant aussi, et de plus riches que les dames ; ils ont des chevaux en assez grand nombre et bons, qu'ils vendent en grande quantité aux idolâtres qui en font grand commerce. Ils ont aussi grande abondance de buffles, de bœufs et de vaches, parce que leur pays a d'excellents pâturages. Il y a abondance de tout ce qui est utile à la vie. Et sachez que d'Amu jusqu'à Gangigu qui est derrière il y a quinze journées, et de Cangigu à Bangala trente. En quittant Amu, on va à une autre province nommée Toloman, éloignée de huit journées vers le levant.

De la province de Toloman

Toloman est une province vers le levant ². Les naturels sont idolâtres, ont un langage particulier et relèvent du grand khan. Ce sont de beaux hommes ; ils ne sont pas blancs, mais bruns. Ils sont bons hommes d'armes. Ils ont un assez grand nombre de cités et une foule de châteaux sur de hautes et fortes montagnes. Quand ils meurent, ils font brûler les corps, et les os qui restent et qu'ils ne peuvent brûler, ils les prennent et les mettent dans un petit coffre, puis les portent sur de grandes et hautes montagnes où ils les suspendent dans de grandes cavernes, de manière que ni les hommes ni les bêtes ne les puissent toucher. On y trouve assez d'or : pour menue monnaie ils se servent de porcelaines, de la même manière que je vous l'ai dit, et de même les provinces de Bangalan, Emunginga et Amu emploient pour monnaie de l'or et des porcelaines. Il y a des marchands dans ce pays, mais ils sont moult riches et ont beaucoup de marchandises. Les habitants vivent de chair, de lait, de riz et d'épices moult bonnes. On ne trouve rien autre

¹ La situation d'Amu paraît se rapporter à celle du pays de Bamu, indiqué par Symes comme une province limitrophe des Birmans et de l'Yun-nan.

² Tholoman, Coloman ; peut-être le Birman proprement dit. Les Chinois prononcent *Po-lo-man* les noms Birman et Brahman.

Marco-Polo

chose en cette province digne de mémoire, et nous vous parlerons d'une autre vers le levant, nommée Cugui.

De la province de Cuigui [129]

Cuigui est une province vers le levant ¹ : quand on part de Toloman et qu'on suit pendant douze journées un fleuve bordé de nombreuses villes et châteaux, on arrive à la cité de Sinugul ², qui est moult grande et noble. Les naturels sont idolâtres et appartiennent au grand khan : ils vivent de commerce et d'industrie, car ils font avec des écorces d'arbres des draps moult beaux dont ils se vêtissent l'été. Ils sont hommes d'armes. Pour monnaie ils emploient les cartes du grand khan, car désormais nous sommes sur les terres où a cours cette monnaie. Il y a tant de lions ³ qu'on ne peut dormir hors de sa maison sans danger d'être dévoré. Et même quand on va sur ce fleuve et que la nuit on s'arrête quelque part, il faut avoir soin de dormir loin de la terre ; car sans cela les lions viennent jusqu'à la barque, se saisissent d'un homme et le dévorent ⁴. Mais les habitants, qui savent cela, ont bien soin de s'en garder. Ces lions sont très grands et très dangereux ; mais ce qui est merveilleux, c'est qu'en cette contrée il y a des chiens qui ont la hardiesse d'assaillir les lions ; mais il faut qu'ils soient deux, car un homme et deux chiens viennent à bout d'un grand lion, et voici comment : quand un homme chevauche par le chemin avec son arc et ses flèches et accompagné de deux chiens, si par hasard il rencontre un grand ^{p.359} lion, les chiens, qui sont moult hardis et forts, courent sus au lion sans hésiter. Le lion se retourne vers les chiens ; mais dès qu'il se remet en marche, ceux-ci l'assaillent par derrière et lui mordent les cuisses et le corps : le lion se retourne moult fièrement, mais il ne peut les atteindre parce que les chiens savent bien l'éviter. Et, que

¹ Ici Marco-Polo s'éloigne de ce que les géographes appellent « l'Inde au delà du Gange », contrée qu'il vient de décrire, et retourne à la Chine. Mais il est très difficile de reconnaître si c'est dans la province de l'Yun-nan ou dans celle de Koei-cheu ou Guei-cheu que se trouve la ville de Guigui ou Chintingui.

² Gingui, Chonti-gui, Chinti-girey, même nom que celui de la province.

³ Des tigres. On ne trouve pas de lions en Chine.

⁴ Il est fait souvent mention de bateaux attaqués, pendant la nuit, par des tigres, au milieu des îles que les alluvions du Gange ont formées vers son embouchure, et il arrive quelquefois que tout un équipage est dévoré à bord pendant son sommeil.

Marco-Polo

vous dirai-je ? le lion, ennuyé de ces morsures, se met à courir pour trouver un arbre afin de s'y appuyer et de faire face à ses ennemis ; mais dès qu'il tourne le dos, les chiens le mordent par derrière, et il va bondissant de çà et de là. L'homme alors met la main à son arc et lui envoie une flèche ou deux, ou tant enfin qu'il l'ait tué. Ils en tuent beaucoup de cette manière, car les lions ne peuvent se défendre contre un cavalier aidé de deux bons chiens. On a en ce pays de la soie assez et des marchandises de toutes sortes en grande abondance qui s'exportent par ce fleuve en maints pays. Et sachez qu'on peut encore faire douze journées le long de ce fleuve, et l'on rencontre une grande quantité de villes et de châteaux. Les naturels sont tous idolâtres et appartiennent au grand khan : pour monnaie ils se servent des cartes du seigneur. Ils vivent de commerce et d'industrie. Et au bout de ces douze journées, on trouve la ville de Sindinfu dont nous venons de vous parler ¹. De Sindinfu, on chevauche bien soixante-dix journées par des provinces et des terres que nous vous avons décrites, puis l'on arrive à Gingui dont nous avons aussi parlé : de Gingui on marche quatre journées dans un pays rempli de villes et de châteaux, dont les habitants, très industriels, sont idolâtres et se servent de la monnaie du grand khan leur seigneur. Après ces quatre journées, on trouve au midi la cité de Cacianfu, qui est de la province du Cathay et dont nous vous dirons quelques mots.

De la cité de Cacianfu

Cacianfu ² est une grande et noble cité du Cathay, vers le midi. Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Ils appartiennent au grand khan et se servent de ses cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie ; car ils ont assez de soie, et ils font des draps de soie et d'or en grande quantité, et travaillent beaucoup le sandal. Cette cité a sous sa dépendance assez de villes et de châteaux. A trois journées

¹ Malgré ces derniers mots, les commentateurs sont embarrassés pour décider si Marco-Polo veut parler ici de la ville de Chintingui, mentionnée au commencement de ce chapitre, ou de celle de Sin-din-fou, capitale de la province de Se-tchouen : cette dernière supposition paraît la plus probable.

² Suivant les divers manuscrits, Ca-cau-sa ou Pa-zan-fou, que Marsden croit être Ho-kien-fou, ville de troisième rang, dans la province de Pé-ché-li. On suppose ici une interruption ou un changement de direction subit dans l'itinéraire.

Marco-Polo

plus loin, au midi, on arrive à une autre cité appelée Cinanglu.

De la cité de Cinaglu

Cinaglu ¹ est encore une moult grande cité, vers le midi, appartenant au grand khan et faisant partie de la province de Cathay. Pour monnaie les habitants se servent des cartes ; ils sont idolâtres et brûlent leurs morts. En cette ville se fait du sel en grandissime quantité, et voici comment : les habitants prennent une espèce de terre qui est très saumâtre, et en font une grande montagne : sur cette montagne ils jettent de l'eau assez pour qu'elle pénètre jusqu'au fond ; puis ils la recueillent, la mettent dans un grand pot et une grande chaudière de fer, la font bouillir, et obtiennent ainsi du sel moult beau et blanc et fin ². Ce sel se porte dans tous les pays alentour, ce qui leur produit beaucoup. Il n'y a rien autre chose de remarquable en cette cité ; nous vous parlerons d'une autre, vers le midi, appelée Ciangli.

De la cité de Ciangli

p.360 Ciangli ³ est une cité du Cathay, vers le midi, qui appartient au grand khan. Les habitants sont idolâtres et se servent de cartes pour monnaie. Cette ville est éloignée de Cinanglu de cinq journées ; et pendant ces cinq journées on trouve villes et châteaux assez, tous au grand khan : ce sont pays de grand commerce et qui rapportent beaucoup au seigneur ⁴. La cité de Ciangli est traversée par un grand et large fleuve qui sert à transporter, de çà et de là, une grandissime quantité de marchandises de soie et des épices et autres choses précieuses. A six journées au midi de Cinagli est une autre cité, appelée Condinfu ⁵.

¹ Tsau-tcheu, ville de second ordre, située vers l'est de Ho-kien, son chef-lieu.

² Il ressort de cette description que ce produit devait être du nitre ou du salpêtre.

³ Ciangli, ou Changli, paraît être la ville de Té-cheu, située à l'entrée de la province de Chan-toung, sur l'Ouei-no.

⁴ Un droit de transit frappe, en Chine, les marchandises qui passent d'une province dans une autre ; cet impôt, qui augmente de beaucoup le prix des objets de consommation, est la source d'un revenu considérable pour le trésor. (Staunton.)

⁵ L'histoire elle-même constate l'identité de Tudin-fou avec Tsi-nan-fou, capitale de la province de Chan-toung.

Marco-Polo

De la cité de Condinfu

En partant de Ciangli, on marche six journées vers le midi parmi des villes et des châteaux assez de grande valeur et de grande noblesse. Les habitants sont idolâtres et brûlent les corps morts. Ils sont au grand khan et ont monnaie de cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie, ils ont de toutes choses en grande abondance ; mais on ne trouve chez eux rien digne de remarque : nous les laisserons donc et vous parlerons de Condinfu. C'est une grandissime cité, qui jadis était un grand royaume ; mais le grand khan s'en est emparé, et néanmoins c'est la plus noble cité de toutes ces contrées. On y voit beaucoup de marchands qui y font le commerce ; ils ont tant de soie que c'est merveilleux. On trouve dans la ville maints beaux jardins délectables avec une grande quantité de bons fruits. Cette cité de Condinfu a sous sa seigneurie onze villes impériales, c'est-à-dire nobles et de grande valeur ; car elles sont très commerçantes en soie et rapportent un grand profit. Or sachez que, l'an 1272 ¹, le grand khan avait envoyé un sien baron, nommé Litam-Sangou, pour protéger cette province ; il lui avait donné quatre-vingt mille hommes à cheval, et quand celui-ci fut arrivé avec ses gens en cette province, il s'avisa d'une grande déloyauté envers son seigneur. Il alla trouver tous les sages des villes, et leur conseilla de se révolter contre le grand khan : l'avis leur plut, et ils le suivirent. A cette nouvelle, le grand khan envoya en cette province deux de ses barons, Aguil et Mongatai, avec cent mille hommes à cheval. Et, que vous dirai-je ? les deux barons combattirent Litam, qui s'était révolté et avait bien rassemblé cent mille cavaliers et une grandissime quantité de fantassins ; mais il perdit la bataille, et fut occis avec maints autres. Après sa défaite, le grand khan fit rechercher tous ceux qui avaient participé à cette trahison et les fit mettre à mort cruellement ; pour les autres, il leur pardonna et ne leur fit faire aucun mal, et, depuis ce temps, ils lui ont toujours été fidèles.

¹ Les annales de la Chine assignent à l'événement que rapporte notre auteur une date plus ancienne de dix ans.

Marco-Polo

De la noble cité de Singui

En partant de Condinfu, on va trois journées vers le midi en traversant bon nombre de cités et de châteaux, nobles et beaux et de grand commerce et industrie. Ce pays est riche en gibier, et il y a de tout en abondance. Au bout de ces trois journées, on parvient à la noble cité de Singuimatu ¹, grande _{p.361} et riche, très commerçante et très industrielle. Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; ils se servent de cartes pour monnaie. Ils ont un fleuve duquel ils tirent grand profit : en effet, ce grand fleuve vient du midi dans la ville de Singuimatu ; or les habitants l'ont partagé en deux branches, l'une, vers le levant, qui va au Mangi, et l'autre, vers l'occident, qui va au Cathay ². Cette ville a une si grande quantité de navires, qu'on ne pourrait le croire sans le voir : ce ne sont pas de grands vaisseaux, mais tels que le fleuve peut les porter. Ils portent au Mangi et au Cathay une si grande quantité de marchandises, que c'est merveille, et ils reviennent avec une cargaison ; de sorte que c'est prodigieux le nombre de marchandises que l'on transporte par ce fleuve, en montant ou en descendant ³. Nous allons partir de Siguimatu et vous parler d'une autre contrée, vers le midi, qui est une grande province, nommée Ligui.

De la grande cité de Ligui

En quittant Singui, on marche huit journées vers le midi et l'on rencontre assez de villes et de châteaux nobles, grands, riches, commerçants et industriels. Les naturels sont idolâtres et font brûler

¹ D'après les circonstances ici relatées, Sin-gui-matu désigne la grande ville commerciale de Lin-tsin-cheu, située à l'extrémité septentrionale ou au commencement du grand canal Yun-no. « Le mot *matu* ou *mateou*, joint aux noms, signifie, dit du Halde, lieux de commerce établis sur les rivières, pour la commodité des négociants et la levée des droits de l'empereur. »

² On peut s'expliquer ces termes en supposant que le grand canal est un des bras du fleuve par lequel il est alimenté, ou plutôt en les rapprochant d'un fait curieux cité dans la relation de l'ambassade de lord Macartney : au point le plus élevé du canal, aux deux cinquièmes de sa longueur, le fleuve Luen, qui s'y précipite perpendiculairement, rejaillit contre un boulevard de pierre, et se sépare en deux courants opposés.

³ « Après l'exubérance de la population, dit M. Ellis, le fait qui frappe le plus, en Chine, est le nombre des bâtiments qui circulent sur les cours d'eau. »

Marco-Polo

leurs morts ; ils appartiennent au grand khan, leur monnaie est de carton. Au bout de ces huit journées, on arrive à une cité appelée Ligui ¹, comme la province, et qui est la capitale du royaume. C'est une moult noble et riche cité. Les habitants sont hommes d'armes, très commerçants et très industriels. Ils ont venaison de bêtes et d'oiseaux en abondance, comme aussi grande quantité de tout ce qui est bon à manger. La ville est située aussi sur le fleuve dont je vous ai parlé ; ses navires sont plus grands que ceux de Singuimatu, et servent de même à transporter des marchandises.

De la cité de Pingui

Quand on part de la cité de Lingui, on marche trois journées au midi par un pays où sont assez de villes et de châteaux : c'est une partie du Cathay. Les naturels sont idolâtres et font brûler leurs morts ; ils appartiennent au grand khan, ainsi que tous ceux dont je vous ai parlé. Leur monnaie est de carton. Ils ont la meilleure venaison de bêtes et d'oiseaux qui soit au monde ; ils ont en abondance de toute espèce de vivres. Au bout de ces trois journées, on trouve une cité nommée Pingui ², moult grande et noble, de grand commerce et de grande industrie. On y a de la soie en abondance. Cette cité est à l'entrée de la grande province du Mangi, et c'est là que les commerçants chargent leurs charrettes des marchandises qu'ils veulent porter au Mangi par plusieurs villes et châteaux. Cette cité est d'un grand revenu au grand khan. Au reste, il n'y a rien autre chose digne de remarque, et nous partirons de ce lieu et vous parlerons d'une autre cité appelée Cingui, qui est encore au midi.

De la cité de Cingui

p.362 Après avoir quitté la cité de Pingui, on va deux journées vers le midi à travers de belles contrées très fertiles, où l'on trouve toutes sortes de gibier, puis l'on arrive à la cité de Cingui, qui est moult grande et riche, de grand commerce et industrie. Les habitants sont idolâtres et

¹ Ligui paraît correspondre à Ling-cing, ville de la province de Scian-tong.

² Pingui, suivant Murray, est Pi-ceu, ville de second ordre, mais très commerçante, dans la province de Tchiang-su.

Marco-Polo

font brûler leurs morts. Leur monnaie est de carton et ils appartiennent au grand khan. Le pays a de belles plaines et de beaux champs, qui produisent en abondance du blé et toutes sortes de grains. D'ailleurs, nous n'avons rien de plus à en dire de remarquable, et nous irons plus loin. En marchant trois journées vers le midi, on rencontre de belles contrées avec de beaux châteaux, des hameaux et de belles fermes riches en terres et en champs ; ce pays est très giboyeux, et produit en abondance du froment et d'autres grains. Les naturels sont idolâtres et sont soumis au grand khan ; leur monnaie est de carton. Après ces trois journées, on arrive au grand fleuve de Caramoran ¹, qui vient de la terre du prêtre Jean. Ce fleuve est moult grand et large, car je vous ai dit qu'il avait un mille de largeur. Il est moult profond, si bien qu'il peut porter de grands vaisseaux. On y pêche assez de poissons et grands. Il y a bien sur ce fleuve quinze mille vaisseaux ², qui tous sont au grand khan, pour porter ses armées à l'île de la mer ; car la mer n'est pas à plus d'une journée de ce lieu. Chacun de ces vaisseaux porte vingt mariniers, quinze chevaux, leurs cavaliers et leurs provisions. Des deux côtés du fleuve, de çà et de là, sont deux villes, en face l'une de l'autre : l'une nommée Coigangui ³ et l'autre Caigui ⁴ ; l'une grande et l'autre petite. Quand on passe ce fleuve, on entre dans la province de Mangi ⁵. Je vais vous raconter comment le grand khan conquiert cette province.

Comment le grand khan conquiert la province de Mangi

Facfut ⁶ était seigneur et prince de la grande province de Mangi ; c'était un grand roi et puissant en richesses, en terres et en soldats,

¹ Nom tartare du grand fleuve appelé par les Chinois Hoang-ho, et par nous fleuve Jaune, qui prend sa source dans la contrée comprise entre les limites occidentales de la Chine et le grand désert.

² Exagération.

³ Hoai-gnan-fou, située près de la rive sud-est du Hoang-ho, vers son point de jonction avec le grand canal.

⁴ Ou Kuan-zu. Cette ville, qui ne figure pas sur les cartes, paraît être la place que de Guignes désigne sous le nom de Yang-kia-yn.

⁵ Le Mangi se composait d'un territoire désigné sous le nom d'empire des Song, au sud du Hoang-ho, et de la contrée située au nord de ce fleuve et conquise par les Mongols sur les Tartares Niuches.

⁶ Ce n'est pas un nom d'individu ; c'est celui que les Arabes particulièrement donnaient aux empereurs chinois, pour les distinguer des souverains tartares.

Marco-Polo

tellement qu'il y en avait peu au monde de plus puissants que lui ; et certes il n'y en avait aucun de plus riche, à l'exception du grand khan. Mais il n'était point vaillant à la guerre, et ne se plaisait qu'avec les femmes. En sa province, il n'y avait point de chevaux, et l'on n'était point accoutumé à combattre et à faire la guerre, parce que cette province de Mangi est naturellement bien fortifiée ; car toutes les cités sont entourées d'eau large et profonde, et il n'y en a aucune qui n'ait des fossés très profonds, larges au moins de la portée d'une arbalète, et l'on ne peut y entrer que par des ponts. Si les habitants eussent été gens d'armes, jamais le grand khan ne les eût soumis ; mais comme ils n'étaient pas vaillants, ils se laissèrent subjuguier. Or il advint que, vers l'an 1268 de l'incarnation du Christ, le grand khan qui régnait alors, et c'était Cublai, y envoya un sien baron qui avait nom Baian Cinqsan, c'est-à-dire Baian Cent-Yeux ; car les astrologues du roi de Mangi lui avaient dit qu'il ne pourrait perdre son royaume que par un homme à cent yeux. Baian s'en vint donc avec une grande armée de cavaliers et de fantassins, que le grand khan lui donna, au pays de Mangi, et il avait avec lui une grande quantité de navires qui transportaient des troupes quand besoin était. Lorsqu'il fut ^{p.363} arrivé à l'entrée du Mangi, c'est-à-dire à cette cité de Coigangui, il fit dire aux habitants d'avoir à se soumettre au grand khan. Ceux-ci répondirent qu'ils n'en feraient rien : alors Baian marcha plus avant, et vint à une autre cité qui ne voulut non plus se rendre. Il continua encore d'avancer, car il savait que le grand khan envoyait derrière lui une autre grande armée. Il passa ainsi devant cinq cités, sans qu'elles voulussent se rendre et sans qu'il pût les prendre ; mais il s'empara de la sixième, puis d'une autre, et encore d'une troisième, et enfin en prit douze les unes après les autres. Et, que vous dirai-je de plus ? sachez que lorsque Baian eut pris toutes ces villes, il alla tout droit à la capitale du royaume, appelée Quinsai, où étaient le roi et la reine. Le roi, à la vue de l'armée de Baian, fut épouvanté. Il partit de sa capitale avec une grande partie de ses gens, sur au moins mille navires, et s'en alla dans une île de la mer Océane. La reine restée dans la ville, la défendait le mieux qu'elle pouvait ; mais ayant appris que celui qui l'assiégeait avait nom Baian Cent-Yeux, elle

Marco-Polo

se souvint des paroles de cet astrologue qui avait dit qu'un homme à cent yeux devait leur enlever leur royaume, et elle se rendit à Baian. Alors toutes les autres cités et tout le royaume se soumirent sans faire de résistance ¹. Et ce fut certes là une grande conquête, car en tout le monde il n'y avait pas un royaume qui valût la moitié de celui-ci : le roi pouvait tellement dépenser que c'était prodigieux, et je vous raconterai de lui deux traits bien nobles. Chaque année, il faisait nourrir bien vingt mille petits enfants ; car c'est la coutume, en ces provinces, que les pauvres femmes jettent leurs enfants dès qu'ils sont nés, quand elles ne peuvent les nourrir ². Le roi les faisait tous prendre, puis faisait inscrire sous quel signe et sous quelle planète ils étaient nés, puis les donnait à nourrir en divers lieux, car il a des nourrices en quantité. Quand un riche homme n'avait pas de fils, il venait au roi et s'en faisait donner tant qu'il voulait et ceux qu'il aimait le mieux. Puis le roi, quand les garçons et les filles étaient en âge d'être mariés, les mariait ensemble et leur donnait de quoi vivre, et, de cette manière, chaque année il en élevait bien vingt mille tant mâles que femelles. Quand il allait par quelque chemin et qu'il voyait une petite maison au milieu de deux grandes, il demandait pourquoi cette petite maison n'était pas aussi grande que les autres, et si on lui disait que c'était parce qu'elle était à un pauvre homme qui ne pouvait la faire bâtir, il la faisait aussitôt faire aussi belle et aussi haute que les autres.

¹ La campagne contre les Song s'ouvrit, en 1269, par l'investissement de Siang-yang, qui fut prise seulement en 1273.

Il paraît que Marco-Polo enferme dans un même règne des événements qui appartiennent à plusieurs. L'empereur Tu-tsong, dont le caractère lâche et efféminé causa la ruine, mourut en 1274 ; son fils aîné est celui dont ce passage du texte raconte la défaite.

² Malgré les contestations élevées sur ce sujet, il paraît constant qu'en moyenne le nombre des enfants exposés annuellement est de quatre-vingt-dix mille pour Pékin, et d'un nombre égal pour le reste du royaume.

« Quant aux infanticides ordinaires, dit M. Huc, aux enfants étouffés ou noyés, ils sont innombrables, plus communs, sans contredit, qu'en aucun lieu du monde ; ils ont pour principale cause le paupérisme. A Péking, tous les jours avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent les cinq quartiers qui divisent la ville, c'est-à-dire les quartiers du nord, du midi, de l'est, de l'ouest et du centre. On est averti, à certains signes, du passage de ces tombereaux, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants à leur livrer, les remettent au conducteur. Les morts sont ensuite déposés en commun dans une fosse, et on les recouvre de chaux vive. Les vivants sont portés dans un asile nomma Yu-yng-tang, *Temple des nouveau-nés*. Les nourrices et l'administration sont aux frais de l'État. Dans toutes les villes importantes, il y a des hospices pour recueillir les petits enfants abandonnés. »

Marco-Polo

Ce roi se faisait toujours servir par mille damoiseaux et damoiselles. Il maintenait une justice si sévère en son royaume, que jamais il ne s'y commettait aucun crime : la nuit, les maisons des marchands restaient ouvertes, et nul n'y prenait rien ; l'on pouvait aussi bien voyager de nuit que de jour. On ne saurait dire la richesse de ce royaume. Je vais vous dire maintenant ce que devint la reine : elle fut amenée au grand khan, et celui-ci la fit honorer et servir comme une grande dame ; pour le roi son mari, il ne sortit jamais de l'île de la mer Océane et y mourut. Maintenant, nous laisserons cela et vous parlerons de la province du Mangi, de ses coutumes et de ses usages ; et, pour commencer par le commencement, nous vous parlerons de la cité de Coigangui.

De la cité de Coigangui

Coigangui ¹ est une cité moult grande et noble et riche, à l'entrée de la province du Mangi, vers le midi. Ses habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts ; ils sont soumis au grand khan. Ils ont une grande quantité de navires, car vous savez que leur ville est sur le grand fleuve de Caramoran. Il y vient une grande abondance de marchandises, parce qu'elle est la principale ville du royaume, de ce côté ; maintes cités y font apporter leurs marchandises, qu'on envoie par le fleuve à maintes autres villes. En cette cité se fait du sel en telle quantité, qu'elle en fournit à quarante villes ², dont le grand khan tire un revenu considérable ainsi que du droit qui est mis sur les marchandises.

De la cité de Panchin

A une journée de Coigangui, vers le midi, en suivant une chaussée qui est à l'entrée du Mangi, on trouve une cité appelée Pauchin ³, moult belle et grande. Cette chaussée est toute de belles pierres, et de chaque côté est entourée d'eau ; de sorte qu'on ne peut entrer dans le

¹ Voy. [la note 3 de la p. 362](#). Cette ville est située à environ cinq milles du fleuve Jaune, avec lequel le grand canal la met en communication.

² « Proche de là, dit le père Martini, il y a des marais salants où il se fait du sel en abondance. »

³ La *Pau-in-chen* de la relation de Van Braam, la *Pao-yn-hien* de la carte de du Halde, et la *Pao-yng-shien* de Staunton.

Marco-Polo

Mangi que par cette chaussée. Les habitants de Pauchin sont idolâtres et brûlent leurs morts ; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils sont commerçants et industriels ; ils ont de la soie en grande abondance, dont ils font des draps d'or et de soie de maintes façons. Leur pays fournit en abondance toutes sortes de vivres ; mais il n'y a rien autre chose digne de remarque : nous le laisserons donc et vous parlerons d'une autre cité appelée Caiu.

De la cité de Caiu

A une journée au midi de Pauchin est une cité nommée Caiu ¹, moult grande et noble. Les habitants sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton : ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont une grande abondance des choses de la vie, des poissons outre mesure, de la venaison et du gibier en grandissime quantité, car pour un gros de Venise on a trois faisans.

De la cité de Tigui

Après avoir quitté Cayu, on marche une journée à travers plusieurs châteaux, champs et fermes, et l'on parvient à une cité appelée Tigui ², qui n'est pas très grande, mais très riche en toutes sortes de productions. Ses habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie, car on apporte en ce lieu beaucoup de marchandises. La ville est vers le midi. Les habitants ont bon nombre de navires et leur pays est très giboyeux. Et encore sachez qu'à la gauche, vers le levant, à trois journées de là, est la mer Océane, et jusqu'en ce lieu on retire p.365 de la mer une grande quantité de sel. Il y a une cité appelée Cingui, moult grande et riche et noble, où se fait tout le sel dont on se sert dans cette province. Le grand khan en tire un si grand revenu que c'est merveilleux, et on le croirait à peine si on ne le voyait. Les habitants sont idolâtres ; ils ont pour monnaie du carton et sont soumis

¹ Kao-yu, située sur les bords du lac et du canal.

² Tai-cheu des cartes, ville de second ordre, qui dépend de Yang-cheu-fou.

Marco-Polo

au grand khan. En quittant cette ville, nous retournâmes à Tigui, puis de Tigui, dont nous avons parlé, nous irons à une autre cité appelée Yangui ¹.

De la cité de Yangui

A une journée vers le midi de Tingui, après avoir passé une belle contrée où sont plusieurs châteaux et hameaux, on parvient à une noble et grande cité nommée Yangui ; et sachez qu'elle est si grande et si puissante, qu'elle a sous sa seigneurie vingt-sept cités grandes et bonnes et très commerçantes. En cette cité demeure un des douze barons du grand khan, car c'est une des douze bonnes villes. Les habitants sont idolâtres, leur monnaie est du carton, et ils relèvent du grand khan. Messire Marc Pol fut seigneur de cette ville pendant trois ans. Les naturels vivent de commerce et d'industrie, car ils font beaucoup de harnais de cavaliers et d'hommes d'armes, et autour de la cité sont campés maints gens d'armes. Il n'y a rien autre chose digne de remarque. Nous en partirons donc et vous parlerons de deux grandes provinces du Cathay ; elles sont toutes deux vers l'occident. Nous vous dirons toutes leurs coutumes et leurs usages, et d'abord parlerons de celle qui est appelée Nanghin.

De la province de Nanghin

Nanghin ² est une province vers l'occident, qui fait partie du Mangi ; elle est moult noble et riche. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en abondance, et font des draps de soie et d'or de toutes sortes. Ils ont grande abondance de blé et de toute espèce de grains, car la province est très fertile. Ils ont aussi assez de

¹ La moderne Yang-cheu-fou. « C'est une ville fort marchande, dit du Halde, et il s'y fait un grand commerce de toutes sortes d'ouvrages chinois... Le reste du canal, jusqu'à Péking, n'a aucune ville qui lui soit comparable... Yang-cheu a deux lieues de circuit, et l'on y compte, tant dans la ville que dans les faubourgs, deux millions d'âmes. »

Staunton en parle comme d'une cité de premier ordre, portant la marque d'une haute antiquité : « Son commerce paraît encore très actif, et il ne s'y trouvait pas moins d'un millier de bâtiments de différentes grandeurs. »

² La province de Nankin, à laquelle la dynastie régnante a donné le nom de Kiang-nan.

Marco-Polo

gibier. Ils font brûler leurs morts. On trouve dans le pays beaucoup de lions. Il y a maints riches marchands qui payent grands tributs et gros droits au grand sire. Or nous partirons de cette contrée et vous parlerons de la très noble cité de Saianfu, qui bien mérite d'entrer dans notre livre, car elle est très importante.

De la cité de Saianfu

Saianfu ¹ est une noble cité, qui a sous sa seigneurie douze villes grandes et riches. Il s'y fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et font brûler leurs morts ; ils appartiennent au grand khan. Ils ont beaucoup de soie et font des draps dorés de maintes façons. Le pays est assez giboyeux, et la ville a toutes les nobles choses qui conviennent à ^{p.366} une noble cité. Elle résista au khan trois ans après que tout le Mangi se fut rendu ², et cependant une grande armée du grand khan l'assiégeait ; mais on ne pouvait faire le siège que du côté du nord, parce que de tous les autres côtés elle était entourée d'un grand lac très profond par où elle recevait sans cesse des vivres et faisait de l'eau. Et jamais on ne l'aurait prise sans un expédient que voici. Le grand khan, voyant que depuis trois ans ses armées en faisaient le siège, en était très irrité ; or messire Nicolas, et messire Matthieu et messire Marc, dirent à ceux de l'armée :

— Si vous voulez, nous vous soumettrons immédiatement la ville.

Ceux-ci acceptèrent très volontiers, et ces paroles ayant été rapportées au grand khan par les messagers qui allaient lui annoncer l'insuccès de toutes leurs tentatives, il répondit :

— Il faut faire tout pour prendre la ville.

Les deux frères donc et leur fils, messire Marc, dirent au grand khan :

¹ Siang-yang, située dans la partie septentrionale de la province de Hu-Kuang, limitrophe de celle de Kiang-nan, sur la rivière de Han, qui se décharge dans le Kiang.

² Cette assertion est inexacte : Hang-cheu, capitale des Song, ne fut réduite qu'en 1276, trois ans après la prise de Siang-yang.

Marco-Polo

— Grand sire, nous avons avec nous des hommes qui feront telles machines qui jeteront de si grandes pierres, que ceux de la ville ne pourront le supporter, mais se rendront dès que les machines leur auront lancé des pierres.

Le grand sire répond à messire Nicolas, et à son frère et à son fils, qu'il adoptait volontiers cette idée, et qu'ils eussent à faire faire la machine le plus tôt possible ¹. Or messire Nicolas, et son frère et son fils, avaient avec eux, dans leur suite, un Allemand et un chrétien-nestorien qui étaient très habiles dans la construction de ces machines. Ils leur commandent donc de faire deux ou trois balistes qui jetassent des pierres de trois cents livres ; ceux-ci en firent trois très belles. Lorsqu'elles furent achevées, le grand sire les fit porter à son armée, qui faisait le siège de la ville ; puis on les dressa, et les Tartares les regardaient comme quelque chose de merveilleux. Et, que vous dirai-je ? quand elles furent dressées, on lança une pierre dans la ville ; la pierre frappa les maisons, rompit et brisa tout, et fit grand désordre et grand tumulte. Et quand ceux de la ville virent tout ce dégât, ils furent si ébahis et si épouvantés qu'ils ne savaient que dire et que faire. Ils prirent conseil entre eux, mais ne trouvaient moyen d'échapper à ces pierres. Craignant donc de périr tous s'ils ne se rendaient, ils envoyèrent prévenir le chef de l'armée qu'ils voulaient faire leur soumission, comme les autres villes de la province, et qu'ils se soumettaient au grand khan. Le chef de l'armée accepta volontiers leur soumission, et ainsi cette cité fut prise par l'adresse de messire Nicolas, de messire Matthieu et de messire Marc ; et ce n'était pas rien, car cette ville et sa province sont parmi les meilleures qu'ait le grand khan, et il en tire grand revenu et grand profit. Maintenant que nous avons dit comment cette ville fut soumise au moyen des machines que firent faire messire Nicolas,

¹ Les histoires chinoises attribuent à un général ouïgour, Ali-Aia, l'honneur d'avoir, le premier, informé l'empereur de l'existence d'une machine faite par des ingénieurs de l'Occident, et qui lançait des pierres d'un grand poids ; elles racontent comment ces ingénieurs, venus de Perse, construisirent des catapultes à Tai-tu et, après la prise de Fan-ching, les dressèrent contre Siang-yang.

Marco-Polo

messire Matthieu et messire Marc, nous la quitterons et irons à une autre appelée Singui.

De la cité de Singui

A quinze milles vers le midi de la cité d'Angui est une cité appelée Singui ¹ ; elle n'est pas très grande, mais il y vient beaucoup de navires et on y fait un grand commerce. Les habitants sont idolâtres ; ils obéissent au grand khan ; ils se servent de monnaie de carton. Sachez que cette ville est sur le plus grand fleuve qui soit au monde : il est appelé Quian. Ce fleuve est large, en tel endroit, de dix milles, en tel autre, de huit ou de six ² ; il est long de plus de cent journées. C'est à cause de ce fleuve que tant de vaisseaux abordent en cette ville, apportant grande quantité de marchandises : aussi elle est d'un grand revenu pour le grand khan. Ce fleuve s'étend si loin et traverse tant de villes, qu'il y a sur ses p.367 eaux plus de navires et plus de marchandises que sur tous les fleuves du pays des chrétiens et sur toute leur mer. J'ai vu à la fois en cette ville cinq mille navires sur le fleuve : ainsi vous pouvez juger, puisque cette cité n'est pas très grande, combien il y en a dans les autres. Ce fleuve traverse seize provinces, et il y a sur ses bords plus de deux cents grandes cités qui, toutes, ont plus de navires que celle-ci. Ces vaisseaux sont couverts et ont un mât : ils portent un grand poids, car on peut leur faire un chargement de quatre mille, et même jusqu'à douze mille quintaux de notre pays. Or nous quitterons cette ville et vous parlerons d'une autre appelée Caigui ; mais auparavant je veux vous dire quelque chose que j'avais oublié. Tous ces vaisseaux ont leurs cordages en chanvre, j'entends ceux des mâts et les voiles ; mais ils ont une corde de roseau pour les tirer sur ce fleuve. On prend ces gros roseaux dont je vous ai déjà

¹ Aucune ville ne paraît mieux répondre à la description de Sin-gui que celle de Kiu-kiang, à l'extrémité septentrionale de la province de Kiang-si, et qui, si nous en croyons Martini, était nommée Ting-kiang, sous la dynastie des Song.

² Au point où le Kiang se croise avec le canal, sa largeur, suivant de Guignes, est d'une lieue de notre pays ; plus près de la mer, il doit être encore plus large.

Marco-Polo

parlé, qui sont longs de quinze pas ¹ ; on les fend et on les lie les uns aux autres, de manière à former une longueur de trois cents pas, et cette sorte de corde est plus solide que si elle était de chanvre. Or nous laisserons cela et retournerons à Caigui.

De la cité de Caigui

Caigui est une petite cité vers le midi ² ; ses habitants sont idolâtres ; ils obéissent au grand khan et ont pour monnaie du carton. Elle est sur le fleuve. On récolte, dans cette contrée, une grandissime quantité de blé et de riz, et on le porte jusqu'à la grande cité de Cambalu, à la cour du grand khan, par eau ; non pas par mer, mais par fleuves et par lacs. Et sachez qu'une grande partie de la cour du grand sire ne vit que de ce blé. Le grand khan, pour assurer le trajet par eau de cette ville à Cambalu, a fait creuser de grandissimes fossés, larges et profonds, d'un fleuve à l'autre et d'un lac à l'autre, si bien qu'ils ressemblent à un grand fleuve, et les grands vaisseaux vont dessus ³. On communique ainsi du Mangi à Cambalu ; mais on peut aussi aller par terre, car le long de ce canal est établie la chaussée de terre : ainsi il y a deux chemins. Au milieu du fleuve, vis-à-vis cette ville, est une île de rochers, sur laquelle est un monastère d'idolâtres où vivent deux cents frères et où sont renfermées une quantité d'idoles ⁴. Ce monastère est chef de maints autres monastères d'idolâtres : c'est comme un archevêché. Maintenant, nous allons passer le fleuve et vous parler d'une cité appelée Cinghianfu.

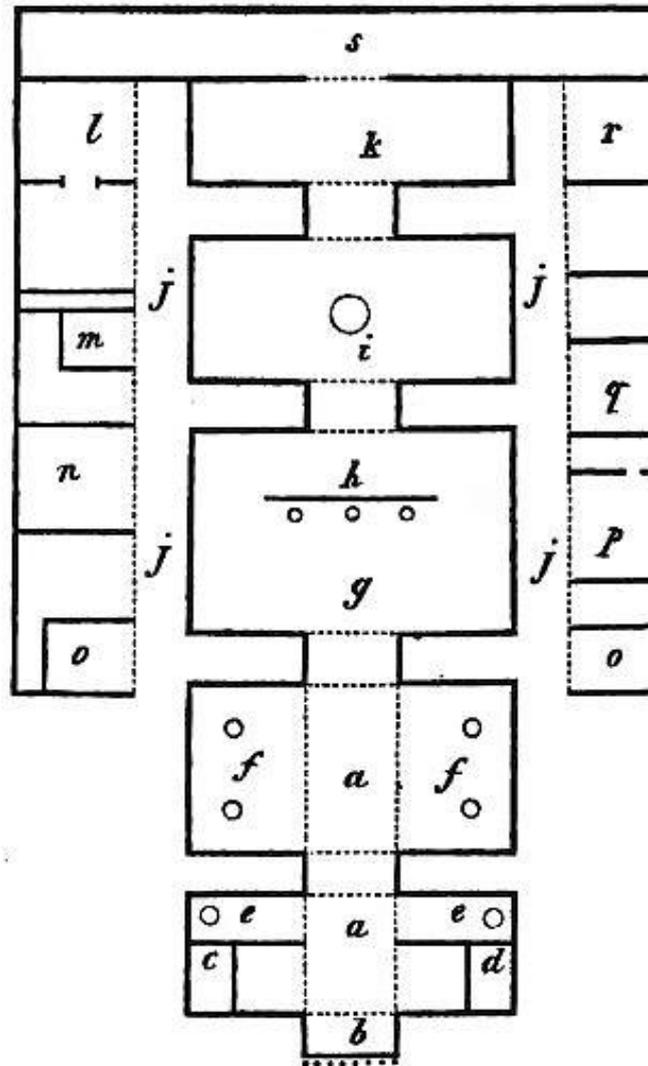
¹ Des bambous.

² Ou Kain-gui, ville située à l'entrée du grand canal, sur la rive méridionale du Kiang, que le père Magalhães appelle Chin-kiang-keu (port ou embouchure de Chin-kiang).

³ La description du grand canal occupe une large place dans toutes les relations sur la Chine. « Une navigation intérieure si étendue et si grandiose, dit Barrow, ne peut trouver de rivale dans l'histoire du monde. »

⁴ « En traversant le Kiang, dit Staunton, notre attention fut attirée principalement par une île située au milieu de son cours et appelée Chin-shan, c'est-à-dire les montagnes d'or, qui s'élève perpendiculairement du lit du fleuve... Elle appartenait à l'empereur, qui y a bâti un large et beau palais, et a fait ériger, sur le plus haut sommet, des temples et des pagodes. L'île contenait aussi un vaste monastère de prêtres, qui composent principalement sa population. »

Marco-Polo

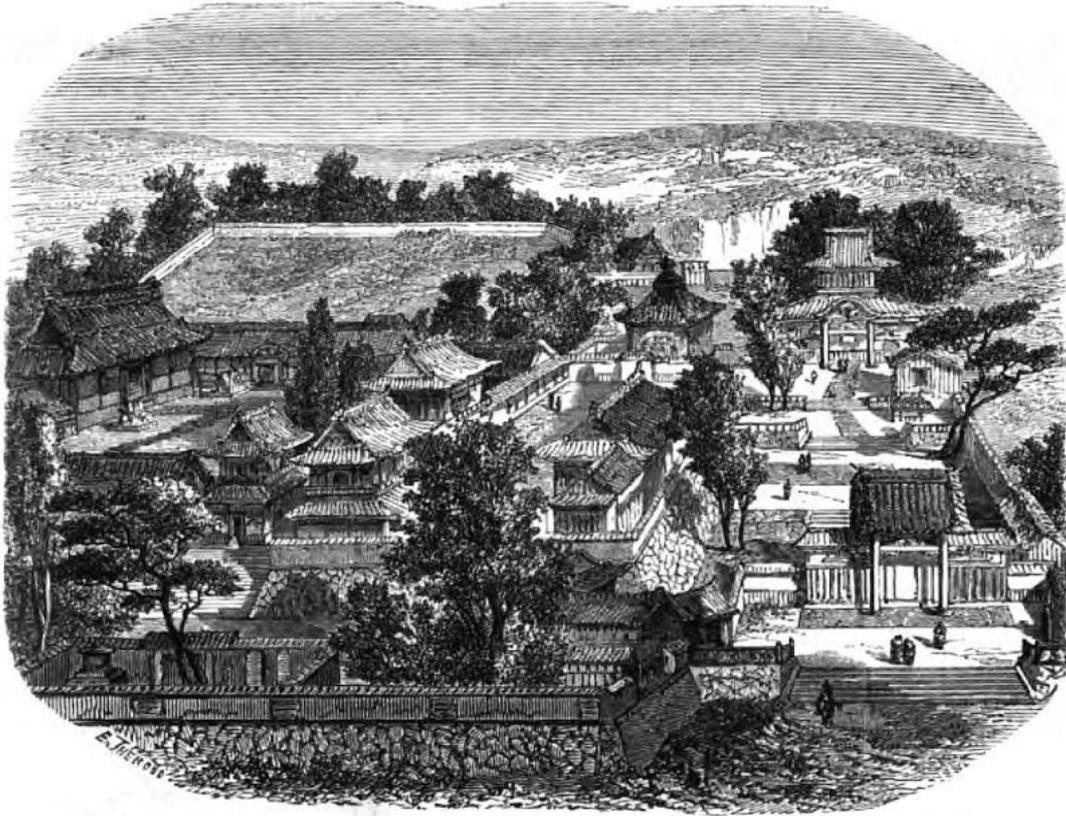


Plan d'un monastère bouddhique ¹.
D'après Davis.

aa, chemin très large pavé en dalles de granit ; — *b*, porte ; — *cd*, cellules : sur leurs murs sont des inscriptions en lettres d'or ; — *ce*, deux statues de divinités colossales ; — *ff*, salle des quatre rois célestes (voy. la relation de Fa-hian dans les *Voyageurs anciens*) ; — *g*, temple principal où sont les idoles dorées colossales des *trois précieux Bouddhas* (voy. le même ouvrage) : dans ce sanctuaire sont un gros tambour et une grosse cloche ; — *h*, image unique de Amida-Bouddha ou Omito-fo ; — *i*, autre sanctuaire où est un très beau et très grand vase sculpté en albâtre ou en gypse blanc, contenant les reliques (*che-li*) du Bouddha ; alentour, des lampes brûlent sans cesse ; — *jj*, passage couvert ou cloître conduisant aux appartements des prêtres ; — *k*, temple de *Kouan-yin*, déesse adorée principalement par les femmes ; — *l*, appartements du chef des prêtres ; — *m*, grande cloche que l'on sonne le matin et le soir ; — *n*, appartement où l'on reçoit les visiteurs ; — *oo*, deux pavillons où sont deux statues ; — *p*, lieu où l'on conserve les animaux offerts à la divinité ou aux prêtres, mais qui ne doivent pas être sacrifiés ; — *q*, bibliothèque et imprimerie ; — *r*, salle où sont conservées les idoles : près de là sont de petites cellules pour les prêtres d'un rang inférieur ; — *s*, jardin potager clos de murs et où sont les urnes funéraires des prêtres. A gauche du temple sont les cuisines, etc.

¹ Ce monastère est situé près de Canton.

Marco-Polo



Vue à vol d'oiseau d'un monastère bouddhique.
D'après Siebold.

De la cité de Cinghianfu

Cinghianfu est une ville du Mangi ¹. Les habitants sont idolâtres ; ils appartiennent au grand khan et font usage de monnaie de carton. Ils sont commerçants et industriels. Ils ont assez de soie et font des draps d'or et de soie de maintes façons. Il y a de ces marchands qui sont très riches. On trouve en ce _{p.368} pays beaucoup de gibier et une grande abondance de ce qui est nécessaire à la vie. Il y a deux églises de chrétiens nestoriens depuis l'an 1278 de l'incarnation du Christ, et voici comment. Il n'y avait jamais eu en ce pays de monastère de chrétiens, ni même de croyants au vrai Dieu, jusqu'en 1278. Alors le grand khan

¹ Changianfou, Chingiam. « Ceux qui liront les écrits de Marco-Polo de Venise, dit le père Martini, verront clairement, par la situation de cette ville et le nom qu'elle a (Chin-kiang-fou), que c'est celle qu'il nomme *Cingiam* (Chingiam). Elle est bâtie sur le bord de la rivière de Kiang, et à l'orient d'un canal fait par artifice, qu'on a conduit jusque dans la rivière de Kiang ; de l'autre côté du canal, sur le bord qui regarde l'occident, est son faubourg, qui n'est pas moins peuplé, et où l'abord est aussi grand que celui de la ville même. » — C'est le faubourg de cette ville que Marco-Polo vient de décrire sous le nom de Caigui.

Marco-Polo

fit seigneur de cette contrée pendant trois ans Marsarchis ¹, qui était chrétien nestorien. Celui-ci fit faire ces deux églises, qui subsistent encore aujourd'hui.

De la cité de Cingigui

^{p.369} En sortant de la cité de Cinghianfu, on marche trois journées vers le midi, et l'on rencontre des cités et des châteaux de grand commerce et industrie. Les habitants sont tous idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton. Au bout de ces trois journées, on arrive à la cité de Cingigui ², qui moult est grande et noble ; les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Leur monnaie est de carton ; ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont assez de soie ; ils font des draps d'or et de soie de maintes sortes. Ils ont toute espèce de gibier et une grande abondance de vivres, car la terre est très fertile. Mais je vous veux raconter une grande déloyauté qu'ils firent et dont ils furent bien punis. Quand la province de Mangi eut été prise par les hommes du grand khan, et que Baian en fut le chef, il advint que ce Baian envoya une troupe d'Alains ³ de son armée, qui étaient chrétiens, pour prendre cette ville. Ils la prirent, et y étant entrés, ils trouvèrent le vin si bon, qu'ils en burent ^{p.370} jusqu'à s'enivrer et s'endormirent, s'abandonnant ainsi à leurs ennemis. Les hommes de la cité, voyant leurs vainqueurs tellement ivres qu'ils paraissaient morts, aussitôt les occirent tous pendant la nuit, sans qu'un seul pût échapper. Quand Baian, le sire de la grande armée, apprit que ceux de la cité avaient tué ses hommes d'une manière si déloyale, il envoya des gens de son armée, qui reprirent la ville et occirent tous ses habitants, de sorte que ce fut un grand massacre. Nous vous parlerons maintenant d'une ville appelée Singui.

¹ Corruption de *Mar-Sergius*, nom bien connu dans l'histoire de l'Église nestorienne. Le mot *mar*, qui, en syriaque, signifie seigneur, était le titre ordinaire donné aux évêques nestoriens.

² Tin-gui-gui. « Tchang-tcheou-fou, ville célèbre et d'un grand commerce, dit du Halde, et qui est située proche du canal. »

³ Après leur défaite et leur dispersion par les Huns, une partie considérable des Alains alla s'établir sur le revers septentrional de la chaîne du Caucase, à l'occident de la mer Caspienne ; de nos jours, cette race se trouve incorporée avec les Abkhas et les Tscherkesses ou Circassiens.

Marco-Polo

De la cité de Singui

Singui est une très noble et grande cité ¹. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton ; ils ont de la soie en grandissime quantité ; ils vivent de commerce et d'industrie ; ils font maints draps de soie pour leur habillement. Il y a plusieurs de ces marchands qui sont très riches. La ville a environ quarante milles de circonférence ² ; elle a tant d'habitants qu'on ne saurait les compter. Aussi les habitants du Mangi, s'ils eussent été hommes d'armes, auraient conquis tout le monde ; mais ils ne sont point hommes d'armes, et seulement de sages marchands, très habiles et très industriels. Il y a parmi eux de grands philosophes et de grands médecins, qui moult étudient la nature ³. Cette cité a bien six mille ponts de pierre ⁴, sous lesquels passerait facilement une galère ou deux. Dans les montagnes des environs viennent la rhubarbe ⁵ et le gingembre en si grande abondance que, pour un gros de Venise, on aurait bien quarante livres de gingembre frais, qui est très bon. La ville a sous sa seigneurie seize cités moult grandes, très commerçantes et très industrielles. Le nom de cette cité, Singui, veut dire en français la Terre, et près de celle-ci est une autre cité appelée le Ciel : on leur a donné ce nom à cause de leur grande

¹ Dans Sin-gui, on croit reconnaître la remarquable ville de Su-cheu, située sur le canal et fort vantée par les voyageurs. « Les murailles de Su-cheu, dit Martini, ont quarante stades chinois (*li*) ; mais si vous y comprenez les faubourgs, vous en trouverez sans doute plus de cent. » — « Su-Cheu, dit Du Halde, est une des plus belles et des plus agréables villes qu'il y ait à la Chine ; les Européens qui l'ont vue la comparent à Venise ; on s'y promène dans les rues par eau et par terre. » — Cette ville est, en effet, construite au milieu d'une grande quantité de cours d'eau, qui viennent de plusieurs lacs environnants. — « A peu de distance de Su-cheu, dit Staunton, est le superbe lac de Tai-hou ou Si-hou, environné d'une chaîne de montagnes pittoresques. Ce lac est un rendez-vous de plaisir : beaucoup de canots y sont conduits par une seule femme. » — Ces canots sont ceux que les Chinois nomment des bateaux de fleurs.

² Non des milles, mais des *li*. Un *li* est la dixième partie d'une lieue. Aujourd'hui, les voyageurs donnent à cette ville soixante *li* de circonférence.

³ On trouve, sur la pratique de la médecine en Chine, un curieux chapitre dans le dernier ouvrage de M. Huc, *l'Empire chinois*. Les philosophes dont parle Marco-Polo paraissent être les disciples de Confucius et ceux de Lao-kiun ou disciples de Tao-tse (*fiis de l'immortalité*), par opposition aux bouddhistes, qu'il appelle ordinairement idolâtres.

⁴ Exagération. La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que trente-sept ponts à arches voûtées dans tout le département de Su-cheu : l'un d'eux, construit en pierre, sur le grand canal, a quatre-vingt-dix arches.

⁵ « Le *tai-hoam* (ou mieux *ta-hoang*, grand jaune), la rhubarbe, dit Parennin, croit en plusieurs endroits de la Chine. La meilleure est celle de Sse-tchouen. »

Marco-Polo

noblesse ¹. Nous vous parlerons plus tard de la ville nommée le Ciel ; maintenant, de Singui nous allons à une cité appelée Vugui, à la distance d'une journée ². C'est une grande et bonne ville, de grand commerce et de grande industrie ; mais comme on n'y trouve rien qui soit digne de remarque, nous ne nous y arrêterons pas et nous irons à une autre cité nommée Vughin : c'est encore une grande et noble ville. Les habitants sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et ont du carton pour monnaie. Il y a en ce pays grande quantité de soie et d'autres marchandises précieuses. Ils sont très habiles dans le commerce et l'industrie. De Vughin nous passerons à Ciangan ³, grande et riche cité. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton. Ils vivent de commerce et d'industrie ; ils travaillent le sandal de mille façons. On trouve en ce ^{p.371} pays beaucoup de gibier ; mais il n'y a rien autre chose digne d'être cité : nous le quitterons donc et vous parlerons de la noble cité de Quinsai, capitale du roi du Mangi.

De la noble cité de Quinsai

En partant de la cité de Ciangan, on marche pendant trois journées et l'on trouve maintes cités et villages de grande richesse dont les habitants vivent de commerce et d'industrie. Ils appartiennent au grand khan et sont idolâtres. Leur monnaie est de carton. Ils ont abondance de tout ce qui est utile à la vie.

Après avoir marché trois journées, on arrive à la très nobilissime cité de Quinsai ⁴, qui veut dire en français la cité du Ciel : nous vous conterons en détail sa grande noblesse ; car c'est bien la plus belle et la plus noble ville qui soit au monde. Nous vous rapporterons ce que la

¹ Il y a quelque confusion dans ce texte ; Marco-Polo se rappelait vaguement le proverbe chinois : « Les villes de Su-cheu et Hang-tcheou sont, sur la terre, ce que le paradis est dans le ciel. »

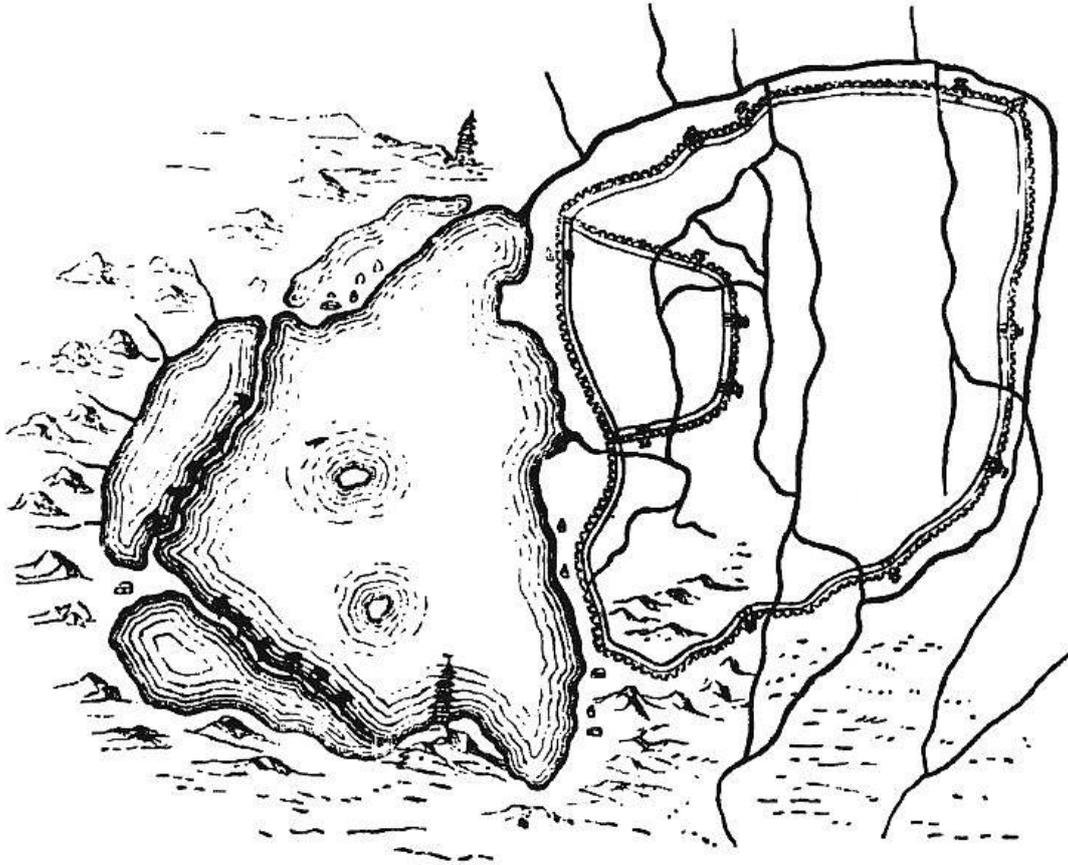
² Cette ville paraît être Hou-tcheou-fou, située au bord du lac Taï. (Voy. plus loin, p. 375.)

³ Peut-être Kia-hing (autrefois Siu-cheu), qui est sur la ligne du grand canal, à moitié chemin entre Su-cheu et Hang-tcheou.

⁴ Kin-sai, Kin-tsay. Le père Martini, le père Magalhães, de Guignes et Marsden, croient que cette ville est celle qui portait le nom de Lin-ngam ou Ling-gnam sous la dynastie des Song, et qui prit, sous les Ming, le nom de Hang-tcheou-fou, qu'elle porte encore aujourd'hui. Elle était la capitale de la Chine sous la dynastie des Song, ce qui l'avait fait surnommer *Kin-sse*, c'est-à-dire ville capitale, cour souveraine.

Marco-Polo

reine écrivit à Baian, le conquérant de cette province, lequel le transmit au grand khan, afin qu'il connût la richesse de cette cité et qu'il ne la fît détruire ou dévaster, récit du reste, dont moi Marc Pol j'ai vérifié de mes yeux l'entière exactitude ¹.



Plan de Quinsai (Hang-tcheou-fou) et du lac Si-hou.

D'après Du Halde.

La cité de Quinsai a environ cent milles de circonférence ² ; elle a douze mille ^{p.372} ponts de pierre ³, et sous la partie la plus élevée de

¹ De Yang-tcheou-fou, dont Marco-Polo fut trois ans gouverneur provisoire, jusqu'à Hang-tcheou-fou, il n'y avait, par le grand canal, qu'une distance d'environ sept journées, et sans doute le voyageur visita plus d'une fois cette capitale, comme un préfet, de nos jours, quitte de temps à autre sa résidence pour venir à Paris.

² Cent *li*. Cette ville fortifiée a trois lieues et demie de circuit, dix portes par terre et quatre par eau. Suivant Van Braam, la circonférence est de soixante *li* (six lieues).

³ La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que vingt et un ponts dans le département de Hang-tcheou, dont deux seulement dans la ville même. Peut-être ne donne-t-elle pas le nom de ponts aux passerelles qui correspondaient aux quatre cents petits ponts de Venise : cette dernière ville n'a véritablement qu'un seul grand pont, le *Rialto*. Il est certain que les voyageurs modernes s'accordent avec Marco-Polo, sinon quant au chiffre très exagéré de douze mille, du moins quant à leur grand nombre. — « Outre les digues, dit le père le Comte, au sujet du grand canal, on a bâti une infinité de ponts pour la communication des terres ; ils sont de trois, de cinq et de sept

Marco-Polo

ces ponts un vaisseau de haut bord pourrait bien passer, et d'autres moindres vaisseaux sous les autres arches. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait tant de ponts, car cette ville est toute sur l'eau qui l'entoure de toutes parts ¹ ; il faut donc bien qu'il y ait des ponts pour qu'on y puisse circuler. La cité contient douze corps de métiers qui ont chacun douze mille maisons de dix, quinze, trente et même quarante hommes : ces hommes ne sont pas tous des maîtres, mais ils font ce que commandent les maîtres et tout ce dont on a besoin ; car en cette ville se fournissent maintes autres cités de la province. Il y a tant de marchands, et de si riches, que personne ne pourrait en dire le nombre ². Les grands personnages et leur femmes, et aussi les chefs des corps de métiers, ne font aucun travail manuel, mais vivent dans les délices et le repos comme s'ils étaient rois. Leurs dames sont de très belles et d'angéliques créatures. Le roi avait ordonné que chacun dût exercer l'industrie de son père, à moins qu'il ne fût riche de cent mille besants. Vers le midi est un lac de trente milles de tour environ ³, autour duquel sont maints beaux palais et maintes belles maisons, si merveilleusement faites qu'on ne saurait rien imaginer de plus riche : ce sont les demeures des gentilshommes et des grands. Il y a aussi maintes abbayes et maints monastères d'idolâtres qui y sont en grandissime quantité. Au milieu du lac sont deux îles dans chacune desquelles est un palais moult merveilleusement riche, si beau et si bien décoré qu'on dirait un palais impérial. Quand on veut faire une noce ou un festin, on va dans ce palais et on y trouve tout ce qui est nécessaire, vaisselle, plats et couteaux. Il y a maintes belles maisons

arches ; celle du milieu est extraordinairement haute, afin que les barques, en passant, ne soient pas obligées d'abaisser leurs mâts. » — « De tous les environs, dit du Halde, on peut venir, entrer et aller dans toute la ville en bateau. Il n'y a point de rue où il n'y ait un canal ; c'est pourquoi il y a quantité de ponts qui sont fort élevés et presque tous d'une seule arche. » — « Sur le canal principal, dit Barrow, et sur la plupart des autres canaux et rivières, il se trouve une multitude de ponts... Quelques-uns ont des arches d'une hauteur si remarquable, que les plus grands vaisseaux, ceux de deux cents tonneaux, passent dessous, sans y briser leurs mâts. »

¹ La ville est traversée par le fleuve Tsién-tang-kiang.

² « La population de Hang-tcheou-fou, dit Staunton, est immense : elle égale presque celle de Pe-king. »

³ Le lac Si-hou, dont tous les voyageurs vantent la beauté. On en trouvera une vue dans la relation de l'ambassade de lord Macartney.

Marco-Polo

dans la ville et par toute la cité. On y voit une grande tour de pierre où les habitants portent leurs effets lorsque le feu est à la cité ; car il y a souvent des incendies parce que beaucoup de maisons sont en bois. Les naturels sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils mangent toute espèce de chair, comme du chien et d'autres bêtes brutes et animaux dont les chrétiens ne mangeraient pour rien au monde ¹. Sur chacun des douze mille ponts est placée une garde de dix hommes, qui veillent nuit et jour à la sûreté et à la tranquillité de la ville. A l'intérieur de la cité est un mont sur lequel est une tour ; au haut de cette tour est une table de bois qu'un homme tient à la main ² et sur laquelle il frappe avec un maillet, de manière à se faire entendre au loin, chaque fois que le feu prend quelque part ou quand il se fait quelque bruit dans la ville. Le grand khan a mis une forte garde dans cette cité, parce qu'elle est la capitale de toute la province de Mangi et parce qu'il en tire de si grands revenus et de si grands trésors qu'à peine pourrait-on le croire ; et le grand sire la fait si bien garder, afin qu'elle ne se révolte point ³. Toutes les rues de cette cité sont pavées en pierres et en briques, et de même toutes les routes et chaussées de la province de Mangi, de sorte qu'on peut y voyager facilement à cheval et à pied. Il y a bien dans cette ville quatre mille bains ; les hommes y prennent grand plaisir et y vont plusieurs fois le mois, car ils sont ^{p.373} très propres de leur corps. En ce lieu sont les plus beaux bains et les meilleurs et les plus grands qui soient au monde : ils sont si grands que cent hommes ou cent femmes peuvent s'y baigner à la fois. A vingt-cinq milles de cette cité est la mer Océane, entre l'occident et le levant ; et sur ses bords est une ville appelée Ganfu, avec un très bon port où arrivent de grandissimes navires et

¹ Aujourd'hui encore beaucoup de Chinois ne sont pas plus difficiles. « Qu'une bête quelconque, dit Staunton, meure par accident ou crève de maladie, ils n'y font pas de distinction et la mangent avec la même avidité. »

² Suivant d'autres manuscrits, il est muni en outre d'un instrument sonore de cuivre (le tam-tam) et d'une clepsydre. Beaucoup de relations modernes font mention de la clepsydre.

³ « Dans le dix-septième siècle, dit le père Le Comte, la garnison de Hang-tcheou se composait de dix mille hommes, dont trois mille Chinois. »

Marco-Polo

une foule de marchandises de l'Inde et des autres pays ¹. De Quinsai au port il y a un grand fleuve, qui amène les vaisseaux jusqu'à la ville et même peut les remonter plus loin.

Le grand khan a divisé la province du Mangi en neuf parties, à chacune desquelles il a préposé un roi qui gouverne pour lui, de manière que chaque année il rend compte au receveur du grand sire des revenus qu'il a touchés. En la ville de Quinsai demeure un de ces rois ² qui gouverne plus de cent quarante cités grandes et riches ³. Et je vais vous dire quelque chose qui va vous étonner : en la province du Mangi il y a bien mille deux cents cités, et chacune a au moins pour la garder mille hommes, quelques-unes dix mille, vingt mille ou même trente mille. Mais tous ne sont pas Tartares, il y en a beaucoup du Cathay ; ils ne sont pas non plus tous à cheval, la plupart sont à pied : ils font tous partie des armées du grand khan. En un mot, la richesse de la province du Mangi est si grande que pour y croire il faut l'avoir vue ; aussi je m'en tairai désormais : je veux seulement vous dire encore une chose, et puis nous partirons. Sachez donc que tous les habitants du Mangi ont pour usage, lorsqu'un enfant naît, d'écrire le jour et l'heure de sa naissance, sous quel signe et sous quelle planète, de sorte que chacun sait la date de sa naissance. Quand on veut aller quelque part, avant d'entreprendre son voyage, on va trouver les astrologues et on leur dit la date de sa naissance, et ils vous répondent s'il est bon ou non de faire ce voyage, et maintes fois ils ont empêché des voyages ; car ces astrologues sont très sages dans leur art et leurs enchantements diaboliques, et ils font à ces gens des réponses auxquelles on ajoute grande foi. Quand ils vont faire brûler les corps morts, tous les parents, hommes et femmes, se vêtissent de chanvre en signe de deuil, puis ils marchent avec le corps à l'endroit où on le porte en jouant des instruments et en chantant les

¹ Le Gan-fou ou Can-pou correspond au port actuel de Ning-po, situé à l'embouchure d'un fleuve, et dont les îles de Chusan protègent l'entrée.

² Le grand officier désigné ici sous le titre de roi, ou plus proprement de vice-roi, est nommé par les Chinois *tsong-tou*.

³ On voit, par les témoignages de Du Halde et de Le Comte, que ce chiffre n'a rien d'exagéré.

Marco-Polo

prières de leurs idoles. Arrivés au lieu où le corps doit être brûlé, ils font faire des chevaux, des esclaves mâles, des femmes, des chameaux et des draps dorés en grande abondance, tout cela en carton ; puis ils y mettent le feu et disent que le mort aura toutes ces choses en l'autre monde, et que tout l'honneur qu'ils lui font en le brûlant, leurs dieux et leurs idoles le lui font dans l'autre monde. En cette cité est le palais de l'ancien seigneur du Mangi, le plus beau et le plus noble qui soit au monde. Il a environ dix milles de circonférence, et est entouré de murs élevés, partout crénelés. A l'intérieur sont de beaux jardins avec les meilleurs fruits que l'on puisse désirer. Il y a maintes fontaines et plusieurs lacs pleins de beaux poissons ; au milieu est le palais, moult grandissime et beau. Il y a une si vaste et si belle salle, qu'une grandissime quantité de gens pourraient y manger à table. La salle est toute décorée de peintures d'or, représentant des colonnes ou des bêtes, des oiseaux, des chevaliers, des dames et maintes merveilles. Elle est superbe à voir ; car sur tous les murs et au plafond on ne découvre que des peintures d'or. Je ne pourrais vous décrire toutes les beautés de ce palais ; sachez seulement qu'il renferme vingt tables toutes pareilles et de la même grandeur, et telles que dix mille hommes y pourraient aisément manger à table, et toutes peintes d'or moult noblement. Ce palais a bien en tout mille chambres. En la cité, il y a cent soixante tomain de feux, c'est-à-dire cent soixante tomain de maisons : un tomain vaut dix mille, ainsi cela fait mille six cent mille maisons, parmi lesquelles sont quantité de riches palais. Il y a une église de chrétiens nestoriens. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, il me reste une chose à vous dire : tous les bourgeois de cette ville, et aussi des autres, ont pour coutume d'écrire sur la porte de leur maison leur nom, celui de leur femme, de leurs fils, des femmes de leurs fils, de leurs esclaves et de tous ceux de la maison, comme aussi la quantité de chevaux qu'ils ont ; et s'il survient quelque changement, ils l'indiquent aussitôt ¹. De cette

¹ « Le règlement municipal, dit M. Ellis, qui prescrit à tout chef de famille d'afficher sur sa maison la liste et la désignation des personnes qui habitent sous le même toit, doit avoir fourni des données très exactes pour le recensement de la population. » — On observe la même loi au Japon.

manière, le seigneur de chaque cité sait toutes les personnes qui habitent la ville : cela ^{p.374} se fait dans tout le Mangi et le Cathay. Ils ont encore une autre bonne habitude : tous ceux qui tiennent auberges et qui reçoivent les voyageurs doivent inscrire le nom de celui qu'ils reçoivent, avec la date du jour où il est entré chez eux ; cela fait que le grand khan peut savoir qui est venu dans ses terres. Je veux maintenant vous compter le revenu que tire le grand khan de ce royaume, qui n'est que la neuvième partie du Mangi.

Du grand revenu que le grand khan a de Quinsai

Or je veux vous dire quel est le revenu que tire le grand khan de cette cité de Quinsai et des terres qui en dépendent, ce qui n'est que la neuvième partie du Mangi. Je parlerai d'abord du sel, qui est la plus riche source de revenu. Le sel donc annuellement rapporte quatre-vingts tomain d'or : chaque tomain vaut soixante-dix mille sacs d'or, ce qui fait cinq millions six cent mille sacs d'or, dont chacun vaut plus d'un florin ou d'un ducat d'or ¹. C'est là une richesse prodigieuse ; mais écoutez ce que j'ai à vous dire sur les autres marchandises. En ce pays se fabrique plus de sucre que partout ailleurs ², ce qui est une grande branche de revenu ; mais je ne vous détaillerai pas chaque objet : sachez seulement que toutes les épiceries payent trois un tiers pour cent, ainsi que toutes les autres marchandises. Le khan tire aussi grande rente du vin qu'ils font avec le riz, du charbon et des douze corps de métiers ; car il fait payer un droit sur tout. Mais c'est surtout sur la soie, qui est si abondante en ce pays, que l'impôt est élevé : elle paye dix pour cent, ainsi que maints autres objets. En un mot, moi, Marc Pol, j'ai souvent entendu dire que, sans compter le sel, toutes les autres marchandises rapportaient deux cent dix tomain d'or, qui valent quinze millions sept cent mille sacs d'or : c'est bien là la rente la plus

¹ Si ces sommes paraissent exagérées, nous rappellerions qu'en France la gabelle, suivant les calculs de Necker, produisit à l'État, pour la seule année 1780, un revenu de 54.000.000 livres.

² « La vallée du fleuve, dit Staunton, parlant de celui qui passe à Hang-tcheou-fou, était cultivée principalement en cannes à sucre, alors très mûres, et qui atteignaient environ huit pieds de haut. »

Marco-Polo

énorme qu'on ait jamais perçue ; et remarquez que ce n'est que sur la neuvième partie de la province. Nous quitterons maintenant cette cité de Quinsai et nous irons à une cité appelée Tanpigui ¹.

De la grande cité de Tanpigui

A une journée au midi de Quinsai, après avoir passé des maisons et des jardins fort délectables, où l'on trouve en abondance toutes sortes de fruits, on rencontre la cité Tanpigui, que je vous ai nommée. Elle est moult grande et belle, et est soumise à Quinsai. Les habitants obéissent au grand khan et se servent, pour monnaie, de cartes. Ils sont idolâtres et font brûler leurs corps, comme je vous l'ai dit. Ils vivent de commerce et d'industrie, et ont de toutes choses en grande abondance. Il n'y a, au reste, rien digne de mémoire : aussi nous irons à Vuigui. Après avoir quitté Tanpigui, on va trois journées au midi par des villes et villages assez beaux et grands, où l'on trouve de tout en abondance et à bon marché. Les naturels sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et relèvent de la seigneurie de Quinsay. Au reste, il n'y a rien digne de remarque. Au bout de ces trois journées, on arrive à Vugui ², grande ^{p.375} cité dont les habitants sont idolâtres ; ils obéissent au grand khan, vivent de commerce et d'industrie, et dépendent encore de Quinsai. Il n'y a d'ailleurs rien digne d'être rapporté, et nous poursuivrons jusqu'à la cité de Ghengui. En partant de Vulgui, on marche deux journées vers le sud et l'on rencontre des villes et d'assez gros villages, où l'on a de tout en abondance. On y voit les plus gros roseaux et les plus longs de tout ce pays ; car ils n'ont pas moins de

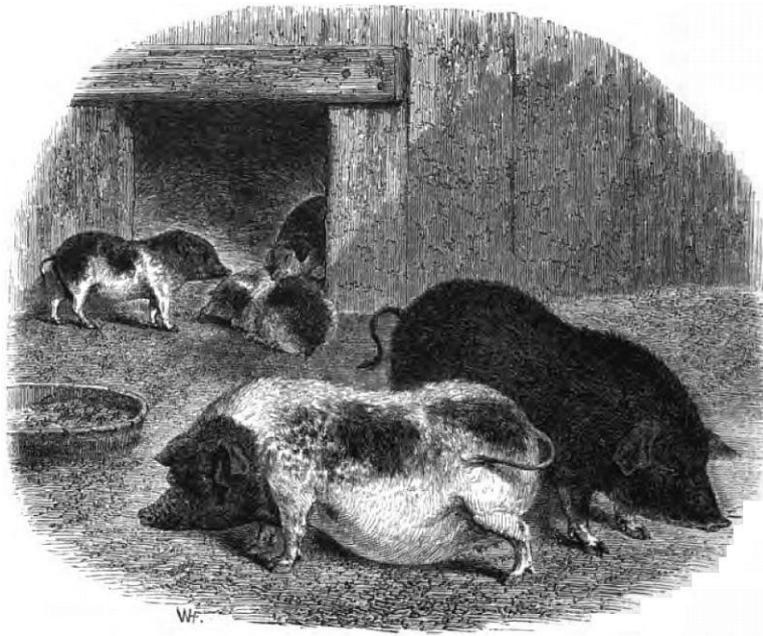
¹ Ou Ta-pin-zu. A un jour de distance de Hang-tcheou-fou, dans la direction du sud, il ne se trouve pas de ville d'un nom analogue à celui de Ta-pin-zu. Le père Magalhanes croit qu'il s'agit de Tai-ning-fou, dans la province de Nan-king ou Kiang-nan ; mais cette ville est au nord-ouest, tandis que Marco-Polo lui assigne le sud-est.

² Le nom de Vu-gui, U-gui ou U-giu a beaucoup d'analogie avec celui de Hou-tcheou, ville située sur les bords du lac Taï, non loin de Hang-tcheou-fou ; seulement, comme Tai-ping, cette ville se trouve dans une direction opposée à celle du sud-est, qui est énoncée dans le texte. Mais il faut admettre que l'on rencontre, dans l'itinéraire de notre auteur, des lieux qu'il n'a pas visités, et qu'il cite seulement à cause de leur importance.

« Le grand lac sur le bord duquel cette ville est située lui a fait donner le nom de Hou-tcheou qu'elle porte, car *hou* signifie lac. C'est une des plus grandes et des plus considérables villes de la Chine par ses richesses, par son commerce, par la fertilité de ses terres, et par la beauté de ses eaux et de ses montagnes. » (Du Halde, *Description de l'empire de la Chine*, t. I.)

Marco-Polo

quatre paumes de tour et sont bien longs de quinze pas ¹. Il n'y a rien autre chose de remarquable, et après ces deux journées, on parvient à une cité nommée Ghengui ², qui est moult grande et belle. Les habitants relèvent du grand khan : ils sont idolâtres et font encore partie de la seigneurie de Quinsai. Ils ont assez de soie, vivent de commerce et d'industrie, et ont grande abondance de toutes choses. Il n'y a rien autre chose qui mérite d'être rapporté : aussi nous irons plus avant. En quittant Ghengui, on va quatre journées vers le midi et l'on rencontre des cités, des villages et des hameaux en assez grand nombre. Tous les naturels sont idolâtres ; ils appartiennent au grand khan



Cochons chinois.

et sont de la seigneurie de Quinsai. Ils vivent de commerce et d'industrie. Le pays est assez giboyeux ; on y trouve beaucoup de lions très grands et très féroces. Par tout le Mangi, ils n'ont ni moutons ni brebis, mais beaucoup de bœufs, de vaches, de boucs, de chèvres et de porcs ³. Nous n'avons rien autre chose à en dire : aussi

¹ « Le Tche-kiang, dit du Halde [[Description..., t. I](#)], en parlant des bambous, en est plus fourni qu'aucune autre province ; il y en a des forêts entières. »

² Gen-gui. Cette ville paraît être la *Tchu-ki* de la carte de Du Halde, qui est une ville de troisième ordre.

³ Cette observation sur la rareté des brebis et l'abondance des porcs est confirmée par les récits des modernes voyageurs, et les écrits des missionnaires.

Marco-Polo

nous laisserons cette province et vous parlerons d'autre chose. Au bout de ces quatre journées, on parvient à la cité de Cianscian, qui moult est grande et belle. Elle est bâtie sur un mont qui partage le fleuve, de sorte qu'il y en a moitié d'un côté, moitié de l'autre ¹. Elle fait encore partie de la seigneurie de Quinsai ; elle appartient au grand khan. Les habitants sont idolâtres ^{p.376} et vivent de commerce et d'industrie ; mais il n'y a rien, en ce pays, qui mérite d'être rapporté, et nous irons plus loin. Car sachez que, lorsqu'on part de Ciancian, on marche trois jours par une moult belle contrée où il y a cités, villages et hameaux assez habités par des hommes vivant de commerce et d'industrie. Ils sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; ils relèvent aussi de la seigneurie de Quinsai. Ils ont en grande abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, venaison, bêtes et oiseaux assez. A trois journées de là est la cité de Cugui, qui moult est grande et belle ; les habitants obéissent au grand khan et sont idolâtres. C'est la dernière cité de la seigneurie de Quinsai ; car plus loin commence un autre royaume, qui est aussi un des neuf du Mangi et qui se nomme Fugui.

Du royaume de Fugui

Quand on quitte la dernière cité du royaume de Quinsai, qui est appelée Cugui ², on entre dans le royaume de Fugui ³. On marche six journées vers le midi, à travers les montagnes et les vallées, où l'on trouve beaucoup de cités, de villages et de hameaux. Les habitants sont idolâtres et sujets du grand khan ; ils font partie de la seigneurie de Fugui, dont nous avons parlé ; ils vivent de commerce et d'industrie ; ils ont de toutes choses en abondance. On trouve beaucoup de gibier en ce pays, et nombre de lions grands et féroces.

¹ La cité de Yen-tcheou-fou. La ville moderne n'est point bâtie sur une colline, mais au pied de hautes montagnes, et au confluent de deux cours d'eau dont la réunion contribue à former le Tsien-tang-kiang.

² Gie-za, En-giu ; la ville de Kiu-tcheou, à l'extrémité sud-est de la province de Tche-kiang.

³ Fu-gui ou Fu-gûu ; la ville de Fou-cheu-fou, capitale de la province de Fo-kien.

Marco-Polo

On y récolte aussi du gingembre et du galanga ¹ outre mesure ; car, pour un gros de p.377 Venise, on aurait bien quatre-vingts livres de gingembre. Ils ont un fruit qui ressemble au safran ², mais qui n'en est pas : il peut cependant servir, comme le safran, pour teindre. Ils mangent de toutes sortes d'animaux, et même de la chair humaine, pourvu que leur victime ne soit pas morte de sa belle mort ; car si un homme est tué par le fer, ils trouvent sa chair excellente. Les hommes d'armes se font arrondir les cheveux et, au milieu du visage, se font peindre comme un fer d'épée en azur ; ils sont tous à pied, excepté leur chef. Ils portent lames et épées et sont les plus cruels hommes du monde, car ils n'épargnent jamais leurs ennemis, et boivent leur sang et mangent leur chair : aussi sont-ils toujours à la chasse d'hommes, pour boire leur sang et manger leur chair. Mais nous vous parlerons d'autre chose : car sachez que, trois journées après les six que nous vous avons dites, on arrive à la cité de Qenlifu ³, moult grande et noble, et appartenant au grand khan. Elle a trois ponts, des plus beaux et des meilleurs du monde, car ils sont bien longs d'un mille et larges de neuf pas, et ils sont tout en pierre, avec des colonnes de marbre. Ils sont si beaux et si merveilleux, qu'il faudrait de grands trésors pour en faire faire un seul. Les habitants vivent de commerce et d'industrie ; ils ont assez de soie ; là aussi vient le gingembre et le galenga. Les femmes sont belles. Il y a aussi une autre chose de remarquable, c'est qu'en p.378 ce pays, il y a des poules qui n'ont pas de plumes ; elles ont la peau comme un chat et sont toutes noires ⁴. Elles font des œufs comme celles de notre pays et sont

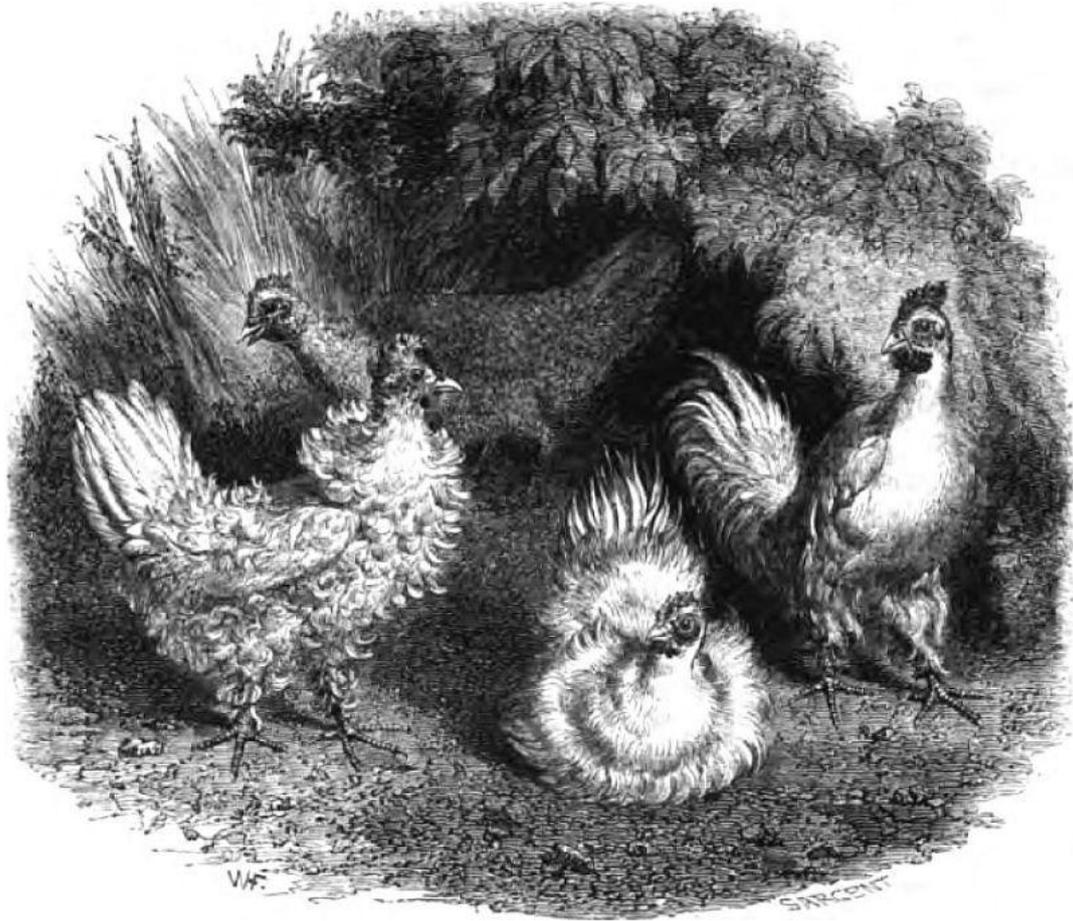
¹ De Guignes, parlant des articles exportés de Chine, dit au sujet du galanga : « C'est la racine noueuse d'une plante qui croit à près de deux pieds de hauteur, et dont les feuilles ressemblent à celles du myrte. »

² Le *Curcuma longa*. Cette racine est bonne pour la teinture.

³ D'après le père Martini, la cité Kien-ning-fou, dans la province de Fo-kien.

⁴ Il semble que Marco-Polo parle ici de la poule *frisée* ou de la poule *soyeuse*. La poule *frisée* (*Gallina crispata*) est originaire d'Asie ; on l'appelle aussi *guenille*. Elle doit ces surnoms au mode d'implantation de ses plumes, qui semblent poussées à rebours et ont, dans leur ensemble, un aspect hérissé peu agréable à l'œil. Cette poule est encore plus laide quand elle est mouillée, et il est remarquable qu'elle aime beaucoup l'eau ; mais elle redoute les grands froids. On connaît trois variétés de la *poule de soie*. Parmentier a décrit la petite et la grosse ; la troisième vient de Chine. Son introduction en France, attribuée à M. Mackau, paraît être réellement due à l'amiral Cécile. C'est probablement

Marco-Polo



Poules frisées ou guenilles ; Poule et coq soyeux.

moult bonnes à manger. Pendant ces trois journées, on trouve maintes cités et villages où demeurent beaucoup de marchands et de commerçants. Ils ont beaucoup de soie, sont idolâtres et obéissent au grand khan. Ils ont aussi beaucoup de gibier, et des lions grands et féroces, qui font beaucoup de mal aux voyageurs. Au bout de ces trois journées, à quinze milles, est une cité nommée Unquen ¹, où se fait une grandissime quantité de sucre ² ; et c'est de là que le grand khan tire tout le sucre qu'on emploie à sa cour, ce qui est pour lui une grande richesse. Il n'y a rien autre chose de remarquable. Après avoir quitté Unquen, on trouve, au bout de quinze milles, la noble cité de

cette variété, que tout le monde connaît aujourd'hui, qui a été désignée par Marco-Polo et les missionnaires comme portant de la *laine* ou une peau de chat au lieu de plumes. Celles-ci ressemblent, en effet, plutôt à de la laine grossière et mal teinte qu'à de la soie.

¹ Un-guen, ville de deuxième ou de troisième ordre, près de Fu-tcheou-fou.

² Sucre brut appelé *jaggri* dans les Indes orientales.

Marco-Polo

Fugui, qui est la capitale du royaume, et nous allons vous en dire ce que nous en savons.

De la cité de Fugui

Cette cité de Fugui est la capitale du royaume appelé Choncha ¹, une des neuf parties de la province de Mangi. En cette ville se fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Il y demeure beaucoup de gens d'armes, car il y a en ce lieu plusieurs armées du grand khan, parce que souvent en ce pays se révoltent des cités ou des villages, et, dès qu'on a connaissance d'une rébellion, les hommes d'armes vont soumettre les révoltés, détruisent la cité, puis reviennent à leur station de Fugui. Au milieu de cette ville passe un fleuve qui est bien large d'un mille, et on y construit des navires pour aller sur le fleuve. Ils font du sucre en si grande abondance qu'on ne saurait l'imaginer. Il s'y fait aussi un grand commerce de perles et de pierres précieuses, car les navires de l'Inde y abordent avec beaucoup de marchands qui font le commerce dans les îles de l'Inde. Cette ville est auprès du port de Caiton, sur la mer Océane, où viennent maints vaisseaux de l'Inde avec maintes marchandises, puis de là ils descendent car le grand fleuve dont nous avons parlé, jusqu'à la cité de Fugui. On a, en ce pays, grande abondance de tout ce qui est utile à la vie ; on y trouve maints jardins délicieux remplis de bons fruits. C'est une si belle et bonne ville, que c'est merveille de la voir. Mais nous ne vous en parlerons davantage, et irons plus avant.

De la cité de Zantan

En partant de Fugui, on traverse le fleuve et on va cinq journées vers le midi, trouvant sur sa route cités, et villages et hameaux moult nobles et bons, où il y a grande richesse en toutes choses. Le pays est rempli de montagnes, de vallées et de plaines ; il a aussi de grandes

¹ Kuang-tcheou ou Quang-tcheou, véritable nom de la ville que nous appelons Canton, capitale de la province de Kuang-fou.

Marco-Polo

forêts où viennent les arbres qui fournissent le camphre ¹ ; il est très giboyeux. Les habitants vivent de commerce et d'industrie ; ils p.379 appartiennent au grand khan et font partie de la seigneurie de Fugui. Après ces cinq journées, on parvient à une cité nommée Zaitem ², moult grande et noble. Là est le port où tous les navires de l'Inde abordent avec maintes précieuses marchandises, pierres précieuses de grande valeur et perles grosses et bonnes. C'est le principal port du Mangi : c'est merveilleux de voir la grande quantité de marchandises et de pierres qui y arrivent et qui de là sont distribuées par toute la province du Mangi. Et sachez que, pour un navire de poivre qui vient à Alexandrie ou en un autre lieu afin d'être transporté dans le pays des chrétiens, il en vient cent à ce port d'Aiton (Zantan) ; car c'est un des deux plus grands ports du monde. Le grand khan reçoit en ce port et en cette ville un grandissime droit ; car tous les navires qui viennent de l'Inde lui payent dix pour cent, c'est-à-dire le dixième de toutes leurs marchandises. Les vaisseaux prennent pour leur loyer, c'est-à-dire pour le fret des petites marchandises, trente pour cent ; du poivre, quarante-quatre pour cent ; du bois d'aloès et de sandal et des autres grosses marchandises, quarante pour cent, si bien que les marchands donnent, pour le fret et les droits du khan, la monnaie de tout ce qu'ils apportent : aussi chacun peut s'imaginer quels trésors le grand khan retire de cette ville. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan ; le pays produit en abondance tout ce qui est utile à la vie. Dans une cité de cette province, appelée Tinugui ³, on fait des écuelles de porcelaine, grandes et petites, les plus belles que l'on puisse voir. Il ne s'en fait nulle part ailleurs qu'en cette ville ; c'est de là qu'elles

¹ Le *Laurus camphora* de la Chine et du Japon, qui atteint les dimensions d'un grand arbre. Il ne faut pas le confondre avec l'arbre à camphre de Bornéo et de Sumatra, qui est remarquable aussi pour sa grandeur, mais qui diffère totalement du genre *laurier*.

² On croit que ce fameux port de Zantan ou Zai-tun, écrit aussi *Zaiten*, *Zanen* et *Jaitoni*, est la ville appelée *Tsuen-cheu* par les Chinois. Cependant on suppose aussi qu'il s'agit ici du port voisin d'Hiamuen, nommé Emoui par les navigateurs français, Amoy par les Anglais, qui, jusqu'au siècle dernier, eut avec Canton une large part du commerce extérieur de l'empire.

³ La ville de Ting-tcheou, située près des limites occidentales de la province de Fokien, parmi les montagnes qui donnent naissance au fleuve Tchang. Aujourd'hui, ce n'est plus à Ting-tcheou que l'on fabrique la porcelaine, mais à King-te-tching, dans la province voisine de Kiang-si.

Marco-Polo

s'exportent dans tout le monde, et elles s'y vendent si bon marché que, pour un gros de Venise, on en aurait trois si belles qu'on ne saurait rien désirer de mieux. Cette ville a un langage particulier. Or je vous ai parlé de ce royaume de Tinugui, qui est un des neuf du Mangi, et je vous dis que le grand khan en tire d'aussi grands droits et d'aussi grands revenus que du royaume de Quinsai. Nous ne vous avons entretenus que de trois des royaumes du Mangi : Yangui, Quinsai et Fugui ; nous ne vous parlerons pas des six autres, parce que cela nous entraînerait trop loin ; et d'ailleurs nous vous avons dit, en parlant du Cathay et du Mangi, ce qu'étaient les habitants, quelles bêtes et quels oiseaux ils renfermaient ; combien d'or, d'argent, de pierres précieuses, de perles et d'autres marchandises. Mais notre livre n'est pas encore terminé ; il faut que nous vous parlions de l'Inde et des merveilleuses choses qui s'y trouvent. Messire Marc Pol demeura en ce pays si longtemps et connut si bien ses affaires et ses coutumes, que personne n'est plus capable que lui d'en dire la vérité ; et il y vit de si grandes merveilles, que chacun en sera étonné.

@

[Messire Marc Pol quittant la Chine, nous le laisserons poursuivre son voyage, en reprenant cependant deux passages du livre suivant :

Le premier décrit le mode de construction des navires commerçant avec l'Inde.

Le second raconte l'expédition malheureuse ordonnée par le grand khan vers l'île de Cipingu.]

Marco-Polo

Le livre de l'Inde, et des merveilles qui y sont, et de leurs vaisseaux

Nous commencerons d'abord ce livre de l'Inde en vous parlant des navires dont se servent les marchands qui vont et viennent en ce pays. Ils sont faits en bois blanc et en sapin ¹. Ils ont un pont sur lequel sont bien soixante chambres, dans chacune desquelles peut tenir aisément un marchand. Ils ont un timon et quatre mâts ² ; souvent même on ajoute deux autres mâts, qu'on met ou qu'on ôte à volonté. Ils sont tous doublés, c'est-à-dire qu'ils ont deux planches l'une sur l'autre, jointes ensemble par des clous de fer. Ils ne sont pas enduits de poix, parce qu'il n'y en a pas en ce pays-là ; mais on a un autre procédé aussi bon que la poix. On prend de la chaux vive et du chanvre pilé, on pétrit cela avec de l'huile d'un certain arbre, et quand c'est bien pétri, cette composition fait le même effet que la glu. C'est avec cela qu'on enduit les navires, et c'est aussi bon que de la poix. Ces vaisseaux ont besoin de ^{p.380} deux cents mariniers ; ils sont si grands qu'ils portent bien cinq mille charges de poivre ou même six mille ; ils marchent avec des avirons ; à chaque rame sont attachés quatre mariniers, et ces navires ont de grandes barques qui portent bien mille charges de poivre. Elles sont montées par quarante mariniers armés, qui souvent aident à faire marcher le grand navire. Ils ont deux de ces grandes barques, mais l'une est plus grande que l'autre ; ils ont aussi bien une dizaine de petits bateaux pour jeter l'ancre et pour prendre des poissons, et pour faire le service du grand vaisseau. Tous ces bateaux sont attachés au côté du navire, et les deux grandes barques en portent également. Quand le vaisseau veut se radouber, c'est-à-dire se réparer, après qu'il a navigué un an, voici comment ils s'y prennent : ils clouent une troisième planche sous les deux qui y sont déjà, la calfatent et l'enduisent ; c'est là une première réparation ; à la seconde réparation, ils clouent une quatrième planche, et ils vont ainsi jusqu'à

¹ Le sapin ne croit pas entre les tropiques. Il semble résulter de quelques autres passages de la relation qu'il s'agit ici de navires construits en Chine pour faire le commerce de l'Inde.

² Voy. [la note 2 de la p. 266](#).

Marco-Polo

six ¹. Maintenant que vous connaissez les vaisseaux des marchands qui vont et viennent en l'Inde, nous vous parlerons du pays même ; mais auparavant nous vous dirons quelque chose de maintes îles qui sont dans la mer Océane, vers le levant, et d'abord d'une appelée Zipungu ².

De l'île de Cipingu

Cypungu est une île au levant, éloignée de terre dans la haute mer de bien mille cinq cents milles ³. Elle est moult grande. Les naturels sont blancs et beaux. Ils sont idolâtres et indépendants, ne relevant de personne que d'eux-mêmes. Ils ont de l'or en grandissime abondance ⁴, car on en trouve chez eux outre mesure, et personne n'en tire de cette île, parce que les marchands n'y abordent pas de la terre ferme, et c'est pour cela qu'il y en a une si grande quantité. Je veux vous décrire le merveilleux palais du seigneur de cette ville. Sachez donc qu'il est tout couvert d'or fin, comme nous couvrons de plomb nos maisons et nos églises, et tout cet or a une valeur telle que je ne saurais vous le dire. Le pavé des chambres, qui sont très nombreuses, est aussi d'or fin, et épais bien de deux doigts. Toutes les autres parties du palais, la salle et les fenêtres, sont aussi ornées d'or ⁵. Ce palais est d'une telle richesse, que nul n'en pourrait apprécier la valeur. On trouve aussi en ce pays des perles en abondance ¹ ; elles sont rouges, moult belles,

¹ A Surate, dit Grose, l'art de construire les vaisseaux a atteint la perfection... Il n'y a pas d'exagération à avancer que les habitants de ce pays font les bâtiments les meilleurs du monde pour la durée, de quelque grandeur que œ soit, et même de mille tonneaux et au delà... Il n'est pas rare d'en voir qui ont duré cent ans. »

Voy. de Guignes, t. II, p. 206. Ce que dit cet auteur sur la construction des navires chinois qui vont à Java et aux autres îles confirme la description minutieuse de Marco-Polo.

² Ce nom, écrit aussi *Zipangu*, *Zipangri*, *Cyampagu* et *Cimpagu*, est appliqué au groupe d'îles qui composent le Japon. Les Chinois ont donné à ces îles le nom de *Ge-pen* ou *Jih-pun*, dont tous les autres sont plus ou moins directement dérivés. La syllabe finale *gu* dont se sert Marco-Polo paraît n'être qu'une altération du mot chinois *koue*, dont la signification est royaume, et qui est ordinairement joint aux noms de pays étrangers.

³ La distance la plus rapprochée de l'île méridionale du Japon à la côte chinoise, près de Ning-po, ne dépasse pas cinq cents milles italiens. Marco-Polo emploie sans doute ici, comme dans d'autres passages, pour mesure itinéraire le *li* chinois, qui, nous l'avons déjà dit, équivaut à un dixième de lieue.

⁴ On extrait l'or du sol, dit Kæmpfer, dans plusieurs provinces du Japon, et l'empereur s'adjuge les deux tiers des produits, de même que sur toutes les autres sortes de mines.

⁵ Kæmpfer, parlant d'un des anciens souverains du Japon, dit : « Il fit bâtir un magnifique palais nommé Kojatu, dont les salles étaient pavées d'or et d'argent. »

¹ « Les perles, que les Japonais appellent *kainstamma*, dit Kæmpfer, se trouvent

Marco-Polo

rondes et grosses. Elles ont la même valeur que les blanches. On y recueille aussi beaucoup d'autres pierres précieuses. Comme on vantait la grande richesse de cette île au grand khan, qui était alors Cublai, il résolut de la prendre. Il y envoya donc deux de ses barons, avec une grandissime quantité de vaisseaux chargés d'hommes à pied et à cheval. L'un de ces barons avait nom Abatan et l'autre Vonsanicin ¹ ; ils étaient tous deux sages et vaillants. Et, que vous dirai-je ? Ils partirent



Deux seigneurs montrant au grand khan des pierres précieuses venues du Japon.
Miniature du Livre des Merveilles.

de Zaiton et de Quinsai ², prirent la mer et abordèrent en cette île. Ils s'emparèrent de maints hameaux, mais ils n'avaient encore pu prendre ni villes ni châteaux, lorsqu'il arriva un malheur que je vais vous raconter. Ces deux barons étaient très envieux l'un de l'autre et ne faisaient rien pour s'entr'aider ; or, un jour que le vent du nord soufflait très violemment, ceux de l'armée, épouvantés, s'écrièrent que s'ils ne

partout aux environs de l'île Jaikokf, dans des huîtres et dans d'autres coquillages. Chacun a la liberté de les pêcher. »

¹ Ces noms vraisemblablement désignent le Mongol Abaka-Khan et le Chinois Vang-san-chin. Cublai nomma à des emplois civils et militaires plusieurs des compatriotes de ce dernier, et ils lui rendirent de grands services.

² Dans le port de Zai-ton, on croit reconnaître Emoi, et dans celui de Kin-sai, Ning-po ou Chu-san, situés tous deux à l'embouchure du fleuve qui passe par Hang-tcheou-fou, la Quinsai ou *Kin-sai* de Marco-Polo. (Voy. p. 371.)

Marco-Polo

partaient point tous leurs vaisseaux allaient se briser. Ils montent donc tous sur leurs navires, quittent l'île et se mettent en mer ; mais à peine étaient-ils à quatre milles qu'ils trouvèrent une autre île assez petite, et ceux qui purent doubler l'île continuèrent leur route ; mais les autres échouèrent, et ils se regardaient comme morts et étaient désolés de ne pouvoir s'en aller, car ils voyaient les autres navires poursuivre leur chemin vers leur pays, où ils arrivèrent bientôt. Nous les laisserons et reviendrons à ceux qui étaient dans l'île, et qui étaient bien au nombre de trente mille.

Comment les gens du grand khan échappent à la tempête, et prennent la ville de Lore

Ces trente mille hommes sauvés dans l'île se regardaient comme morts, car ils ne savaient comment en sortir. Ils avaient grande colère et grande douleur, ne sachant que devenir. Quand le seigneur et les gens de la grande île virent que l'armée était détruite et dispersée, et surent qu'il s'en était échappé plusieurs dans l'autre île, ils en eurent grande joie et grande liesse, et dès que la mer fut redevenue calme et paisible, ils montèrent sur leurs navires et allèrent aborder en cette île pour prendre à leur tour leurs ennemis ¹. Quand ceux-ci les virent débarqués et qu'ils connurent que les vaisseaux étaient restés sans personne pour les garder, en sages hommes qu'ils étaient, ils font le tour de l'île, et si s'en allèrent tout droit à la capitale ². Les autres, voyant leur enseigne, crurent que c'étaient les leurs et les laissèrent entrer dans la ville. Ils n'y trouvèrent que des vieillards, la prirent et en chassèrent tous les habitants, hormis quelques belles femmes qu'ils gardèrent pour leur service. Ils prirent donc ainsi cette ville pour le grand khan. Et quand le seigneur et les habitants de l'île virent qu'ils avaient perdu leur ville, ils pensèrent en mourir de douleur. Ils retournent avec d'autres vaisseaux à leur île et viennent assiéger la

¹ Suivant le P. Gaubil, cette île serait celle de Firando ou Sing-hou, près de la ville de Nangasaki.

² Marsden suppose, contrairement, ce semble, à l'opinion du P. Gaubil, que cette ville était Oho-sakka, la capitale commerciale du Japon, à l'embouchure de l'Yodo-gawa, rivière sur le bord de laquelle est située Mia-ko, à quelque distance de la mer.

Marco-Polo

cité, de sorte que personne ne pouvait y entrer ni en sortir sans leur volonté. Et, que vous dirai-je ? les gens du grand khan tinrent bon pendant sept mois, essayant jour et nuit de s'évader pour faire savoir au grand khan leur position ; mais ils ne le purent faire. Ce que voyant, ils font un traité avec leurs ennemis et se rendent à condition d'avoir la vie sauve, ce qui arriva vers l'an 1269 de l'incarnation du Christ ¹. Cette



Japonais combattant des Chinois.

D'après une ancienne peinture Japonaise. (Voy. Siebold.)

affaire se termina ainsi : le grand khan fit trancher la tête à l'un des barons qui avaient commandé cette expédition, et envoya l'autre dans l'île où tant des siens avaient péri et ordonna qu'on le mît à mort, ce qu'il fit parce qu'il avait appris qu'ils s'étaient mal conduits en cette occasion. Je veux encore vous dire une moult grande merveille. Ces deux barons prirent en cette île plusieurs hommes dans un village, et,

¹ 1284 doit être la véritable date.

Marco-Polo

comme ils n'avaient pas voulu se rendre, ils commandèrent de leur faire trancher la tête, ce qui fut exécuté ; mais il y en eut huit que le fer ne pouvait couper, par la vertu de pierres qu'ils avaient en leurs bras entre la chair et la peau, car ces pierres avaient le pouvoir de les rendre invulnérables contre le fer. Les barons, ayant su cela, les firent assommer à coups de massue, dont ils moururent promptement, puis firent retirer de leurs bras ces pierres, qu'ils gardèrent précieusement. Telle est l'histoire de la déconfiture des gens du grand khan. Maintenant, nous irons plus avant...

@

BIBLIOGRAPHIE

@

TEXTE. — **Imprimés.** *Die hebt sich an das Puch des edeln Ritters und Landtfarers Marco-Polo, etc.*, in-fol., avec un portrait imaginaire ; Nuremberg, 1477. — *Die hebt sich an ein schœne und kuresweilige Hystori, etc.* ; Augsbourg, 1481. — *Jo. de Mandeville itineraria, etc.* : M. Paul Venet., de *regionibus orientalibus*, in-4° ; Zwoellis, 1483. — *In nomine domini nostri Jesu-Christi... Incipit prologus in librum domini Marci-Pauli de Veneciis*, in-4° ; 1490 environ. — *Marco-Polo da Venesia dele meravegliose cose del mondo*, in-8 ; Venise, 1496. Treize réimpressions : Brescia, 1500 ; Venise, 1508, 1533, 1555, 1597, 1602, 1626 ; Trévise, 1590, 1627, 1640, 1657, 1665, 1672. — *Marco-Polo de Veneza das condicoes e customes das gentes e das terras e provincias orientaes*, in-fol. ; Lisbonne, 1502. — *Marco-Polo livro de las cosas maravillosas que vido en las partes orientales, etc.*, in-fol. ; Séville, 1520. — Nouvelle édition de cet ouvrage ; Logrono, 1529. — *Marci-Pauli Veneti de regionibus orientalibus*, liv. III, traduit par Jean Patichius et inséré par Siméon Grynæus dans le *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, etc., in-fol. ; Bâle, 1532. — Réimpression à Paris, la même année. — Traduction allemande : *die neue Welt*, due aux soins de Michel Herr ; Strasbourg, 1534. — Deux nouvelles éditions du *Novus Orbis* ; 1537, 1555. — Traduction française : *la Description géographique des provinces et villes les plus fameuses de l'Inde orientale, etc.*, par Marc Paule, gentilhomme vénitien, in-4 ; Paris, 1556. — *Marco-Polo gentilhuomo venetiano, delle cose de Tartari e dell' Indie orientali, etc.*, in-fol. ; Venise, 1559 ; texte édité par Ramusio et inséré dans le vol. II des *Navigazioni e Viaggi* ; ce texte était considéré comme le plus parfait avant la publication du manuscrit français n° 7367 de la Bibliothèque impériale de Paris. — Trois réimpressions : en 1574, 1583, 1606. — Traduction espagnole abrégée : *Historia de las grandezas y cosas maravillosas de las provincias orientales, sacada de Marco-Paulo*, in-8 ; Saragosse, 1601. — Traduction hollandaise : *Marcus-Paulus Venetus : Reisen en Beschryving der Oosterche Lant- schappen, etc.*, in-4° ; Amsterdam, 1664. — *Marci-Pauli Veneti historici fidelissimi juxta ac præstantissimi, de regionibus orientalibus*, lib. III, nouvelle édition, d'après le *Novus Orbis*, due aux soins de Muller, in-4 ; Brandebourg, 1671. — Traduction allemande : *Marcus-Polus, Wahrhafte Beschreibung seiner wunderlichen Reisen in die Tartarey, etc.*, insérée dans la *Chorographia Tartariæ* de Girolamo Megiser ; Altenbourg, 1609, 1611. — Traduction anglaise infidèle : *the First Booke of Marcus-Paulus Venetus*, insérée dans les *Pilgrimes* de Samuel Purchas ; in-fol., vol. III ; Londres, 1625. — *The Most noble and famous travels of Marcus-Paulus*, traduction de John Frampton, faite d'après les éditions espagnoles de 1520 et 1529 ; Londres, 1579. — *Marci-Pauli Veneti itinerarium*, reproduction du texte de Grynæus, in-4 ; Helmstadt, 1585. — Réimpression en 1602. — *The Curious and remarkable voyages and travels of Marco-Polo, etc.*, insérés dans la *Navigantium atque itinerarium Bibliotheca* de Harris, 1715. — Réimpression en 1744. — *Les Voyages très curieux, etc., commencés l'an 1252, par Marc-Paul, etc.*, insérés dans le *Recueil des Voyages faits principalement en Asie*, de Pierre Bergeron, traduction de l'édition latine de Muller, in-4° ; la Haye, 1735. — Extrait du voyage de Marco-Polo, inséré dans la *Collection of voyages and travels*, de Th. Astley, vol. IV ; 1747. — Abrégé inséré dans l'*Histoire générale des voyages*, t. IX de l'édition d'Amsterdam 1760. — *M. Polo's Reise in den Orient, verdeutscht von Félix Peregrin*, in-8 ; Zwickau, 1802. — Reproduction de la traduction anglaise du recueil de Harris, dans la *Collection of travels* de

Marco-Polo

Pinkerton, in-4 vol, VII ; 1811. — Traduction anglaise du recueil de Harris dans la *Collection of travels* de Kerr, in-8 ; 1812. — *The Travels of Marco-Polo, a Venetian, in the thirteenth century, etc.*, translated from the italian, with notes by William Marsden, in-4° ; London, 1818. — [Voyages de Marco-Polo](#), d'après le manuscrit 7367 de la Bibliothèque impériale de Paris ; [Peregrinatio Marci-Pauli](#), d'après le manuscrit 3195 de la même Bibliothèque. (Ces deux textes ont été insérés dans le *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie, t.1, in-4° ; Paris, 1824.) — *Il Milione di Marco-Polo*, testo di lingua del secolo decimoterzo, ora per la prima volta pubblicato ed illustrato del conte Baldelli Boni, t. I, in-4°, Florence, 1827, avec la vie de Marc-Pol, la *Storia del Milione* et des notes philologiques ; *Il Milione de Messer Marco-Polo Viniziano*, secondo la lezione Ramusiana, illustrato e commentato dal conte Baldelli Boni, t. II, in-4° ; Florence, 1827, avec notes géographiques et historiques. — *I Viaggi in Asia, in Africa, etc., da Marco-Polo Veneziano* ; 2 vol. in-16 ; Venise, 1829. — Deux réimpressions du texte édité par Baldelli : in-16, Venise, 1841 ; in-16, Parme, 1843. — [The Travels of Marco-Polo](#), etc., with copious notes by Hugh Murray, in-12 ; Edimbourg, 1844, avec notes, cartes, etc. — *Die Reisen des Venezianers Marco-Polo im dreizehnten Jahrhundert*, etc., avec un commentaire par August Bürck ; in-8 ; Leipzig, 1845. — [I Viaggi di Marco-Polo](#), traduction du manuscrit français original de Rusticien de Pise (manuscrit 7367), avec commentaires, etc., par Vincenzo Lazari, in-8 ; Venise, 1847. — [The Travels of Marco-Polo](#), traduction de Marsden, revue et augmentée, avec un choix de ses notes, par Thomas Wright, in-12 ; Londres, 1854.

Commentaires. — Marsden, les notes qui accompagnent sa traduction publiée à Londres en 1818 (voy. plus haut, *textes imprimés*). — Thomas Wright, choix des notes de Marsden ; 1854. — Placido Zurla : *Di Marco-Polo, degli antichi viaggiatori venetiani*, 2 vol. in-fol. ; Venise, 1818. — *Nouvelles annales des voyages*, 1819, in-8, t. II. — Murray, [Historical account of discoveries and travels in Asia](#), 1820 ; Edimbourg, in-8, t. I. — Baldelli Boni, ses notes jointes à la publication du *Milione*, 1827.

Klaproth, annotations manuscrites sur un exemplaire de l'édition italienne de 1827 conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale ; dans le *Magasin asiatique* : *Sur l'origine du papier-monnaie en Chine* ; *Sur les Tartares* ; *Description du grand canal de la Chine* ; dans le *Nouveau Journal asiatique* (première série) : [Sur les ports de Gampou et de Zaitoum, décrits par Marco Polo](#), t. V, p. 35 ; [Sur le pays de Tenduc ou Tenduck, mentionné par Marco-Polo](#), t. IX, p. 299 ; *Remarques géographiques sur les provinces occidentales de la Chine, décrites par Marco-Polo* ; *Rapport sur le plan de Pékin*, publié à Saint-Pétersbourg en 1829 ; *Notes sur le Thibet* ; [Description de la Chine sous le règne de la dynastie mongole](#), d'après Rachid-Eddin ; *Histoire de la Georgie* ; *Notice sur le Japon*. Dans un tirage à part, l'article des Recherches sur les ports de Gampou et de Zaitoum est suivi de l'annonce d'une nouvelle édition du *Voyage de Marco-Polo* ; mais Klaproth est mort en 1835, sans avoir publié cette édition, dont le manuscrit n'a pas été trouvé.

Roux, [Introduction aux Voyages de Marco-Polo](#), dans le t. Ier du *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie ; Paris, 1824. — Hugh Murray, Notes de la traduction publiée à Edimbourg en 1843. — Auguste Bürck, Notes et commentaires annexés à la traduction allemande publiée en 1845, avec additions et corrections par Ch.-F. Neumann. — Vincenzo Lazari, préface, notes, éclaircissements et carte, qui précèdent et suivent sa traduction italienne, publiée à Venise, en 1847, par les soins de Ludovico Pasini. — Paulin Paris, *Nouvelles recherches sur les premières rédactions du*

Marco-Polo

Voyage de Marco-Polo, par M. Paulin Paris, lues à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 23 octobre 1850.

Bulletin de la Société de géographie (les deux premières séries, 1822 à 1843). Rapport de M. Roux sur la publication des *Voyages de Marco-Polo*, t. I^{er}, p. 181. Sa famille, ses voyages, 182. Publication de sa relation par la Société, de géographie, t. I^{er}, p. 164, 166, 170, 220, 221, 269, 355, 359 ; II, 63, 85, 87, 97, 137, 139, 207, 208, 256 ; III, 31, 85, 359 ; VI, 242 ; VIII, 74 ; XIII, 287 ; XIV, 68. Deuxième série, III, 358, 359 ; X, 383. Publication des commentaires sur la relation de Marco-Polo ; première série, VIII, 25. Commentaires de Klapproth ; deuxième série, III, 211 ; XIII, 319. Lettre de M. de Hammer sur Marco-Polo ; première série, III, 115. [Date de sa mort, VII, 288 ; VIII, 128, 134](#). Notice sur la relation originale de Marco-Polo, par M. P. Paris ; [première série, XIX, 23](#). Langue dans laquelle a été écrite sa relation ; deuxième série, IX, 106 ; XIV, 192. Note de M. d'Avezac à ce sujet ; deuxième série, XVI, 117. Cité, première série, H, 115, 117, 118, 219 ; deuxième série, XIV, 387 ; XVI, 236. Cité au sujet du pays de Tenduc, deuxième série, XVI, 101, 106 et suiv. B., première série, II, 17 ; IV, 95.

Quelques autres ouvrages à consulter. — *Traité des Tartares*, in-8 ; Paris, 1634 — [G. de Magaillans, Nouvelle description de la Chine](#), in-8 ; Paris, 1688. — M. Martini : *Atlas sinensis*, in-fol. ; Amsterdam, 1656. — *Histoire des Tartares*, in-4° ; Lyon, 1667. — [B. d'Herbelot, Bibliothèque orientale](#), in-fol. ; Paris, 1697. — F. Petis, *Histoire de Gengis-Khan*, in-12, 1710. — De Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols*, etc. ; 5 vol. in-4°, 1756-1658. — [Gibbon, Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain](#) ; 1717-1788. — Mosheim, *Historia Tartarorum ecclesiastica*, in-8° ; Ilemstad, 1741. — [Du Halde, Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de la Chine et de la Tartarie chinoise](#), etc. ; 8 vol. in-4° ; la Haye, 1737. — D'Anville, *Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet*, grand in-fol. (42 cartes), 1737. — Le P. Gaubil, [Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous ses successeurs, conquérants de la Chine](#), in-4° ; Paris, 1739. — Grosier, *Histoire générale de la Chine*, etc. ; 12 vol. in-4° ; Paris, 1783. — [De la Chine, ou description générale de cet empire](#), etc. ; 7 vol. in-8 ; Paris, 1818. — D'Avezac, *Notice sur les anciens voyages de Tartarie* ; Paris, 1839. — Siebold : *Nippon*, etc. — Humboldt, *Recherches sur l'Asie centrale*, 1843. — Reynaud, *Traduction de la Géographie d'Aboulféda*, 1848 ; *Mémoire historique et scientifique sur l'Inde*, 1849. — [Stanislas Julien, Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde](#), trad. du chinois, in-8 ; Paris, 1851.

@